LE CHIEN D'OR

LÉGENDE CANADIENNE



Je suis un chien qui ronge l'os ;
En le rongeant je prends mon repos ;
Un temps viendra qui n'est pas venu
Que je mordrai qui m'aura mordu.

FEUILLETON DE L'ETENDARD

LE CHIEN D'OR

LÉGENDE CANADIENNE

PAR

WM. KIRBY

DES DOUANES DE SA MAJESTÉ (NIAGARA)

TRADUIT PAR

L. P. LEMAY

CONSERVATEUR DE DA BIBLIOTHÈQUE À LA LÉGISLATURE DE QUÉBEC

VOL. II



MONTRÉAL

IMPRIMERIE DE *L'ÉTENDARD*, 37 RUE ST-JACQUES

1884



LE CHIEN D'OR

LEGENDE CANADIENNE

CHAPITRE XXXVI.

LES PARQUES.

I.

Fanchon se dirigea vers la maison pour aller voir son oncle. Alors, dès qu'elle fut seule, la Corriveau prit une expression épouvantable, et ses yeux, pleins d'un feu sombre, se fixèrent sur le sol, comme pour regarder les abîmes intérieurs.

Elle demeura ainsi pendant quelques minutes, les bras croisés sur la poitrine, morne, ouvrant et fermant les doigts par une secousse nerveuse, et comme pour accompagner le mouvement mesuré de son pied qui frappait la terre.

—C'est pour tuer, ce n'est pas pour chercher des bijoux que cette fille a besoin de moi, grinça-t-elle.

Et l'ivoire de ses dents parut comme un éclair

livide entre ses lèvres minces et cruelles. Elle continua :

—Elle a une rivale et elle veut que je l'en débarrasse charitablement, en lui servant de la manne de l'aïeul Nicolas. Angélique Des Meloises est audacieuse, fausse et rusée comme vingt femmes, et elle est discrète comme une nonne. Elle est riche, ambitieuse et elle empoisonnerait volontiers la moitié du genre humain pour arriver à ses fins. Elle est une femme selon mon cœur et mérite que je m'expose avec elle... Si elle réussit dans son projet, elle aura des richesses immenses... et moi, en possession de son secret, je la tiendrai bien ! moi je serai sa maîtresse et la maîtresse de toute sa fortune ! de tout son or ! de tout son or ! Et puis...

Elle revit d'un coup d'œil la destinée fatale de ses aïeux...

Et puis, ajouta-t-elle ; j'aurai peut-être besoin, un jour de la protection de l'Intendant... qui sait ?

Un frisson étrange lui passa dans les veines, mais elle se remit aussitôt.

—Je sais ce qu'elle veut, reprit-elle, je vais en emporter! Elle connaîtra le secret de Béatrice Spara ; ce sera ma sauvegarde ! Elle est digne de le savoir, tout aussi digne que la Brinvilliers !

II.

La Corriveau entra dans sa chambre, ferma la porte sur elle, tira de son sein un paquet de clefs et se dirigea vers un meuble de forme singulière rangé dans un coin. Ce meuble était d'un bois noir importé d'orient. Un vieil ouvrier italien fort habile, y avait sculpté des figures étranges, d'après des dessins Etrusques et l'avait muni de tiroirs secrets et de cachettes invisibles.

Il avait appartenu à Antonio Exili, qui le fit confectionner, pour y serrer, disait-il, ses formules cabalistiques et ses préparations alchimiques, quand il cherchait la pierre philosophale et l'élixir de vie ; mais en réalité, pour y cacher les drogues d'où ses

alambics tiraient *l'aqua tofana*, et ses creusets la poudre de succession.

Dans le coin le mieux dissimulé de ce meuble, se trouvaient quelques petites fioles pleines d'un liquide cristallin, dont chaque goutte pouvait détruire une existence. La Corriveau prit ces fioles et les plaça soigneusement dans un coffret d'ébène pas plus grand qu'une main de femme. Il y avait déjà dans ce coffret plusieurs petits flacons de pilules, semblables à de la graine de moutarde. C'étaient des essences de poisons qui, mêlés à *l'aqua tofana*, donnaient au meurtre infâme toute l'apparence d'une mort naturelle.

Dans ce coffret d'ébène se trouvait aussi le sublimé d'une poussière noire mortelle, qui servait à tempérer les rougeurs ardentes de la fièvre et à faire pourrir la racine de la langue. Là encore, la fétide poudre de stramonium, qui s'attache aux poumons et fait râler comme l'asthme ; la quinine qui glace et fait trembler comme les miasmes des marais pontins ; l'essence de pavot dix fois sublimé qui tue comme l'apoplexie ; et enfin cette plante sardonique qui donne à la victime le rire douloureux de la folie.

La connaissance de toutes ces plantes, de toutes ces herbes maudites, avec le moyen de s'en servir et de pratiquer les enchantements, venaient d'abord de Médée de Colchide, qui s'enfuit avec Jason. La Grèce et Rome ensuite furent en possession de la fatale science. Puis une longue succession d'empoisonneurs et de sorciers la fit descendre, après des siècles, jusqu'à Exili, et à Béatrice Spara qui la léguèrent à la Corriveau.

III.

Mais la Providence ne cesse jamais de s'élever contre les projets des méchants. Elle sait tirer le bien du mal et désire la réhabilitation de l'homme. En face des actions coupables elle place les bonnes œuvres, en face du mensonge la vérité.

Les recherches des alchimistes et des empoison-

neurs conduisirent à des découvertes chimiques importantes, et des hommes de bien utilisèrent, pour sauver leurs semblables, ces drogues redoutables qui, jusque-là, n'avaient servi qu'à les tuer. L'axiome *similia similibus curantur* devint l'étendard ou le cri de ralliement des plus illustres écoles de médecine.

La Corriveau ouvrit un autre tiroir secret et en tira, d'une main hésitante, comme si elle n'eut pas été tout-à-fait décidée, un petit stylet luisant, aigu, dont la seule vue faisait passer du froid dans les veines. Elle en toucha la pointe avec son pouce, machinalement, par habitude, et le cacha dans sa robe.

—Cela peut servir, murmura-t-elle...... pour me défendre, ou pour achever mon œuvre. Béatrice Spara aimait mieux ce stylet que le poison.

Elle se releva satisfaite d'avoir tout prévu, plaça le coffret dans sa poitrine et sortit de sa chambre.

L'avenir lui souriait en ce moment-là. D'abord, il yavait l'appât de l'argent, puis l'honneur d'essayer son habileté et d'exercer son art sur une grande dame, comme le faisaient Exili et la La Voisin, au temps glorieux de Louis XIV.

Elle était prête et ne demandait plus qu'à partir.

Le bonhomme Dodier amena la calèche à la porte de la maison.

C'était une lourde voiture à deux roues, portée sur des ressorts de frêne. Le cheval, un vigoureux poney Normand, lisse, lustré, bien harnaché, était évidemment l'objet des prédilections de son maître, et paraissait fort sensible à ses caresses.

La Corriveau monta dans la calèche avec une agilité remarquable pour son âge, s'assit à côté de Fanchon, et donna du fouet au cheval qui partit comme une flèche.

—Pourquoi du fouet? murmura le bonhomme en branlant la tête... un cheval si vigoureux!

Bientôt les deux femmes furent hors de vue.

IV.

Angélique ne sortit pas de la journée. Les heures lui parurent longues et la pensée de sa confiante rivale fut sans cesse comme un fardeau pesant qui l'écrasait.

La nuit arriva. Les lampes furent allumées et la flamme de l'âtre prit une teinte de sang dans l'obscurité.

Angélique avait défendu sa porte. Pas d'exception! Elle avait donné congé à Lizette pour jusqu'au lendemain, et elle attendait la Corriveau avec anxiété.

Sa magnifique robe de bal gisait toujours là, d'un tas, sur le plancher, où la veille elle l'avait laissé tomber... comme sa robe d'innocence!

Elle était belle, mais son expression cruelle rappelait Médée jurant de se venger de Créuse. Un de ses bras était nu, ses cheveux d'or tombaient jusqu'à terre, ses lèvres serrées indiquaient une résolution inébranlable, ses yeux flamboyaient, ses mains jointes se crispaient comme du fer sur un brasier, et ses pieds semblaient marquer les mesures du chant de mort qui montait du fond de son âme.

Une pensée de pitié se réveilla un instant: elle la chassa.

— Si elle ne meurt pas, se dit-elle, moi, je mourrai!...

Nous ne pouvons plus vivre toutes deux. L'une de nous est de trop!... Et je le tuerais lui aussi s'il hésitait dans son choix... Mais que son sang retombe sur elle-même et sur lui!... Non, ce n'est pas moi qui l'ai voulu...

V.

L'insensée! elle s'aveuglait au point de rejeter sur ses victimes le crime qu'elle méditait! au point de se croire presque innocente quand elle aurait payé une main étrangère pour le perpétrer! Comme si

elle pouvait se mentir à elle-même, comme si elle pouvait tromper l'œil de Dieu !...

—Pourquoi, se disait-elle, pourquoi cette femme s'est-elle trouvée sur mon chemin ? Pourquoi est-elle allée à Beaumanoir ?... Pourquoi Bigot m'a t-il refusé une lettre de cachet ?... je ne lui aurais pas fait de mal à cette étrangère ; je l'aurais seulement envoyée loin d'ici !...

Elle s'assit et demeura silencieuse. L'horloge, dans le calme profond, faisait entendre son tic tac régulier, presque lugubre. Le vent soufflait à la fenêtre, un grillon sous le foyer de pierre jetait son cri monotone ; dans le bois de la cloison, la vrillette invisible tintinnait comme une montre qui aurait marqué les secondes pour les morts. Dehors, la cloche du couvent sonna minuit et le chien se mit à hurler dans la cour.

Aussitôt, Angélique entendit le craquement léger d'une porte qui s'ouvre avec précaution, et le frôlement d'une robe sur les marches de l'escalier. Elle frissonna, puis, se levant comme si elle avait été poussée par un ressort, elle murmura avec terreur :

—La voici ! Elle est venue ! et avec elle tous les démons qui aiment le meurtre !

Un coup fut aussitôt frappé dans sa porte, et d'une voix qui s'efforçait en vain de paraître assurée, elle dit d'entrer.

VI.

Fanchon ouvrit la porte, fit une révérence et introduisit la Corriveau qui s'avança d'un pas ferme et se trouva bientôt en face d'Angélique.

Les deux femmes se regardèrent instinctivement, curieusement, profondément, comme pour surprendre leurs plus intimes pensées. Elles se devinèrent et comprirent qu'elles pouvaient compter l'une sur l'autre, pour le mal sinon pour le bien.

Ce fut un pacte entre elles, avant qu'une parole fut prononcée, et les esprits mauvais qui les possédaient se serrèrent la main.

Et cependant, comme ces deux créatures étaient différentes l'une de l'autre aux yeux des hommes ! Mais comme elle se ressemblaient aux yeux de Dieu qui sonde les cœurs et les reins !

Angélique, rayonnante de jeunesse et de beauté, avec sa chevelure d'or comme une couronne de lumière autour de la tête, avec ses grâces parfaites, faisait aimer l'œuvre du Créateur et bénir sa puissance ;

La Corriveau, sévère, noire, anguleuse, la figure sillonnée de lignes cruelles, perverses ; la Corriveau, sans pitié dans le regard, sans pitié sur les lèvres, sans pitié dans le cœur, de glace pour la vertu, de feu pour le mal, faisait haïr l'humanité...

Et cependant, ces deux femmes étaient comme deux esprits nés du même souffle.

L'une aurait pu être l'autre. L'orgueilleuse beauté ne possédait pas un meilleur cœur que la Corriveau, et la sorcière de Saint Valier n'aurait pas été moins séduisante, ni moins ambitieuse qu'Angélique, si elle fut née riche et belle.

VII.

La Corriveau salua mademoiselle Des Meloises. Celle-ci fit signe à Fanchon de se retirer. Fanchon sortit à regret, car elle avait espéré assister à l'entrevue de sa tante avec Angélique. Elle soupçonnait quelque chose de plus intéressant que la perte des bijoux.

Angélique invita la Corriveau à ôter son chapeau et son manteau ; puis elle s'assit près d'elle dans sa chaise moelleuse, et la conversation commença. Une conversation banale, insignifiante, qui dura longtemps. Elles semblaient avoir peur l'une et l'autre d'aborder le sujet véritable qui les réunissait à cette heure de la nuit.

—Madame est bien la plus belle que j'aie vue, toutes les femmes l'admettent, tous les hommes le jurent, commença enfin la Corriveau.

Et sa voix âpre et dure grinça comme la porte de

l'enfer qu'elle entr'ouvrait avec cette parole flatteuse.

Angélique sourit pour toute réponse. Un compliment, même de la Corriveau, c'était toujours un compliment ; mais elle éprouvait une poignante anxiété ; elle marchait au bord de l'abîme. Encore une minute et il lui faudrait s'y précipiter. L'explication allait venir.

La Corriveau continua avec cette intonation captieuse qu'elle prenait pour faire des dupes :

—Vous pouvez tout espérer en ce monde, mademoiselle, vous pouvez aspirer à la plus haute fortune : et pour cela, nul besoin de sorciers ni de sortilèges, vos charmes incomparables suffisent ! Les plus belles perles de la mer ne pourraient rien ajouter à la richesse et à l'éclat de votre étonnante chevelure !... Permettez-moi de la toucher un peu, mademoiselle.

La Corriveau souleva une tresse épaisse et la mit en regard de la lumière ; les cheveux eurent des reflets d'or. Angélique se retira vivement, comme sous la morsure du feu, arracha sa tresse des mains de la sorcière, et frémit d'horreur et de honte.

C'était le dernier avertissement de son ange gardien...

VIII.

—Ne touchez pas à mes cheveux ! s'écria-t-elle avec vivacité. J'ai joué mon âme et ma vie sur un coup de la fortune, mais j'ai consacré ma chevelure à Notre-Dame de Sainte Foy. Elle n'est plus à moi ; n'y touchez pas, madame Dodier.

Angélique, toute jeune, s'était en effet agenouillée devant la niche de la Madone, à Sainte Foy, pour faire le sacrifice de sa plus belle parure.

—Je veux la garder pure, continua-t-elle ; je dois la garder pure, vous le comprenez. Ainsi, bonne dame Dodier, pardonnez-moi ce mouvement un peu vif ; ne soyez pas fâchée.

—Bah ! riposta la Corriveau avec une moue dé-

daigneuse, je ne me fâche pas pour si peu, et je suis accoutumée à ces bizarreries d'humeur. Ceux qui réclament mes services se brouillent toujours avec eux-mêmes avant de s'accorder avec moi.

—Savez-vous pourquoi je vous ai fait venir, à pareille heure, bonne dame Dodier? demanda Angélique, brusquement.

—Appelez-moi la Corriveau; je ne suis pas la bonne dame Dodier! Mon nom est maudit et je l'aime à cause de cela! Et vous aussi, mademoiselle, vous devriez le préférer, car ce n'est pas pour une œuvre sainte que vous m'avez mandée. Du moins, les gens qui prient ne l'appelleraient point ainsi. Vous voulez que je vous aide à retrouver vos bijoux? Est-ce bien cela?

La Corriveau n'en croyait rien, c'était visible.

—C'est ce que j'ai dit à Fanchon... Il fallait un prétexte. Je savais bien que vous devineriez un motif plus sérieux. On ne fait pas venir une femme de Saint Valier à Québec, pendant la nuit, pour chercher quelques misérables joyaux.

—C'est bien ce que je pensais, fit la sorcière, en montrant dans un sourire sardonique, une rangée de dents blanches aussi menaçantes que celles des fauves. C'est bien ce que je pensais! Le joyau que vous avez perdu, c'est le cœur de votre bien aimé, et vous espérez que la Corriveau va vous le rendre au moyen de quelque charme. N'est-ce pas cela?

IX.

Angélique se dressa soudain, puis, fixant audacieusement la vieille femme:

—Oui, exclama t-elle, c'est cela!... c'est plus que cela!... Ne devinez vous point? Vous êtes sagace, pourtant, et vous n'avez pas coutume d'avoir besoin qu'on vous en dise si long...

—Ah! ah! murmura la Corriveau, en la regardant à son tour avec des yeux verts où s'allumait la cupidité. Ah! ah! vous avez une rivale!... je comprends! Une femme plus puissante que vous, malgré

votre beauté et les séductions de votre esprit, a charmé les yeux et ravit le cœur de celui que vous aimez, et vous voulez que je vous aide à triompher de l'impertinente et à ramener l'infidèle. N'est-ce pas cela, cette fois?

—Oui, c'est cela, vous dis-je, mais c'est plus encore! Ne pouvez-vous pas deviner? Voyons! devinez donc!

Et, appuyant lourdement sa main gauche sur l'épaule de la méchante vieille, elle se pencha à son oreille et lui murmura quelques paroles horribles. La Corriveau l'entendit et la comprit cette fois. Elle la regarda sérieusement.

—Oui, je le sais, répondit-elle, vous voulez vous débarrasser de votre rivale. Vos yeux, votre bouche, votre cœur demandent sa mort; mais votre main a peur et n'ose obéir! Vous voulez que la Corriveau fasse votre ouvrage... Tuer sa rivale, c'est sans doute, pour une femme, une tâche agréable. Mais pourquoi me mêler de cela, moi? Qu'ai-je à y gagner? que m'importent votre amoureux et vos amours, mademoiselle Des Meloises?

X.

Angélique écoutait avec terreur, tomber de la bouche d'une étrangère, les paroles de mort qu'elle méditait elle-même et n'osait prononcer. Elle fut sur le point de nier, de se révolter; elle tremblait; cependant elle persista dans sa résolution.

—Je comprends, reprit-elle, que mes amours vous occupent peu, mais ne négligez point vos intérêts. Ecoutez, la Corriveau, vous aimez l'or. Eh bien! je vous en donnerai tant que vous en voudrez, si vous venez à mon secours. Aidez-moi et vous ne le regretterez pas; c'est moi qui vous le dis. Votre fortune est faite! mais si vous refusez, vous aurez lieu de vous en repentir. Entendez-vous, la Corriveau? vous vous en repentirez! Vous serez brûlée comme sorcière et vos cendres seront répandues sur Saint Valier! par Dieu! je vous le jure!

A ce serment, la Corriveau cracha sur le plancher, comme elle avait fait déjà. C'était pour dire qu'elle crachait à la face du Seigneur.

—Vous êtes folle de me parler ainsi, Angélique Des Meloises ! répliqua-t-elle ensuite. Savez-vous bien qui je suis ? Savez-vous qui vous êtes ? Vous êtes un pauvre papillon qui vient battre de l'aile contre la Corriveau. N'importe, j'aime votre audace. Les femmes de votre trempe sont rares. Le sang d'Exili n'était peut-être pas plus vaillant que le vôtre ! Vous demandez la mort d'une femme qui n'a pas craint d'allumer dans votre âme l'enfer de la jalousie, et vous voulez que je vous indique le moyen de vous venger !

—Je veux que vous me vengiez vous-même ! affirma Angélique d'une voix impatientée.

Elle était fatiguée de tous ces détours ; il fallait en finir. Elle ajouta sur un ton plus conciliant :

—Et je vous récompenserai dignement, magnifiquement.

—Tuer un homme ou une femme, c'est toujours un plaisir, même quand ça ne rapporte rien, répondit la Corriveau avec cynisme ; mais je ne vois pas pourquoi je me jetterais dans le danger pour vous, mademoiselle Des Meloises. Avez-vous assez d'or pour payer le risque ?

XI.

La glace était rompue, complètement rompue ; Angélique pouvait parler maintenant, elle pouvait jouer cartes sur table.

—Dame Dodier, assura-t-elle, je vous en donnerai plus que vous ne pensez, plus que vous n'en avez jamais vu.

—C'est possible, mademoiselle, c'est possible ; mais, voyez-vous je suis vieille, et ne me fie à personne. Donnez-moi un gage de votre sincérité, s'il vous plait, avant d'ajouter un mot de plus. Les affaires sont les affaires !

Elle tendit ses deux mains.

—Un gage? de l'or? répliqua Angélique; oui, la Corriveau, oui! je vais vous lier à moi par une chaîne d'or. Je ne compterai pas; on n'a pas compté avec moi. Vous allez devenir la femme la plus riche de Saint Valier, la plus riche paysanne de la Nouvelle France!

—Je ne suis pas une paysanne! riposta la Corriveau avec fierté. Je suis d'une race ancienne et redoutable comme les Césars de Rome. Mais, bah! cela ne vous intéresse nullement. Donnez-moi un gage de votre bonne foi et je suis à votre service.

XII.

Angélique se leva aussitôt, ouvrit un écritoire, prit une longue bourse de soie pleine de louis d'or et la jeta à l'âpre sorcière, comme elle eut fait d'un sou.

Le métal précieux étincelait entre les mailles claires de la bourse. La Corriveau saisit avec la rapacité d'une harpie, l'infâme salaire du crime, le porta à ses lèvres et du bout de son doigt maigre le caressa à travers les mailles espacées.

—Ce sont en effet des arrhes magnifiques! s'écria-t-elle. Maintenant, ordonnez, mademoiselle, j'obéis. Seulement je me réserve le choix des moyens. Je devine suffisamment la nature de votre peine et le remède que vous désirez; mais je ne saurais également deviner le nom de l'infidèle qui vous délaisse et celui de la rivale dont le sort vient d'être scellé.

—Je ne vous dirai pas le nom de cet homme qui me trahit... Non! je ne puis pas vous le dire...

Elle éprouvait de la répugnance à déclarer qu'elle aimait Bigot.

—Je voudrais bien vous nommer ma rivale, ajouta-t-elle, mais je ne la connais aucunement.

—Voilà qui est drôle! fit la Corriveau, vous voulez frapper une personne que vous ne connaissez point!

—Je ne sais pas son nom, mais je sais où elle est! Tenez! la Corriveau, la vie de cette créature, c'est ma mort à moi! c'est l'anéantissement de toutes

mes espérances, le renversement de tous mes projets ! Débarrassez-moi d'elle et je vous donnerai dix fois plus d'or que vous en avez là ! Elle est à Beaumanoir, dans une chambre secrète.

La Corriveau fit un mouvement de surprise.

—La dame de Beaumanoir ? murmura-t-elle... la dame que des Abénaquis ont amenée d'Acadie ?... Je l'ai vue dans les bois de Saint Valier, un jour que je cueillais de la mandragore. Elle me demanda un peu d'eau au nom de Dieu. Je lui donnai du lait, mais en la maudissant. Je n'avais pas d'eau. Elle me remercia. Oh ! quels remerciements ! quels remerciements ! Jamais personne n'avait parlé avec tant de douceur à la Corriveau ! Elle me demanda s'il y avait loin pour aller à Beaumanoir et dans quelle direction ça se trouvait. Je ne pus m'empêcher de lui souhaiter un bon voyage quand elle s'éloigna avec ses guides indiens.

XIII.

Angélique devint un peu inquiète et se sentit légèrement froissée, en voyant la Corriveau manifester quelque sympathie pour la récluse de Beaumanoir.

—Vous la connaissez, dit-elle ; eh bien ! c'est très heureux. Elle se souviendra de vous sans doute ; vous aurez facilement accès auprès d'elle, et vous gagnerez tout de suite sa confiance.

La Corriveau battit des mains et jeta un étrange éclat de rire, un éclat de rire sinistre et caverneux comme s'il fut monté d'un abîme.

—Je la connais, dites-vous ? pas plus que cela ! Elle m'a remercié avec bonté. C'est ce que j'ai dit, n'est-ce pas ? Ensuite, quand elle fut partie, je la maudis dans mon cœur, parce qu'elle était belle et bonne, deux qualités que j'abhorre.

—Dites-vous qu'elle est belle ? Sa bonté, je m'en inquiète peu ; elle ne lui servira de rien auprès de cet homme... Mais est-elle belle ? C'est ce que je

veux savoir, la Corriveau ! Est-elle plus belle que moi ? Qu'en pensez-vous ?

La Corriveau arrêta sur Angélique ses yeux perçants et se mit à rire.

—Plus belle que vous ? Ecoutez ! C'est comme une vision que j'ai eue. Elle était extrêmement belle et triste ! j'ai pu me la figurer plus ravissante qu'elle n'était à cause de sa bonté. Ah ! comme elle parlait avec douceur ! jamais ! depuis que je suis au monde, personne ne m'a parlé comme cela !

Angélique Des Meloises grinça les dents de colère.

—Qu'avez-vous fait ensuite ? demanda-t-elle. Ne lui avez-vous pas souhaité la mort ? N'avez-vous pas pensé que l'Intendant ou n'importe quel homme pouvait oublier et trahir, pour l'amour d'elle, toutes les autres femmes du monde ? qu'avez-vous fait ?

—Ce que j'ai fait ? j'ai continué à cueillir de la mandragore dans la forêt, et j'ai attendu que vous me fissiez appeler auprès de vous. Vous voulez punir l'Intendant qui vous néglige pour une autre... une autre plus belle et meilleure que vous ?

C'était hardi de la part de la Corriveau, mais c'était juste. Elle savait toute la vérité maintenant

XIV.

Ces paroles rudes mirent le comble à la haine jalouse d'Angélique et l'affermirent dans ses résolutions. Il n'y a rien pour envenimer la jalousie comme ces rapports, ces confidences d'une officieuse amitié ou d'une langue indiscrète.

—Sa vie ou la mienne ! s'écria-t-elle avec véhémence ; l'une de nous deux est de trop. Tuez-la ! j'ai de l'or.

Angélique aurait préféré mourir mille fois plutôt que de vivre pour n'avoir que les miettes du festin de l'amour où serait assise une rivale.

—La tuer ! c'est aisé à dire, mademoiselle. N'importe ! je ne vous ferai pas défaut ; fut-elle la Madone même, je la hais pour sa bonté, comme vous,

pour sa beauté... Tiens ! encore une bourse comme celle-ci, et dans trois fois trois jours il y aura deuil au château de Beaumanoir, et personne ne saura comment est morte la concubine du chevalier Bigot.

Angélique s'élança avec l'ardeur d'une panthère sur sa proie, et, poussant un cri de triomphe, elle serra la Corriveau dans ses bras et l'embrassa sur les joues.

—Oui, c'est bien comme cela qu'il faut l'appeler, dit-elle, sa concubine ! Sa femme, elle ne l'est point, elle ne le sera jamais ! Merci ! un million de fois merci ! la Corriveau ! si votre prédiction s'accomplit ! Dans trois fois trois jours, à compter de ce moment, vous avez dit ?

La Corriveau ne tenait guère aux caresses et cherchait à se débarrasser ; mais Angélique lui entoura le cou avec une de ses longues tresses blondes :

—Tout à l'heure, je ne voulais pas vous permettre de toucher à mes cheveux, fit-elle, mais à présent je vous enchaîne avec, pour vous prouver que je vous aime et que je veux à jamais vous attacher à ma fortune !

—Fi donc ! votre amour ! est-ce que j'en ai besoin, moi ? gardez-le pour les hommes, répliqua la vieille malfaisante, en repoussant Angélique et en dépliant les boucles de la chevelure qui lui faisait un collier d'or.

—Comprenez-moi bien, continua-t-elle, je vous sers pour de l'argent et non pour votre amitié ; mais j'ai du plaisir quand même à faire peser ma main sur un monde qui me déteste et que je hais.

Puis elle leva les deux mains en les recourbant, comme pour laisser dégoutter, du bout de ses doigts, le poison mortel.

—La mort, reprit-elle, la mort tombe sur qui je veux la faire tomber. Elle tombe si mystérieusement, si subitement, que les esprits de l'air ne savent point d'où elle vient ; *l'aqua tofana* ne laisse jamais de trace !

XV.

Angélique écoutait avec terreur. Elle tremblait et cependant désirait en entendre davantage.

—Quoi ! la Corriveau, exclama t-elle, vous possédez le secret de *l'aqua tofana* ?... de l'aqua tofana que le monde croyait perdue avec les cendres de ses possesseurs, qui furent brûlés sur la place de Grève, il y a deux générations !

—De pareils secrets ne se perdent jamais ! reprit l'empoisonneuse, ils sont trop précieux. Peu d'hommes, encore moins de femmes refuseraient d'aller écouter aux portes de l'enfer pour les surprendre. Ecrivez le secret de la confection de l'aqua tofana sur les lambris des palais, les panneaux des boudoirs, les murs des cloîtres, les planches de la rue, et, pour le lire, le roi superbe, la grande dame, la nonne pieuse, le vil mendiant, monteront s'il le faut, sur un tréteau de feu !... Montrez-moi votre main, Angélique, acheva-t-elle brusquement.

Angélique tendit sa main. Elle la saisit, regarda attentivement ses doigts effilés et sa paume ovale.

—J'en vois assez, reprit la Corriveau, j'en vois assez dans ces splendides mains, pour perdre tout le monde. Vous êtes digne de devenir mon héritière ! de recueillir ma succession maudite ! toute ma science ! toutes mes connaissances ! Ces doigts sont faits pour cueillir le fruit défendu et le présenter aux hommes pour leur malheur. L'occasion seule manque, mais le tentateur n'est jamais loin. Angélique Des Meloises, je vous révèlerai peut-être un jour le grand secret, en attendant, je vais vous prouver que je le possède.



CHAPITRE XXXVII.

DES FLACONS PLEINS JUSQU'AU BORD DE DROGUES VÉNÉNEUSES.

I.

La Corriveau tira de son sein la petite boîte d'ébène et la déposa sur la table avec un geste solennel. Angélique, se signa, par distraction ou par effroi.

—Ne faites pas le signe de la croix! exclama la sorcière d'un ton de colère; nulle bénédiction ne peut descendre ici! Avec ce qu'il y a dans cette petite boîte, je puis anéantir toute la population de la Nouvelle-France.

Angélique porta sur le coffret un regard avide, anxieux, comme si elle eut voulu pénétrer le mystère de destruction qu'il gardait, puis elle le toucha d'une main caressante, mais effrayée, brûlant de l'ouvrir et n'osant pas..

—Ouvrez-le, lui dit la Corriveau, pesez sur le ressort et vous allez voir apparaître un écrin digne d'une reine.

C'était le cadeau de noce de Béatrice Spara. Il a appartenu à la famille Borgia. Lucrèce Borgia le reçut d'un horrible parent, qui l'avait eu du prince des démons.

Angélique pressa le ressort, le couvercle se leva et une lueur éclatante s'échappa tout à coup. Angélique tout éblouie, tout effrayée, repoussa le coffret et fit quelques pas en arrière. Elle avait cru aspirer l'odeur d'un mortel parfum.

—Je n'ose pas m'approcher de ce coffret, dit-elle, son éclat m'épouvante, son odeur me fait mal.

—Bah ! riposta la Corriveau, l'effet d'une imagination malade, et d'une conscience timorée ! Il faut que vous vous débarrassiez de ces deux choses-là, d'abord, si vous voulez ensuite débarrasser Beaumanoir de votre rivale. L'aqua tofana, entre des mains timides, est doublement dangereuse : elle tue aussi bien celui qui ne sait pas la verser que celui qui la boit dans sa coupe fatale.

II.

Angélique fit un effort pour vaincre sa répugnance ou dompter sa crainte, mais inutilement. Elle ne voulut plus toucher au coffret.

La Corriveau la regarda un peu curieusement, comme si elle se fut défiée de sa faiblesse. Ensuite, elle approcha le coffret et en tira une fiole dorée, couverte de symboles étranges, pas plus grosse que le petit doigt d'un enfant. Ce qu'il y avait dedans brillait comme des diamants au soleil.

Elle l'agita et des millions d'étincelles s'allumèrent soudain dans l'étrange liquide. C'était de l'aqua tofana non diluée, de l'aqua tofana que nulle pitié n'avait tempérée, foudroyante, indestructible. Une fois administrée, c'en était fait de la victime : pas plus d'espoir pour elle que pour l'âme du damné ! Une goutte sur la langue d'un Titan et le Titan serait tombé foudroyé comme par le tonnerre des dieux.

C'était le poison de la colère et de la vengeance qui n'attendent point et bravent la justice du monde. C'est avec ce poison que la Borgia tua les convives qu'elle réunit dans son palais, et que Béatrice Spara dans sa fureur, foudroya la belle Milanaise qui lui avait volé le cœur d'Antonio Exili.

Rarement cette eau formidable était employée pure. Elle servait plutôt de base à une centaine de préparations diverses qui tuaient lentement, pru-

demment, au gré de l'ambition, de l'avarice, de la crainte et de l'hypocrisie.

III.

Angélique, assise près de la table, la joue appuyée sur sa main et penchée vers la Corriveau, écoutait, buvait pour ainsi dire ces explications, comme le désert brûlant boit l'eau que lui verse un nuage. Elle avisa une petite fiole pleine d'un liquide aussi blanc que le lait et d'une apparence aussi inoffensive.

—Qu'est-ce que ceci ? demanda-t-elle.

—Cela ? fit la Corriveau, c'est du lait de miséricorde. Il produit la phthysie et le dépérissement, sans causer de douleurs. Il fait son œuvre dans l'espace d'une lune ou deux. On dit d'un homme alors : l'infortuné ! une consomption galopante l'emporte ! Oui ! parce que la main d'un ennemi le pousse ! Avec ce lait, l'homme fort devient un squelette, la jeune fille rose et fraîche devient blême, maigre, décharnée, et personne ne peut deviner le secret de la tombe qui se ferme ; et ni prière, ni sacrement ne sauraient empêcher le fatal résultat de se produire.

Elle sortit une autre fiole du coffret.

Cette fiole, reprit-elle, en se caressant les lèvres du bout de sa langue de vipère, et avec une évidente satisfaction, cette fiole contient un poison mordicant, qui empoigne le cœur comme le feraient les griffes d'un tigre, et fait tomber à l'heure marquée d'avance la victime désignée. Les imbéciles viennent et déclarent emphatiquement :

Mort par la visite de Dieu !

La visite de Dieu ! répéta-t-elle d'un ton de mépris, et elle cracha de nouveau, la misérable ! comme elle avait coutume de faire à ce saint nom.

Le Lion, ajouta-t-elle, dans son langage cabalistique, le Lion fait mûrir les fruits de mort du levant ; des fruits qui tuent contre la volonté de Dieu. Celui qui possède ce flacon est le maître de la vie !

Elle replaça la petite fiole avec un soin tout particulier. C'était son poison favori.

IV.

—Cette autre, continua la Corriveau, après avoir replacé celle qu'elle venait de montrer, pour en tirer une troisième, cette autre cause la paralysie; puis celle-ci allume dans les veines la lente mais inextinguible flamme du typhus. Cette autre encore détruit toute la sève du corps humain et change le sang en eau. Celle-là, une fiole verte comme une émeraude, renferme de l'essence de mandragore, distillée quand le soleil entre dans le scorpion. Quiconque boit de cette liqueur, ajouta-t-elle, embrassant le petit flacon avec délice, quiconque boit de cette liqueur meurt dans les tourments indicibles de la lubricité.

Il y avait aussi, dans ce coffret, une petite bouteille d'un liquide noir, semblable à de l'huile.

—C'est une relique du passé, ceci, fit la sorcière; c'est un héritage des Untori, les parfumeurs de Milan, qui répandirent avec leur huile embaumée, le deuil et la mort dans toute la grande cité.

L'histoire horrible des parfumeurs de Milan a été écrite, depuis la Corriveau, par la plume magnifique de Manzoni.

—Cela, continua-telle, c'est pour venger les chagrins, les déboires, les humiliations des malheureux dont l'amour est dédaigné; et la mort qui frappe l'infidèle ou l'insensible, parait si naturelle que les plus habiles médecins ne sauraient avoir de soupçons ou ne pourraient les justifier s'ils en avaient.

—C'est assez! c'est assez! cria Angélique, dégoûtée et prise de frayeur, car si cruels que fussent ses désirs, elle mettait toujours de la delicatesse dans ses moyens. A vous entendre, continua-t-elle, on se croirait au sabbat des sorcières. Je ne veux point de ces choses-là; c'est indigne! Que ma rivale meure, mais qu'elle meure comme une grande dame! Il ne faut pas festoyer sur son cadavre comme des vam-

pires. Vous devez avoir, dans ce coffret, des fioles d'une meilleure couleur et d'un meilleur bouquet? Qu'est ceci?

Elle montrait une petite bouteille rose, d'une forme singulière, cachetée et portant sur son cachet le mystique pentagone.—C'est plus beau et d'un effet aussi sûr peut-être que le lait de miséricorde, remarqua-t-elle; qu'est-ce que c'est? La vieille partit d'un rire sardonique et méchant.

V.

—Votre sagesse n'est que folie, Angélique Des-Meloises! répliqua-t-elle; vous voulez tuer votre rivale et en même temps l'èpargner! C'est le parfum que la Brinvilliers avait apporté au grand bal de l'hôtel de ville. Elle en versa secrètement quelques gouttes sur le mouchoir de la belle Louise Gauthier, et quand Louise Gauthier le respira, quelques moments après, elle s'affaissa sur le parquet. On voulut la relever, elle était morte. Personne ne put deviner comment ni pourquoi? Elle aimait Gaudin de Ste. Croix, l'amant de la Brinvilliers, comme la dame de Beaumanoir aime l'Intendant que vous aimez aussi.

—Et elle a eu sa récompense! observa Angélique froidement. J'aurais fait comme la Brinvilliers. Avez-vous autre chose à dire de ce précieux parfum?

—J'ai à dire qu'il est incomparable. Trois gouttes sur un bouquet de fleurs et celui qui sentira le bouquet s'évanouira pour ne se réveiller que dans l'autre monde. La victime meurt sans souffrir, le sourire sur les lèvres, comme si le baiser d'un ange recueillait son dernier soupir. N'est-ce pas que c'est un baume précieux, mademoiselle?

—O flacon béni! s'écria Angélique en le portant à ses lèvres, ô flacon béni! tu seras l'ange qui prendra dans un baiser le dernier soupir de ma rivale!...... Elle s'endormira sur des roses!... La Corriveau, préparez sa couche!

—C'est une mort douce, et qui convient à celle

qui meurt d'amour ou par la main d'une rivale généreuse, murmura la sorcière; mais moi, je préfère les breuvages plus amers et aussi infaillibles.

VI.

La dame de Beaumanoir ne sera pas plus malaisée à tuer que Louise Gauthier, répliqua Angélique en faisant rayonner la petite fiole à la lumière de la lampe; les serviteurs du château ne la connaissent même pas, et l'Intendant n'osera pas plus faire connaître sa mort que sa vie.

—Etes-vous bien sûre, mademoiselle, que l'Intendant n'osera pas faire connaître sa mort? demanda la Corriveau fort sérieusement.

C'était une considération importante cela, la maille principale de la chaîne qu'elle longeait.

—Si j'en suis sûre? Oui, bien sûre! répondit Angélique avec un air de triomphe. Il n'a même pas voulu l'exiler lorsque je l'en suppliais, de crainte que l'on connût son séjour à Beaumanoir. Nous pouvons en toute sûreté courir le risque de lui déplaire; c'est le seul risque, car il me soupçonnera peut-être d'avoir tranché ce nœud qu'il ne sait pas comment défaire.

—Vous êtes hardie! exclama la Corriveau dans son admiration, vous êtes digne de porter la couronne de Cléopâtre, la reine de toutes les magiciennes, de toutes les enchanteresses! Je redoute moins vos ordres, maintenant; et j'y obéirai avec moins de regret, car l'esprit qui vous anime est fort.

—C'est bien! la Corriveau! que le parfum de la Brinvilliers m'apporte la fortune et le bonheur que j'ambitionne et je vous verserai de l'or à pleines mains!... Des roses, la Corriveau! Prenez des roses! que la dame de Beaumanoir meure en respirant des roses!

—Oui, mais où trouver des roses maintenant? elles ont fini de fleurir.

La Corriveau n'aimait pas cette disposition à la clémence et soulevait l'objection avec plaisir.

—Les roses n'ont pas fini de fleurir pour elle, repartit Angélique, et le destin est moins cruel que vous.

Et, tirant un large rideau de pourpre, elle découvrit, dans un enfoncement de la pièce, une foule de vases remplis de fleurs de toutes sortes.

—Les roses fleurissent toujours ici, ajouta-t-elle ; vous pourrez en faire un bouquet pour la dame de Beaumanoir.

—Vous êtes d'une rare prévoyance, mademoiselle, et Satan n'a plus rien à vous apprendre, en ruses comme en amour.

—En amour ! repartit Angélique avec vivacité, ne prononcez pas ce mot ! non ! Il y a longtemps que je l'ai sacrifié, l'amour !... Si je ne l'avais fait, je ne consulterais point la Corriveau aujourd'hui...

VII.

Angélique eut une pensée de regret pour Le Gardeur en disant cela.

—Non ! ce n'est pas l'amour qui arme mon bras, reprit-elle, mais c'est la duplicité d'un homme devant qui je me suis humiliée ! c'est la vengeance que j'ai jurée à une femme pour l'amour de laquelle je suis bafouée ! Voilà ce qui me pousse au mal ! Mais qu'importe ? fermez votre coffret, la Corriveau, nous allons arrêter les détails de l'affaire maintenant.

La Corriveau ferma le coffret, laissant de côté, sur la table, la petite fiole de la Brinvilliers, avec un poison rose qui scintillait comme un rubis sous lès rayons de la lampe. Ensuite, elle vint s'asseoir près d'Angélique, et toutes deux, tête contre tête, d'une voix basse, et avec une mutuelle et lugubre sympathie, elles se mirent à discuter la disposition du château. L'une et l'autre avaient adroitement fait parler Fanchon Dodier, et connaissaient toutes les habitudes de Caroline, les chambres qu'elle occupait, ses heures de repos et de travail.

Angélique savait que l'Intendant serait absent de la ville pendant quelques jours, en conséquence des

nouvelles qui venaient d'être reçues de France. L'infortunée Caroline serait donc privée, pendant ce temps-là, de sa vigilante protection.

Elles causèrent longtemps, toujours assises l'une contre l'autre, de leur diabolique dessein. Mademoiselle DesMeloises n'avait plus maintenant le sourire dans la figure ; ses ravissantes fossettes qui rendaient les hommes fous d'amour s'étaient effacées ; ses lèvres entr'ouvertes d'ordinaire, comme un calice de fleur, pour laisser couler des paroles douces comme le miel de l'Hybla, ses lèvres se serraient laidement comme celles de la Corriveau, et paraissaient également cruelles et sans pitié.

Ses cheveux tombaient en désordre sur sa robe blanche. Ils auraient pu orner le front d'un ange ; et cependant, à ce moment-là, ils semblaient se hérisser de fureur comme les serpents sur la tête de Méduse. Les pensées mauvaises qui l'obsédaient, en la transfigurant, la faisaient ressembler à la Corriveau, et quand elles se regardaient toutes deux, en nouant leur trame infâme, chacune d'elles se reconnaissait dans la face de l'autre.

Comme pour réveiller leur conscience, l'horloge, dans le fond de la chambre, sonnait les heures fugitives. Elles n'entendaient rien ! L'aiguille marqua pour toujours chacune de leurs mauvaises pensées, chacune de leurs paroles de mort.

La Corriveau enveloppa le coffret dans son tablier, et se penchant davantage vers Angélique elle lui dit :

—Arrosez bien vos fleurs, mademoiselle, car dans trois jours je viendrai faire un bouquet, et je vous promets qu'avant trois fois trois jours il y aura des chants de tristesse à Beaumanoir.

—Que cela se fasse vite et sûrement ! répliqua Angélique d'un ton rude, et n'en parlez plus ! Votre voix est lugubre comme si elle sortait des sombres galeries qui mènent à l'enfer. Qu'il me tarde que tout soit fini ! Je pourrai alors en ensevelir la mémoire dans la tombe du silence et de l'oubli pour

jamais ! oui, pour jamais ! Mais pourquoi me désolerais-je d'un acte que vous accomplissez vous-même ?

Oui, d'un acte que vous accomplissez vous-même, et non pas moi ! répéta-t-elle, comme si elle pouvait rendre vrai ce sophisme en le réaffirmant. Elle voulait oublier son crime ; elle ne songeait pas que c'est l'intention qui rend coupable, et que devant Dieu le péché existe lors même que l'acte n'est pas accompli.

Elle essayait de s'étourdir par les subtilités du raisonnement, mais elle savait bien mieux que la malheureuse qu'elle poussait au crime avec de l'or, combien grande était la faute qu'elle méditait. Hélas ! la jalousie l'aveuglait, et son ambition n'avait pas de frein.

Une chose encore l'inquiétait. Qu'allait penser l'Intendant ? Qu'allait-il dire s'il la soupçonnait du meurtre ? Elle redoutait réellement l'investigation. Cependant, elle comptait sur le pouvoir de ses charmes. Après tout, elle pouvait risquer puisque lui-même, par sa parole un peu téméraire, s'était fait son complice.

VIII.

Si en ce moment elle pensa à Le Gardeur, ce ne fut que pour étouffer impitoyablement le dernier cri de l'amour. A son souvenir, elle se révoltait comme se cambre une cavale sur le bord d'un précipice.

Elle se leva subitement et dit à la Corriveau de se retirer, de crainte qu'elle ne changeât d'idée. Il se faisait encore un combat dans son cœur.

La Corriveau se mit à rire de cette dernière lutte d'une conscience presque morte, et lui souhaita le bonsoir. Il était deux heures après minuit, et elle allait demander à Fanchon de la conduire chez une vieille femme de sa connaissance qui lui donnerait un lit avec la bénédiction du diable.

Angélique, lasse et troublée, lui dit qu'elle lui

souhaitait aussi le bonsoir au nom du diable, puisqu'elle préférait cela. La vieille rit encore, et d'un rire moqueur toujours, se leva et sortit.

Fauchon s'était endormie. Elle s'éveilla en sursaut, renoua vite ses idées et offrit à sa tante de l'accompagner. Elle avait l'espoir d'apprendre quelque chose de ce qui s'était passé entre elle et mademoiselle Des Meloises. Tout ce qu'elle put savoir, ce fut que les joyaux étaient retrouvés.

La Corriveau s'en alla clopin clopant dans l'obscurité et se rendit chez la vieille femme, son amie. Elle se proposait de demeurer là, jusqu'après l'exécution de ses criminels desseins.



CHAPITRE XXXVIII.

LA PORTE LARGE MAIS HONTEUSE D'UN MENSONGE.

I.

Huit jours après l'entrevue de la Corriveau avec mademoiselle Des Meloises, le comte de la Galissonnière était dans son cabinet de travail, assis à une table chargée de papiers et entouré des principaux conseillers de la colonie. Des cartes géographiques et des peintures ornaient les murs recouverts de tapisserie. C'était là qu'il réunissait d'ordinaire son conseil pour les affaires de tous les jours.

Devant lui un amas de lettres, de memorandums, de mémoires ; dépêches des ministres du roi, marquées du grand sceau de la France ; rapports des officiers en garnison dans tous les postes de la colonie ; déclarations des guerriers indiens de l'est et du grand ouest, écrites en hiéroglyphes sur des feuilles d'écorce de bouleau, blanches comme de l'argent. Et parmi tout cela, un paquet de lettres nouvellement reçues du hardi et entreprenant de La Vérendrye, qui explorait le cours lointain de la Saskatchewan et la terre des Pieds-Noirs, et une foule de lettres des missionnaires qui évangélisaient des régions sauvages et presque inconnues de ceux qui avaient charge de les gouverner.

En ces jours-là, le bureau du gouverneur, au château Saint Louis, n'était jamais calme, jamais solitaire, jamais vide. Les ambitieux, les guerriers, les conquérants s'y coudoyaient. De là, comme de

l'antre d'Eole, sortaient les orages et les tempêtes qui ébranlaient le continent.

II.

A côté du gouverneur était assis monseigneur l'évêque de Pontbriand, puis un secrétaire. Devant lui se trouvaient l'Intendant, Varin, Pénisault et d'Estèbe. A l'un des bouts de la table, de la Corne St. Luc, Rigaud de Vaudreuil, Claude de Beauharnois et l'abbé Picquet examinaient, avec une attention extrême et un profond intérêt, des dépêches indiennes gravées sur des écorces.

Deux hommes de loi en robe bordée d'hermine et en rabats, des livres sous le bras, un rouleau de papier à la main, attendaient, à l'extrémité de la pièce. Ils étaient venus plaider les questions de droit de la concession et de la juridiction de certains fiefs.

Bien que l'Intendant fût brouillé avec plusieurs des gentilshommes qui se trouvaient là, il n'en laissait rien paraître. Il ne fallait pas que les affaires publiques souffrissent de ses rancunes personnelles.

Il était gai, charmant, loin, bien loin de soupçonner la trahison qui se préparait, la vengeance épouvantable d'une femme qu'il admirait contre une femme qu'il aimait. Quelquefois il exprimait son opinion avec un peu de hauteur, mais toujours avec courtoisie.

Il ne baissait ni les yeux ni la voix devant un adversaire, mais il riait et plaisantait avec tout le monde également ; il s'observait beaucoup toutefois quand il fallait, en bon politique, adresser quelque flatterie à ses patrons ou à ses protectrices de Versailles.

Au fond de la bibliothèque, on apercevait, par une porte entr'ouverte, la noble et blonde tête de Herr Kalm.

Cet enthousiaste chercheur s'était assis à une petite table, derrière une muraille de livres qui s'élevait toujours.

III.

Le travail du conseil était commencé. Le secrétaire avait lu maints documents déjà ; les débats, les discussions suivaient régulièrement et les jugements étaient rendus ou réservés selon les cas.

Le comte avait de la méthode ; il allait vite en affaires, se montrait sans préjugé, franc et décidé. Il était aussi honnête dans le conseil que vaillant sur le gaillard de son vaisseau. L'Intendant montrait presque une égale habileté et une aussi grande connaissance de la politique ; puis il jouissait d'une influence plus considérable à la cour de Louis XV.

Mais il n'avait pas sa franchise, car il lui fallait cacher trop de turpitudes, et tenir l'autorité aussi longtemps que possible.

Avec des caractères, des opinions, des habitudes si contraires, ils ne pouvaient pas s'aimer; cependant, ils se traitaient avec égards dans le conseil, et avec un certain respect mutuel pour leurs talents.

La plupart des papiers qui se trouvaient sur la table concernaient l'administration intérieure de la Colonie. C'étaient des requêtes du peuple qui se plaignait des exactions des commissaire de l'armée ; des observations au sujet des décrets de l'Intendant ; et des arrêts de la haute Cour de justice déclarant que la grande compagnie avait le droit d'exercer certains nouveaux monopoles.

La discussion était vive. De La Corne St. Luc dénonça vigoureusement les nouvelles ordonnances de l'Intendant, et il fut soutenu par Rigaud de Vaudreuil et le chevalier de Beauharnois. L'Intendant n'essaya point de prouver que ces ordonnances étaient basées sur les principes d'une saine économie, ce qui, du reste, eut été peine perdue, car il avait affaire à des adversaires trop habiles. Il se contenta de sourire et de faire lire, par son secrétaire, les dépêches des ministres de Versailles approuvées par le Roi, dans un lit de justice. Ces dépêches justi fiaient tout ce qui avait été fait en faveur de la grande compagnie.

IV.

Sans cesse entravé par les pouvoirs de toutes sortes conférés à l'Intendant, le gouverneur se sentait incapable de faire triompher la justice et le droit. Dans les instructions particulières qu'ils lui adressaient, les ministres lui recommandaient de reconnaître les prétentions de l'Intendant et de la grande compagnie. Tout ce qu'il pouvait faire dans les intérêts du peuple et du roi,—intérêts en opposition avec ceux des courtisans avides et des orgueilleuses beautés de la Cour,—c'était d'adoucir un peu les coups mortels portés au commerce et aux ressources de la Colonie.

Bigot défendit de toutes ses forces un décret qui autorisait l'émission d'une quantité illimitée de papier monnaie. Il déploya une grande finesse et invoqua tous les sophismes. Il se montra savant dans cet art d'éblouir et de tromper avec des chiffres, dont Law fut le maître en France, et la compagnie du Mississipi, l'exemple frappant.

De La Corne St. Luc fit au projet une opposition sérieuse.—Nous n'avons que faire, s'écria-t-il, de ce papier menteur, qui servira à dépouiller le fermier de son grain et l'ouvrier de son salaire ! S'il faut, pour payer le luxe des paresseux de la Cour, tout l'or et tout l'argent de la Colonie, les habitants pourront encore, comme dans les premiers jours, se servir, pour acheter et vendre, de peaux de castors et de peaux de rats musqués. Les unes représenteront les livres, et les autres, les sous. Ce système des assignats, continua-t-il, a été essayé sur une petite échelle par l'Intendant Hocquart, et cependant, il a appauvri et volé la Colonie. Si ce nouveau projet proposé par de nouveaux Laws,—et il regarda l'Intendant dans les yeux,—doit être mis en vigueur dans toute son étendue, vous n'entendrez bientôt plus ici le son de deux pièces de monnaie qui se touchent, la Colonie tombera dans l'indigence et s'il faut la racheter de sa misère, le trésor royal même

sera complètement épuisé ! Promettre, ce n'est point payer ! clama le vieux militaire ; de même qu'avoir faim ce n'est pas manger ! Je voudrais que personne, pas plus moi que les autres, n'eût jamais ce dangereux pouvoir de transformer des chiffons en monnaie, et de faire circuler des valeurs fictives au lieu de valeurs réelles ! Les habitants connaissent le prix des peaux de castors qu'ils reçoivent en échange de leur blé, mais ils ne savent pas ce que représentent ces morceaux de papier qui peuvent être aussi nombreux et aussi inutiles que les feuilles de la forêt.

V.

La discussion fut longue. Le gouverneur écouta avec son silence approbateur, les adversaires de la mesure, mais il avait reçu ordre, en secret, de supporter le projet de l'Intendant. Il sanctionna donc, bien malgré lui, le décret qui devait inonder la Colonie d'assignats sans valeur et que personne ne rachèterait, ce qui devait augmenter la misère du peuple et préparer l'asservissement à l'étranger.

Les papiers, les memorandums, les documents de toutes sortes étaient mis de côté à mesure que le conseil dépêchait son travail, et déjà sur la grande table tout à l'heure fort chargée, il n'y avait presque plus rien. Plusieurs des gentilshommes désiraient l'ajournement, car la séance durait depuis longtemps et ils étaient fatigués. Les deux avocats ne plaidèrent pas et leur cause fut remise à un autre jour. Ils n'en furent pas fâchés, car si le délai coûtait quelque chose à leurs clients, il leur rapportait une augmentation d'honoraires.

Les avocats de la vieille France, dont parle Lafon taine dans une fable charmante, ne différaient guére de leurs confrères à la longue toge de la Nouvelle-France ; ils ne différaient pas du tout même sous le rapport de l'habileté à préparer un mémoire de frais et à utiliser les ruses du métier. Alors comme aujourd'hui, et aujourd'hui comme alors, l'avocat mange l'huître et les plaideurs se divisent l'écaille.

VI.

Au moment où le gouverneur allait ajourner la séance, il reçut un paquet scellé du sceau royal. Il le fit ouvrir par le secrétaire. Dans ce paquet se trouvaient des papiers également scellés et marqués "personnel." Le secrétaire le lui remit et il en prit connaissance immédiatement. Il paraissait lire avec intérêt, et l'impression qu'il ressentait se trahissait sur sa figure.

Il les mit sur la table, les reprit, les lut de nouveau et les passa à l'Intendant.

L'Intendant eut vite fait de les parcourir des yeux. Il fit un bond de surprise et un froncement de sourcils. Mais il réprima vite ce mouvement, et se mordit les lèvres, avec une colère mal dissimulée.

Il renvoya les papiers au comte, de l'air indifférent d'un homme qui n'a rien à y voir.

—Les ordres de la marquise de Pompadour seront exécutés fidèlement, dit-il. Je vais la faire chercher cette demoiselle, je vais la faire chercher sans retard. Je la crois quelque part dans un fort ou dans un camp, faisant joyeuse vie.

Bigot comprenait le danger. Les dépêches étaient sérieuses et le gouverneur ne manquerait pas de déployer la plus grande diligence dans l'accomplissement du devoir nouveau qui lui incombait.

Pendant un instant, il fut comme ahuri. Puis s'apercevant que les yeux se braquaient sur lui, il se mit à parler encore. Il parla avec une hardiesse qui ressemblait à un défi :

VII.

Je prie Votre Excellence, commença t-il, en s'adressant au gouverneur, de vouloir bien expliquer aux Conseillers la nature de cette dépêche. Elle ne surprendra nullement ceux qui connaissent l'étourderie des femmes, et gagnera au noble baron de St. Martin la sympathie de tous.

—Elle fera naître de la sympathie pour sa fille,

également, car c'est à cause de leurs sentiments généreux, souvent, que ces infortunées se perdent, répliqua le gouverneur. C'est bien, continua-t-il, la plus étrange histoire que j'aie entendue.

Les gentilshommes assis autour de la table fixèrent sur le comte des regards avides et surpris, et de La Corne St. Luc, en entendant prononcer le nom du Baron de St. Castin, s'écria :

—Au nom du ciel, comte ! qu'y a-t-il donc dans ces dépêches ? Le baron de St. Castin est mon ami et mon compagnon d'armes.

—Je vais vous le dire, messieurs, répondit le comte ; ce n'est pas un secret en France, ce n'en sera plus un ici, cette lettre...

Il tenait dans sa main le papier déplié.

—Cette lettre est du baron de St. Castin que vous connaissez tous. C'est un pathétique appel à mon amitié, à mon honneur, à mon devoir, pour que je l'aide à retrouver sa fille, qu'un lâche ravisseur sans doute a emmenée loin du toit paternel. Il la croyait passée en France, mais il l'y a vainement cherchée. Il parait maintenant qu'elle est restée dans la colonie, cachée sous un faux nom ou un déguisement honteux.

Cette autre dépêche, continua le gouverneur, vient de la marquise de Pompadour. La marquise m'ordonne de faire l'impossible pour retrouver mademoiselle de Saint Castin. Elle menace de faire entasser à la bastille comme du poisson sec—c'est son expression—tous ceux qui de près ou de loin ont aidé à enlever ou à cacher cette jeune fille.

VIII.

Certes ! tous les gentilshommes du conseil étaient émus, désolés, De la Corne St. Luc, plus que les autres. Il se leva et frappant la table de sa main ouverte :

—Par St. Christophe ! s'écria-t-il, j'aurais mieux aimé perdre un membre à la bataille, que de voir mon vieux compagnon ainsi affligé dans son enfant !

dans cette angélique enfant que j'ai tant de fois portée dans mes bras comme un agneau de Dieu !...

Vous savez, messieurs, ce qu'il lui est arrivé !...

Le vieux soldat regardait l'Intendant comme s'il eut voulu le foudroyer.

—Vous savez ce qu'il lui est arrivé. Eh bien ! j'affirme et soutiens qu'elle a conservé dans sa chute la pureté d'une sainte ! Chevalier Bigot, c'est vous qui devez répondre à ces dépêches. C'est votre affaire ! Si mademoiselle de St. Castin est perdue, vous savez, vous, où la trouver !

IX.

Bigot se leva aussitôt. La fureur et la crainte donnaient à ses yeux une expression terrible. Ce n'était pas de la Corne St. Luc qui lui faisait peur, c'était la pensée que le secret de Beaumanoir pouvait être éventé. Les menaces de la Pompadour l'inquiétaient et paralysaient son audace. Il ne fallait rien moins que la certitude de perdre la faveur de cette haute protectrice pour l'empêcher d'avouer qu'il était le coupable, et qu'il était prêt à braver les conséquences de son crime.

La large mais honteuse porte du mensonge s'ouvrait devant lui. Furieux contre de la Corne et contre lui-même, il s'y précipita lâchement. Il mentit.

—Chevalier de la Corne, dit-il, en faisant un effort extraordinaire pour se contenir, j'ai entendu et compris vos paroles, et je saurai vous en demander compte dans l'occasion. Je déclare maintenant, par déférence pour son Excellence le gouverneur et les gentilshommes qui siégent dans ce conseil, que quelles qu'aient été mes relations passées avec mademoiselle de St. Castin,—et je l'ai aimée je ne m'en cache point,—son enlèvement n'est pas mon œuvre et j'ignore absolument où elle s'est retirée.

—Déclarez-vous sur votre parole de gentilhomme que vous ne savez pas où elle est ? demanda le gouverneur.

—Je le déclare sur ma parole de gentilhomme! répéta l'Intendant, rouge de honte ou de colère. Plus que cela, ajouta-t-il, je répondrai moi-même à la dépêche de la comtesse, bien que vous n'ayez pas le droit de me demander de le faire, comte. Et vous ne me le demandez pas, non plus, je le sais!

Puis, se tournant vers de la Corne St. Luc, il continua:

—Chevalier de la Corne St. Luc, je ne sais pas plus que vous, moins que vous, peut-être, où s'est enfuie la fille du baron de Saint Castin, et je déclare que je suis prêt à croiser le fer avec le premier gentilhomme qui osera douter un instant de la parole de François Bigot.

X.

Varin et Penisault se regardèrent d'une façon qui indiquait le doute et la surprise. Ils savaient bien qu'une dame étrangère, dont on ne disait pas le nom, vivait mystérieusement renfermée dans les chambres secrètes de Beaumanoir; Bigot l'avait déclaré à ses intimes. Mais quels que fussent leurs soupçons, ils se donnèrent garde de les laisser deviner. Au contraire, Varin, qui était toujours prêt à mentir, affirma avec serment que l'Intendant disait vrai.

De la Corne St. Luc avait l'air d'un lion qu'on veut enchaîner. Rigaud de Vaudreuil, en vieux familier, lui ferma la bouche avec sa main. Il craignait la violence de la réplique et ce qui s'en suivrait nécessairement. Il se pencha à son oreille:

—Comptez jusqu'à cent avant de répondre, de La Corne! murmura-t-il. L'Intendant a le droit d'être cru sur parole comme les autres gentilshommes. On se bat pour un fait, non pour une supposition. Soyez prudent. Nous ne savons pas, après tout, s'il a juré faux.

—Mais je le crois, moi! riposta de la Corne.

Le vieux militaire rageait, mais enfin, ses soupçons n'étaient pas des faits, et il comprit qu'il ne pouvait appuyer ses accusations sur des preuves

solides. Alors il s'efforça de reprendre possession de lui-même.

—J'ai peut-être été un peu trop vif, Rigaud, dit-il, mais quand je songe au Bigot d'autrefois, comment puis-je avoir confiance au Bigot d'aujourd'hui ?

N'importe ! par Dieu ! je la retrouverai, la fille de mon vieil ami ! je la retrouverai ! fut-elle à dix pieds sous terre, et dussé-je, pour cela, bouleverser toute la face de la Nouvelle-France ! j'en fais le serment ! et de la Corne St. Luc sait tenir ses serments !

Il prononça cette dernière parole de manière à être entendu, et en regardant Bigot. L'Intendant le maudit vingt fois entre ses dents, car il connaissait l'énergie et la sagacité qu'il déployait quand il avait à cœur de réussir dans une entreprise. Il se doutait bien que de La Corne découvrirait aussitôt la présence d'une étrangère au château de Beaumanoir, surtout parce que cette étrangère était la fille du baron de St. Castin.

XI.

Le pieux évêque s'était levé pendant que de la Corne et l'Intendant échangeaient des paroles de menaces. Il aurait bien voulu calmer la colère qui sourdait et rétablir la paix dans les cœurs, mais il savait que l'intervention du prêtre ne servirait de rien en cette occasion. L'honneur et le respect d'eux-mêmes pourraient seuls toucher ces deux hommes et les empêcher de s'abandonner à des excès de langage ou à des voies de fait regrettables. Il se tint debout, les mains jointes, priant en attendant l'occasion favorable de leur rappeler la septième béatitude : *Beati pacifici.*

Bigot sentait dans quelle position difficile la marquise l'avait mis, en écrivant au gouverneur au lieu de lui écrire à lui-même. Pourquoi a-t-elle fait cela ? se demandait-il avec colère... Me soupçonne-t-elle donc ?

Il ne pouvait pas en venir à une autre conclusion ; elle le soupçonnait. Elle ne voulait pas s'adresser à

lui dans cette circonstance, parce qu'elle le savait aimé de mademoiselle de St. Castin. C'était bien elle, en effet, cette royale maîtresse, qui l'avait empêché d'épouser la belle Acadienne... Il aurait pu aisément, jusqu'à cette dernière minute, renvoyer chez elle la jeune captive; mais il ne le pouvait plus maintenant qu'il avait menti au gouverneur et au conseil.

Une chose cependant lui parut absolument nécessaire : tenir secrète, à tout prix, la présence de Caroline au château de Beaumanoir; c'est-à-dire la tenir secrète jusqu'à ce qu'il pût envoyer la malheureuse jeune fille loin, dans les bois avec les tribus sauvages. Elle attendrait là, dans la solitude, la fin des recherches et l'oubli de l'affaire.

Bigot éprouva de la honte à cette pensée lâche. Ce n'était que la première pourtant. Il n'était pas facile, il n'était pas sûr, non plus, de confier la captive à ces tribus nomades. Un bruit, une rumeur, qui se répandrait à peine dans un rayon de deux lieues, en France, pouvait aisément, dans les plaines de l'Amérique, voler à des centaines de milles. Les voyageurs et les indiens marchaient vite et loin. Ce premier moyen ne valait pas autant qu'il semblait de prime abord. La garder à Beaumanoir, c'était impossible. Le gouverneur et l'indomptable de la Corne St. Luc sauraient bien l'y découvrir. L'embarras était grand, le dilemne difficile à résoudre. Il ne voulait pas, pour se sauver lui-même, faire le moindre mal à sa victime, ni profiter du délaissement où elle se trouvait pour ajouter encore à son malheur.

XII.

Pendant qu'il se plongeait dans ces réflexions pénibles, le conseil continuait à dépêcher les affaires. A la fin, las de chercher une solution qui n'arrivait pas, il se leva.

—Avec le consentement de son Excellence, dit-il, je proposerai l'ajournement.

Il était fatigué et voulait sortir. Puis, au palais, le dîner attendait. Un superbe dîner, arrosé d'un vin d'or, qui pouvait soutenir la comparaison avec le meilleur vin des caves du château St. Louis. Il pria le gouverneur et les autres gentilshommes de lui faire l'honneur de le suivre.

La séance fut aussitôt levée; les papiers disparurent dans les tiroirs, et une conversation vive et gaie fit un instant oublier les soucis.

Bigot accosta l'abbé Piquet.

—C'est jeûne, monsieur l'abbé, fit-il; mais tout de même s'il vous plaisait de venir bénir ma table profane, j'en serais enchanté ! Vous me devez une visite, vous savez, et moi, je vous dois des remerciements pour la manière dont vous avez supporté ma querelle avec le chevalier de la Corne, tout à l'heure. J'ai compris vos reproches et vous n'avez pas parlé. C'était mieux. Je vois que vous comprenez le monde où vous vivez, comme vous comprenez cet autre monde où vous désirez que nous allions tous vivre ensuite.

XIII.

L'abbé salua respectueusement. Le dîner ne le tentait guère, car il avait souvent entendu parler de la licence qui régnait à la table de l'Intendant. Mais il était prêtre et homme politique, et cette double qualité lui permettait de poursuivre certains projets qu'il ne perdait pas de vue. Il était de ceux qui auraient diné avec Satan pour l'amour de Dieu et des pécheurs.

—Merci, Excellence, répondit-il en riant, j'ai fait des centaines de lieues, en raquettes, à travers des régions désertes, pour aller baptiser ou confesser un pauvre sauvage, et cela sans invitation ! je ne refuserai donc pas de marcher un mille pour bénir votre table profane, comme vous l'appelez, lorsque vous m'invitez si cordialement. Je m'efforce comme Saint Paul, mon maître, de me faire tout à tous ; et je me trouve également chez moi dans le palais et dans le wigwam.

—Bien dit ! monsieur l'abbé ! bien dit ! je vous aime, moi, dévoués missionnaires ! Vos pieds sont nus souvent, mais vos cœurs sont toujours brûlants ! Vous serez les bienvenus au palais de l'Intendant comme dans le wigwam du sauvage... Je serais bien aise de causer avec vous de cet établissement que vous vous proposez de fonder à la Présentation.

—Chevalier, je dois vous avouer que c'est la grande raison qui me fait accepter votre invitation. C'est un des projets que j'ai le plus à cœur, comme ministre de Dieu parmi les hommes.

—Si je ne puis vous imiter, cher monsieur l'abbé, je ne vous en admire pas moins. Je vous promets que tout se passera convenablement et que vous aurez une excellente occasion de convaincre l'Intendant de l'importance de votre projet pour la soumission des Iroquois.

XIV.

L'abbé accompagna Bigot au palais. Il était charmé de son affabilité, et nourrissait l'espoir de l'intéresser sérieusement à sa politique indienne.

L'Intendant invita aussi le Procureur du roi et l'autre gentilhomme avocat, qui trouvèrent agréable et avantageux d'aller s'asseoir à la table somptueuse du palais.

Le gouverneur et trois ou quatre de ses intimes, l'évêque, de la Corne de St. Luc, Rigaud de Vaudreuil, et le chevalier de Beauharnois, restèrent dans la salle du conseil, à causer de l'affaire de Caroline de St. Castin. Ils ressentaient une grande pitié pour la pauvre jeune fille et une sympathie profonde pour le père malheureux. Ils se perdaient en conjectures et ne savaient où diriger leurs recherches.

—Je la trouverai ! s'écria de la Corne St. Luc. En quelque lieu qu'elle soit cachée ou que l'ait conduite son ravisseur, je la trouverai ! J'irai dans tous les forts, dans tous les camps, dans toutes les maisons, dans tous les wigwams ; je ferai explorer toutes les

cachettes, tous les antres, tous les arbres creux! je la retrouverai! Pauvre enfant! pauvre enfant délaissée!

—La Corne, reprit le gouverneur, jamais le galant esprit de la chevalerie ne disparaîtra tout à fait, tant que vous serez là, pour enseigner aux gentilshommes leurs devoirs envers les belles dames. Restez à dîner avec moi; nous allons nous occuper de cette affaire. Pas d'excuse aujourd'hui! Mon vieil ami Kalm va diner avec nous. Il est aussi bon philosophe que vous êtes bon soldat. Restez et nous aurons mieux que la fumée de la pipe pour nous égayer.

—La fumée de la pipe n'est pas à dédaigner, Excellence! répliqua La Corne qui était grand fumeur. J'aime bien votre suédois, continua-t-il. Il débite ses maximes avec une gravité qui plaît, et je les écoute avec le plaisir d'un enfant qui reçoit des amandes. Ma philosophie pratique n'est pas toujours d'accord avec ses théories cependant; mais je sens que je dois croire bien des choses que je ne comprends pas.

—Fort bien! alors, vous resterez; et vous aussi, Beauharnois, et vous aussi, Rigaud. L'abbé Piquet est allé dire le bénédicité chez l'Intendant, monseigneur l'évêque le dira ici. Nous allons dresser la table au sommet de l'Olympe; nous aurons le nectar et l'ambroisie. Un diner des dieux!

Les gentilshommes partagèrent la franche gaieté du comte et acquiescèrent à ses désirs.

Le comte appela Kalm.

XV.

Le philosophe était tellement absorbé par l'étude, qu'il n'avait pas même eu connaissance des paroles acerbes échangées entre de la Corne et l'Intendant. Courbé sur ses livres, il copiait dans un cahier précieux, pour les conserver et les retrouver au moment opportun, les pensées profondes, les idées neuves, les maximes sages qui élèvent l'âme et

agrandissent l'esprit, et en écrivant, il baissait et relevait sa belle tête blonde, par un mouvement régulier, et comme pour approuver les savants qu'il étudiait.

Le gouverneur répéta son invitation, et cette fois Kalm entendit. Il se leva derrière sa pile de livres et sourit à l'ami qui le rappelait à la vie réelle. Un instant après, il se mettait à table avec les autres gentilshommes.

—Kalm, commença le gouverneur, d'une voix émue, ceci me rappelle notre temps d'étudiants à Upsal, alors que nous portions le chapeau blanc à bord noir. Le bon vieux temps ! Vous vous souvenez que les écoliers vous appelaient l'ingénieur, parce que vous vous entouriez toujours alors d'une muraille de livres et d'une provision de raisonnements qui vous rendaient inattaquable comme les murs de Müdgard

—Ah ! comte, c'était en effet le bon temps ! Nous n'étions pas alors, comme aujourd'hui, ni trop vieux ni trop sages ! Devant nous, derrière nous, tout était lumière ! Chaque soir nous entrions dans nos alcôves comme les oiseaux dans leurs nids, et l'aile de Dieu s'ouvrait pour nous couvrir. Chaque matin, c'était un rayonnement nouveau, rayonnement de la science, de la santé, de la jeunesse et de la gaieté !... Comme le jeune Linnée était fier des géants ses frères !... Pauvres ambitieux ! nous nous pensions des aigles, et nous étions des poussins sans plumes !... Vous n'avez pas oublié, comte, la langue des hommes du Nord ?

—Non, certes ! je ne l'ai pas oubliée ! repartit le gouverneur, et je ne l'oublierai jamais ! Écoutez, Kalm.

Et il se mit à redire, avec un excellent accent, quelques vers d'une ballade suédoise, fort populaire autrefois parmi les étudiants d'Upsal :

Smeriges man akter pag alt lofva
Om Gud, vill mig nader gifva !
Deras dygd framfora aner akt och hag
Den stum der pag ma lefva !

Noble peuple de la Suède,
Peuple vaillant, tant que battra mon coeur,
Si Dieu m'entend que j'intercède,
Je chanterai ta force et ta grandeur !

Je ne l'ai pas oubliée, n'est ce pas Kalm, votre belle langue? reprit le gouverneur. J'aime beaucoup cette vieille terre du Nord et son langage antique ; un langage fait pour les bouches honnêtes et franches comme les vôtres, braves Suédois ! Quelle est l'ancienne chanson des Goths ? Voyons !

Allsmaktig Gud, han hafver them wiss
Som Sverige aro tro !
Bade nu ock farro forutan all twiss
Gud gifve them ro !
Svenske man ! I sagen ! Amen !
Som I sveriges rike bo !

Garde le Suédois toujours fidèle et ferme !
Dieu tout-puissant, sois son appui !
L'amour de sa patrie est le premier qui germe
Et le dernier qui meurt en lui !
Garde le Suédois, ô Dieu ! fidèle et ferme,
Dans l'avenir comme aujourd'hui !

XVI.

Au souvenir gracieux de sa patrie et de son foyer, au bord de l'orageuse Baltique, Kalm sentit des larmes mouiller ses paupières et un long soupir souleva sa poitrine. Il saisit les mains de son ancien ami :

—Merci, comte ! fit-il, merci, Rolland Michel Barrin ! Je ne savais pas qu'au fond de la lointaine Amérique, j'entendrais parler si loyalement de ma chère patrie ! Les louanges que j'entends me sont d'autant plus agréables, qu'elles viennent d'un homme qui connaît mon pays, un homme dont les paroles et les actions sont toujours marquées au coin de la plus admirable sagesse.

—Kalm, si je n'étais Français, je voudrais être Suédois. Mais voici la cloche du château qui sonne... La cloche sonne pour avertir le peuple de la ville

que le gouverneur dîne et qu'il ne faut pas l'interrompre ! Les affaires sont remises à demain, Kalm ! J'ai gardé quelques amis pour dîner avec nous. Nous allons boire et manger à notre plus intime connaissance.

Kalm s'aperçut, en entendant parler de dîner, que son appétit se réveillait menaçant. Il fut charmé des dispositions de ses nouveaux amis. Puis il fallait se reposer un peu de l'étude. Comme tous les hommes sages, il était un mangeur joyeux et un solide buveur. Mais il n'oubliait jamais le soin de sa santé et son amour de la sobriété. Il savait jusqu'où aller ; il ne dépassait pas la limite qu'il s'était fixée, et, comme un bon Suédois, il remerciait le Seigneur de toutes les bonnes choses qu'il nous donne.



CHAPITRE XXXIX.

CHARIOTS OLYMPIQUES ET POUSSIÈRE DE SCIENCE.

I.

Le dîner du comte de La Galissonière ne fut pas seulement un temps consacré à boire et à manger. Si la nourriture fut succulente et le vin généreux, capable, comme dit le Psalmiste, de faire briller les visages, la conversation savante et relevée nourrit l'intelligence et réjouit les esprits.

Quand la nappe fut enlevée, les gouttes de vin doré, tombées sur la table, bien essuyées, le sommelier apporta, sur un plateau, une large boîte d'argent pleine de tabac, des pipes et une bougie allumée, comme c'était l'usage dans les réunions où il n'y avait pas de femmes. Il déposa cela sur la table, avec une précaution qui trahissait son amour pour la plante indienne, et son admiration pour les nuages de fumée odorante qui bientôt allaient flotter au-dessus de la tête des heureux fumeurs.

II.

—C'est un dîner de garçons, messieurs, dit le gouverneur en bourrant sa pipe. Nous allons profiter de l'absence des dames pour offrir l'encens au Manitou qui, le premier, a songé à dissiper avec du tabac les ennuis de l'humanité.

Chacun s'empressa de prendre une pipe et de la charger jusqu'au bord, chacun, excepté Kalm, qui portait toujours la sienne, une pipe d'écume de mer,



profonde et sombre comme un coucher de soleil dans la Baltique. Il la remplit lentement, comme pour jouir d'avance, en foulant du pouce ou de l'index les feuilles hachées, l'alluma, poussa deux ou trois fortes bouffées de suite, puis il se rejeta en arrière dans sa chaise et fit monter des nuages bleus, légers, parfumés. Il aurait fait sécher de jalousie un majestueux bourgmestre de Stockholm, siégeant au grand conseil de nuit, dans le vieux Raadhus de la cité des Goths.

Ils étaient là, plusieurs gentilhommes, autour de la table du gouverneur, tous francs et loyaux, tous heureux de se connaître et de se voir. Pas un qui n'eût voyagé plus qu'Ulysse, et qui n'eût aussi, comme lui, traversé des cités étranges, observé des caractères singuliers, des mœurs et des coutumes bizarres, et acquis, en feuilletant le livre de l'humanité, une grande expérience.

La lecture des dépêches de France avait cependant laissé une trace visible d'inquiétude dans l'esprit des conseillers. Il était facile de prévoir, d'après la marche des événements, que la colonie serait détachée bientôt de la Mère Patrie. Pour prévenir ce malheur et sauver la France elle-même, il faudrait que Dieu fît surgir un homme selon son cœur.

III.

Le comte vit bien que les pensées graves dont il était obsédé envahissaient aussi l'esprit de ses hôtes, et il s'efforça de ramener la bonne humeur en rappelant des souvenirs agréables et des sujets variés et intéressants :

—Kalm, dit-il, en s'appuyant sur le coude, de cette façon douce et prévenante, qui lui gagnait les cœurs, Kalm, nous avons tourné bien des feuillets, depuis le temps où nous suivions les cours à Upsal. La marée de la science, depuis lors, a monté et baissé bien des fois.

—Et nous sommes revenus en arrière, parfois,

comte. Une ère de découvertes est toujours suivie d'une époque de septicisme. Et cette dernière époque dure jusqu'à ce que les savants apprennent à soumettre leurs nouvelles théories aux vieilles et éternelles vérités. Notre âge devient chaque jour de moins en moins croyant. Nous cherchons, pour éclairer nos temples, des lumières nouvelles, pendant que le soleil, au-dessus de nos têtes, verse toujours comme auparavant des flots de clartés !

—Je pense que vous avez raison, Kalm. Les écrits de Voltaire et de Rousseau porteront de mauvais fruits, des fruits qui pourraient bien tuer la France.

—Ils la tueront ! Elle ne croit déjà plus, et elle livre son cœur aux passions infâmes. *Absit omen!* Mais je redoute pour votre beau pays une heure d'horribles calamités. L'indifférence qu'il manifeste à l'égard de ses colonies, est, à mon avis, un symptôme de sa décadence. Il ne regarde que ses intérêts du moment et s'abandonne à un lâche égoïsme.

IV.

Le gouverneur ne put s'empêcher de penser sérieusement aux lamentables dépêches qu'il venait de recevoir. Il savait que la France était entre les mains des extorqueurs et des pillards. L'argent était l'unique mobile. Tout pour l'argent, rien sans l'argent ! Un petit nombre s'enrichissait scandaleusement ; presque tous tombaient dans une misère affreuse. Entre les deux classes de la société, les riches et les pauvres, le roi et les sujets, s'ouvrait un abîme où tout allait s'engloutir. Les colonies d'abord devaient disparaître.

Il n'osa pas exprimer les craintes qu'il ressentait ; il ne voulut pas le faire ; ce n'était pas le moment. Il fit tomber la conversation sur un autre sujet :

—Kalm, dit-il, souvent, quand nous étions à Upsal, nous avons discuté la question de l'ancienneté de la terre, et spécialement de ce nouveau continent qui est devenu le nôtre, et que ni l'un ni l'autre nous n'avions jamais vu. Que pense Upsal

aujourd'hui de cette question? Ses philosophes ont ils renouvelé le débat qui nous avait tant passionnés?

—Souvent, comte, et la cause a fait des progrès, répondit le Suédois d'un air confiant. Une lumière nouvelle brille maintenant, qui promet d'éclairer toute la philosophie.

—En effet, répliqua le gouverneur, que ces sujets relevés intéressaient vivement, j'ai vu quelque part ce que vous m'affirmez-là. Et quel est l'enseignement de la nouvelle philosophie?

—Ce n'est pas tant une philosophie nouvelle qu'une philosophie mieux éclairée, riposta Kalm. Si nous remontons au commencement, nous reconnaissons que le monde est ancien comme le temps, et qu'avant la création, le temps n'existait pas; il n'y avait que l'éternité.

—Pensée profonde et qui doit être vraie, observa le gouverneur.

—Je la crois vraie. La science plonge dans le passé et surprend les révolutions des âges de ténèbres, comme elle pénètre les mystères de l'avenir. Le mouvement infiniment rapide de la lumière céleste a son contrepoids dans la lenteur infinie des changements qui s'opèrent sur notre planète.

—Vous croyez encore, Kalm, que le monde est extrêmement vieux. C'était votre thèse favorite à Upsal, je m'en souviens.

—Alors comme aujourd'hui, comte. Ecoutez bien.

V.

Il alla prendre, dans un petit cabinet de minéralogie, un morceau de charbon que des voyageurs avaient apporté des Monts Alleghanys.

—Il y a des millions de siècles, commença-t-il, dans les profondeurs du temps, la terre était couverte d'une végétation prodigieuse et le soleil l'inondait d'une lumière intense comme celle de l'équateur aujourd'hui... Les végétaux se condensèrent, et produisirent ce morceau de charbon qui n'est en fin de compte, comme le prouve l'analyse, que la

chaleur et la lumière du soleil, sous une forme tangible et concrète. Le dernier mot de la chimie est chaleur et lumière, rien que cela, mais derrière cela se cache la cause des causes, l'amour et la sagesse de Dieu. Brûlez ce charbon, vous rendez la liberté aux rayons si longtemps emprisonnés du vieux soleil; et ils vous donnent, ces rayons, la chaleur et la lumière des temps primitifs.

Cette fougère, continua le philosophe, en tirant une petite branche d'un vase de Sèvres, cette fougère est l'expression d'une idée divine. Ses pores si petits contiennent d'innombrables principes de vie. Qu'est-ce que le principe de la vie? Dieu! Dieu qui est partout et dispose tout avec une sagesse infinie. La conservation des êtres créés est une continuelle création. Chaque instant de leur vie renferme un miracle égal au miracle de la création première par la divine parole. La puissance du Verbe qui a fait sortir le monde du néant peut seule l'empêcher d'y retomber.

VI.

—J'aime votre philosophie, Kalm, répliqua le comte. Je m'imagine facilement que le monde est très vieux et qu'il a vu bien des retours de sa jeunesse et de sa vieillesse.

—Et il en verra bien d'autres encore. La forme de la matière est destructible, mais pas son essence. Pourquoi? Parce qu'elle est une conception du verbe éternel par qui toute chose a été faite. La terre est le piédestal de Dieu, dans un sens plus élevé que la science n'est capable de le définir.

—Cette fougère a eu un commencement, remarqua Beauharnois, qui s'intéressait vivement à ces sortes de questions, mais il fut un temps où elle n'existait pas. Comment pouvez-vous savoir, Kalm, le moment où elle a commencé à exister?

—La terre elle-même a écrit son histoire en hiéroglyphes, dans son livre de pierres, avant que l'homme ne parut, pour compter le temps et les

époques. L'homme ne sait pas quand a commencé à fleurir cette branche; mais il sait, d'après le livre de la Genèse, l'ordre de la création, et elle a paru le troisième jour. Alors, cette partie de l'Amérique était desséchée, tandis que l'océan passait sur la face de l'Europe et de l'Asie.

—Alors pour vous le Nouveau Monde, c'est le vieux, le premier né de toutes les terres ? demanda Beauharnois.

La fumée sortait en orbes légers de la pipe du philosophe et s'étendait en nuages d'argent sous le plafond de la salle.

VII.

Incontestablement, chevalier, répondit-il, en lançant une odorante bouffée de fumée. J'ai comparé les rocs, les plantes et les arbres de l'Amérique du Nord, les uns avec les autres; j'ai étudié les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes et les hommes, et j'ai reconnu que tout portait un cachet d'antiquité auprès de laquelle l'antiquité de l'Europe ne semble remonter qu'à hier.

—Nos savants académiciens n'ont encore rien affirmé à ce sujet, Kalm, reprit le comte, et je n'ai pas la prétention de me croire plus sage qu'eux; mais j'ai souvent entendu de La Corne, soutenir que la race indienne de l'Amérique en est arrivée, à force de vieillir, à une espèce de pétrification, et que les indiens eux-mêmes prétendent que leurs enfants ont autant d'instinct, de réflexions et d'habileté que les blancs devenus hommes.

—La race américaine est si vieille, interrompit de La Corne St. Luc, qu'il semble impossible qu'elle retrouve jamais sa jeunesse ; elle est tellement immobile dans son engourdissement moral, que rien ne pourra jamais la réveiller. Elle restera ce qu'elle est, jusqu'à ce qu'elle disparaisse de la terre.

—Et cependant, observa Kalm, ces indiens peuvent se vanter d'être les héritiers d'une civilisation perdue, qui remplit l'Amérique de ses œuvres merveil-

leuses, alors que le reste du monde était encore plongé dans les ténèbres de l'ignorance.

—J'ai vu sous les tropiques, reprit de la Corne, les ruines de cités immenses et les temples de dieux étrangers que je ne veux pas appeler des démons,

—Ce ne serait ni philosophique, ni chrétien, répliqua Herr Kalm. Cependant, il est une preuve de l'ancienneté de l'homme rouge de l'Amérique que je trouve concluante, bien que je ne puisse l'apprécier aussi justement que vous. C'est la beauté, la richesse, le charme du langage de ces diverses tribus. Un pareil langage ne peut être que le fruit de la civilisation ; il le prouve, comme le galet, par sa rondeur et son poli, démontre qu'il a été roulé par les flots. Ce ne sont pas les misérables chasseurs que l'on connait qui ont pu trouver une si splendide manière d'exprimer leurs pensées.

—Leur langage est tellement au-dessus de leur condition, Kalm, affirma de la Corne, qu'il est évident qu'ils descendent d'une race civilisée dont ils ont gaspillé l'héritage et perdu le souvenir.

VIII.

Kalm reprit après un instant.

—L'Amérique est très ancienne, tout le proclame. Ses rochers apparaissaient, quand l'Europe dormait encore sous l'océan. Dernièrement, j'examinais avec étonnement et respect la vieille chaîne des Laurentides, à l'aspect décrépit ; ces assises granitiques qui sont aux autres montagnes du globe, ce que sont les pyramides d'Egypte aux autres monuments de l'homme. Leur aspect vénérable révèle à l'esprit émerveillé une insondable antiquité. Là, nous trouvons, marqués par des côteaux sablonneux les véritables rivages que battirent les eaux de la mer dans les premiers âges du monde. Ces rives premières, les poètes n'ont pu les voir que dans leurs rêves, telles qu'elles apparurent d'abord formant la limite des premières terres qui surgirent de l'Océan univer sel, au commandement du Créateur.

Lorsque Dieu dit: "Que les eaux se réunissent en un endroit et que la terre sèche apparaisse!" les Laurentides apparurent, et le reste de la terre demeura dans le secret du divin créateur. Un jour peut-être, on retrouvera là, si jamais cela se trouve, les premières traces de la vie sur la terre.

—Et notre flore et notre faune, interrogea de Beauharnois, ne sont-elles pas les plus antiques du monde? Il me semble que c'est admis aujourd'hui.

—Certainement! répondit Kalm.

Puis, se tournant vers le gouverneur, il ajouta:

—Vous vous en souvenez, comte? Rudberg avait coutume de déclarer que le cheval, l'éléphant, le chameau et le bœuf ne sont pas des indigènes du nouveau monde; que le buffalo des prairies de l'ouest garde le type du mammoth; que le dindon, le condor et le lama portent le sceau d'une origine plus ancienne que n'importe quel animal de l'Europe ou de l'Asie.

IX.

Il y avait là quelques specimens de poissons et de coquillages; Herr Kalm prit un poisson, un *garpique* du lac Ontario, la dernière espèce vivante d'une classe d'êtres qui peuplèrent les eaux primitives de la terre, avant que les autres êtres pussent entendre le *fiat* du Créateur.

—Vos eaux, dit-il, sont comme vos terres, les plus vieilles. Les plus rares antiquités de l'Ancien Monde sont des choses modernes, comparées à ce poisson qui semble venir des profondeurs de l'éternité.

Il nous apprend que le monde était peut-être plus violent et plus cruel encore alors qu'aujourd'hui. Voyez ces défenses, ces dents menaçantes, cette forme propre à l'attaque comme à la fuite! Quel rêve terrible du passé! Combien ancienne, comte, doit être l'Amérique, qui garde encore dans ses mers intérieures ces reliques vivantes des premiers temps!

—Devons-nous en conclure, alors, demanda Beauharnois, que les indigènes de l'Amérique ne sont

pas des hommes nouveaux, mais des descendants dégénérés de quelque race civilisée et aujourd'hui oubliée tout-à fait? Néanmoins bien des gens instruits les font venir de la Tartarie et du Japon.

—*Non liquet!* S'il en était ainsi, ils n'auraient pas manqué d'amener avec eux le cheval, la vache et le mouton, les contemporains de l'homme en Asie; et cependant, sans le secours de ces animaux, l'Amérique primitive était arrivée à une grande civilisation.

—Vous aimez toujours, Kalm, à relire dans Platon, ce que des prêtres égyptiens avaient raconté à Solon au sujet de la mystérieuse Atlantide,

—Et j'y crois à ce récit des prêtres de l'Egypte, comte! Les Pyramides ne s'élevaient pas encore et l'Atlantide était connue. Mais les relations avec cette terre éloignée ne pouvaient qu'être accidentelles; autrement il y aurait eu échange de produits. Colomb aurait vu sans doute des arbres fruitiers de l'Asie transplantés sur les rivages Américains quand il retrouva le Nouveau Monde. Je dis: retrouva, car ce sont les hommes du Nord qui ont découvert l'Amérique. Je réclame pour eux cet honneur! Le soleil de la civilisation américaine s'est couché avant que l'aurore ait lui pour l'Asie. Il s'est couché, mais en projetant sur le Mexique et le Pérou, un magnifique reflet d'or qui s'est éteint, hélas! dans le sang versé par les Espagnols.

—Il a projeté ses reflets plus loin encore, reprit de la Corne. Dans mes voyages à l'intérieur, près des montagnes, j'ai contemplé les remparts et les restes de cités anciennes presque réduites en poussières et recouvertes de la forêt séculaire. Et sous les forêts des tropiques, comme je l'ai dit il y a un instant, quelles ruines étonnantes des temples de la prière! quelles inscriptions! quelles images! quelles sculptures!

X.

—J'ai reçu, aujourd'hui même, reprit le gouver-

neur, une lettre du Sieur de La Vérendrie, qui m'informe que là-bas, sur les bords sauvages et âpres du lac Supérieur, il a trouvé des traces d'exploitation des mines de cuivre, de plomb et d'argent. Or, aucune des tribus qui hantent ces rivages ne se souvient d'avoir entendu parler de tels travaux.

—Il est possible que ces territoires aient formé un immense empire autrefois, repartit Kalm. Les Américains ont, comme les Chinois, une foule de dialectes, mais une écriture unique en hiéroglyphes, et ils se comprennent tous ainsi. Tous les indiens, comte, depuis la mer du Nord jusqu'au golfe du Mexique, sont capables de dire ce que signifient les signes dépeints sur les bandes d'écorce qui sont là devant vous.

XI.

Les savants discoureurs laissèrent un moment reposer leurs graves sujets de conversation, remplirent leurs coupes d'un vin délicieux, puis, après avoir bu, dégustèrent un nouveau tabac, et la fumée se reprit à monter en vagues bleuâtres dans la pièce qui s'obscurcissait comme le ciel à l'approche d'un orage.

Rigaud de Vaudreuil n'avait point pris part à la discussion. Il était patriote et soldat, brave et honnête, mais il n'entendait rien en antiquités et détestait souverainement ces choses surannées.

Il aurait aimé, par exemple, à savoir l'opinion du philosophe sur la guerre et les signes du temps.

—Vous avez un passe-port, Herr Kalm, commença-t-il, pour voyager en Angleterre et dans les colonies anglaises ; je ne veux pas vous demander quels préparatifs militaires vous avez vus sur votre passage, ce serait manquer aux lois de l'honneur et de l'hospitalité ; mais je puis bien vous demander ce que vous pensez de la politique anglaise à l'égard de l'Amérique.

—Certainement, Chevalier ! et voici ma réponse : L'Angleterre veut conquérir la Nouvelle France, ni

plus, ni moins. Les colonies anglaises la pressent de le faire—elles ont peur de vous—et la mère-patrie est trop désireuse d'humilier la France, sa rivale, pour reculer devant les conséquences, quelles qu'elles puissent être. Votre conquête, c'est la base de leur politique.

—C'est ce que nous pensions tous, répliqua Rigaud de Vaudreuil. C'est aussi ce qu'ils essaient de faire depuis un siècle Ils réussiront quand le dernier Canadien digne de ce nom sera couché sur la frontière, pas avant ! Je vous remercie, Herr Kalm, d'avoir parlé si franchement, bien que vos paroles ne soient pas très encourageantes.

Il lui serra la main.

—Vous avez parlé des conséquences, fit-il, un instant après. Quelles seraient-elles donc, dans votre opinion ?

—La France aura sa revanche, monsieur de Vaudreuil. J'ai assez vu, assez observé pour dire que c'est la peur de la France qui tient les colonies anglaises dans l'obéissance et la fidélité. Les hommes politiques de la Nouvelle Angleterre semblent embrasés de ce souffle de feu qui passa sur l'Angleterre, il y a un siècle. Ils pourraient acclamer un Cromwell ; un roi, jamais ! Si ces colonies vous conquièrent, elles se lèveront dans leur orgueil pour secouer le joug de la mère-patrie. Ce sera une nouvelle lutte entre le peuple et le roi. La guerre éclatera, et alors la France pourra se venger. L'Angleterre verra tous ses ennemis se joindre aux rebelles pour la frapper au cœur et lui arracher ces belles colonies qui font sa grandeur et sa force !

XII.

—Pardieu ! Herr Kalm, vous parlez comme un prophète ! s'écria de Vaudreuil. Oui, ce serait une belle vengeance, une vengeance aussi douce que la conquête aurait été amère !

Nous sommes au courant, ici, des secrètes manœuvres des partisans de l'idée républicaine, dans

la Nouvelle Angleterre. Ils nous ont fait déjà des avances que nous avons repoussées, parce que ces gens sont les pires ennemis de notre Eglise et de notre roi.

—Ils veulent d'abord, avec le secours de l'Angleterre, renverser votre souverain, puis ensuite, aidés de la France, ils chasseront du Nouveau Monde la royauté anglaise. La guerre sera longue et sanglante: elle enfantera des inimitiés séculaires.

—Par St. Michel! Herr Kalm, vos paroles ont toutes les couleurs de la vérité, interrompit de La Corne St Luc; mais la France ne trahira pas ses enfants; elle sera fidèle à l'honneur et l'hostilité des provinces anglaises ne saurait l'effrayer.

—Puisse-t-il en être ainsi, chevalier! répondit Kalm en chargeant sa pipe de nouveau. Il faudrait, pour former une civilisation digne de ce grand continent, que la courtoisie et l'urbanité du peuple français pussent s'unir à la rude énergie de l'anglais. Heureux le pays où les qualités de ces deux grands peuples se fondront ensemble! Il me semble l'entrevoir, ce pays, dans les ombres de l'avenir!...

—Vous croyez l'entrevoir? reprit le gouverneur. Comment? Faites-nous part des secrets qui vous sont révélés! Nous sommes tous des philosophes, ce soir, et nous reconnaissons que le prophète est proche de Dieu quand il contemple les choses du futur.

—Je vois venir un jour, repartit Kalm, où les colonies anglaises se révolteront et secoueront le joug de l'Angleterre! Je vois venir un jour où les colonies anglaises voudront proclamer leur indépendance. Alors, elles tendront vers vous des mains suppliantes, car elles auront besoin d'amis et de secours!... Et la Nouvelle-France! la Nouvelle-France devenue province anglaise ne les écoutera point et détournera la tête!... Elles vous demanderont le secours de votre épée, de La Corne St. Luc! le secours de votre épée, Rigaud de Vaudreuil! et vous les repousserez! Vous resterez fidèles à votre

nouveau souverain !... Et vienne un temps où l'Angleterre, lâche et dégénérée, vous abandonne comme le fera bientôt la France, le dernier coup de canon qui sera tiré pour la défense de son drapeau, le sera par un canadien français !

XIII.

—Par tous les saints du paradis ! exclama de La Corne St. Luc, par tous les damnés de l'enfer ! s'écria de Vaudreuil, faisant flamme comme un volcan, cessez vos prédictions, Kalm, cessez ! Cassandre n'a jamais annoncé à Troie de pareilles choses ! C'est impossible ce que vous dites-là, absolument impossible !

—Impossible ou non, je le vois, et ce n'est pas éloigné, répondit Kalm fort tranquillement.

—Quelque chose qu'il arrive, jamais la loyale, la catholique Nouvelle-France ne s'unira aux puritains hérétiques de la Nouvelle-Angleterre !

S'il est vrai que nous aimions peu la vieille Angleterre, nous aimons encore moins la Nouvelle-Angleterre, continua de La Corne.

Nous ne prendrions certes ! jamais la part de cette dernière contre la première. Et puis, nous n'oublierons jamais la France ! jamais ! exclama-t-il.

—Mais la France vous abandonnera. Elle vous vendra pour un plat de lentilles.

—La France, la chevaleresque France ! elle tombera l'épée au poing, si jamais elle tombe !

—La France, aujourd'hui, n'est plus la France des chevaliers, mais la France des courtisans ! Elle est avide et troque son honneur pour de l'or !... Mais, pardon ! je ferme les yeux devant cette sombre vision. Chevalier, votre main ! Vous sauverez votre pays, s'il peut être sauvé.

XIV.

—Laissons reposer un peu cette malheureuse politique, proposa le gouverneur, et n'ajoutons pas aux tourments d'aujourd'hui les terreurs de demain,

Herr Kalm représente ici la vieille université d'Upsal, buvons un verre à sa santé, buvons un *skal* suédois en son honneur !

Les coupes furent remplies et le *skal* fut bu avec enthousiasme.

Le comte se rejeta en arrière dans sa chaise et se prit à songer :

—Six lustres, trente ans, dit-il, ont passé sur nos têtes et blanchi nos cheveux, Kalm, depuis que nous avons terminé notre cours de botanique. Nous avions pour professeur un homme plus jeune que nous, un homme qui faisait la gloire et l'admiration de l'université, comme depuis, il a fait la gloire et l'admiration du monde. Linnée était encore élève de Olaf Celsius et de Gammal Rodbeck quand il ouvrait aux élèves et aux professeurs les trésors de la nature. Puisse-t-il longtemps porter la couronne que le monde lui a mise sur le front !

—S'il vous entendait, comte, répliqua Herr Kalm, il se sentirait tout honteux, car il est aussi humble qu'il est grand. Comme Newton, il dit qu'il n'a fait que ramasser quelques petits cailloux sur les rivages encore inexplorés du vaste océan de la vérité.

—Je le sais, mais nous ne devons pas faire taire la reconnaissance. Quel temps glorieux que ce temps-là ! et qu'il était doux d'avoir de tels hommes pour maîtres ! Gammal Rodbeck ne cessait de nous dire que nous avions l'honneur d'être traités de la même façon, absolument que son royal pupille, le brave Charles XII.

—Oui, repartit Kalm au souvenir que réveillait ce nom, cela faisait cesser nos murmures dans les jours de disette, quand la portion ne répondait pas à l'appétit. Nous trouvions le gruau meilleur, quand nous songions que c'était cet humble mets qui avait formé les os et les muscles du vainqueur de la Nerva.

XV.

Le gouverneur se laissa emporter par le flot des réminiscences.

—Nos compagnons de classe ont vieilli comme nous, Kalm, dit-il, et comme nous, maintenant qu'ils ont la sagesse des cheveux blancs, ils s'aperçoivent qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil et que tout est vanité. Où est Crusenstolpe?

—Il vit dans le château de ses ancêtres à Wermland, chassant le cerf, cultivant l'orge, élevant un essaim de jeunes Suédois qui porteront son nom et serviront leur roi et leur pays.

—Et Engelshem?

—Dans l'armée. C'est un vaillant cuirassier Finlandais.

—C'est en effet un brave garçon, j'en suis sûr, observa le gouverneur. Et Stroembom, notre Waterbull, où est-il?

—Dans la marine; il garde les falaises de la Baltique.

—Et Sternberg? continua le comte avec la curiosité d'une jeune fille qui rappelle ses compagnes de couvent.

—Conseiller d'état à la cour du roi Frédéric, comme il l'était à la cour de la reine Ulrique. Moi je suis un humble professeur de philosophie à Abo. Markenshiold prêche le patriotisme et la religion aux Dalcarliens. C'est peine perdue. Mais les Dalcarliens aiment qu'on leur dise qu'ils remplissent bien leurs devoirs envers Dieu et le roi, et ils ne priseraient guère un orateur qui négligerait cette précaution.

—Il y en a encore un autre de nos compagnons de classe, et c'était un prodige celui-là, Swedenborg, qu'est-il devenu?

—Swedenborg? il est à Stockholm... en corps... Son âme elle, en est rendue au septième ciel!

—Que voulez-vous dire, Kalm? Swedenborg était le plus beau génie de l'Université.

—Et il ne l'a pas perdu son génie. Peu d'esprits peuvent le suivre dans son essor. Il a étudié la terre, maintenant il explore le ciel et l'enfer. Il n'est pas, comme le Dante, guidé à travers des régions imagi-

naires par un Virgile ou une Béatrice, mais, par une permission divine, il converse avec les bons anges ou les esprits mauvais au séjour du bonheur ou de la désolation.

XVI.

—Vous me surprenez, Kalm, continua le gouverneur, Swedenborg qui était le meilleur mathématicien de la classe et le plus fin observateur de la nature! Olaf Celsius l'appelait un philosophe éminent, et il méritait ce nom. Il n'était rien moins qu'un fol enthousiaste.

—C'est vrai, mais vous n'ignorez pas, comte, que sous nos neiges et nos glaces, couvent des feux terribles qui font parfois irruption pour illuminer ou dévaster la terre.

Le gouverneur regarda Kalm comme pour l'approuver.

—Je vous reconnais bien, là, dit-il, ô Suédois, avec votre génie brillant et froid comme un soleil d'hiver, votre génie curieux et profond, qui veut soulever le voile dont se couvre l'inconnu et voir ce que nul n'a pu encore deviner; génie mêlé du mysticisme primitif et charmant d'Edda et de la race d'Odin... Mais quand l'avez-vous rencontré Swedenborg?

—Je l'ai rencontré à sa résidence de Hornsgata, justement le jour de mon départ. Vous connaissez Hornsgata, près de Stockholm? Il était au milieu de son verger, dans sa maison d'été, sa retraite favorite. C'est de là qu'il voit les cieux ouverts et qu'il écrit les merveilleux secrets,—*Arcana celestia*,—dont le monde, un jour, fera ses délices.

—Vous m'étonnez, Kalm! jamais je n'aurais supposé qu'il se serait consacré à de pareils travaux. Il a donc renoncé à la philosophie pour chercher une nouvelle voie dans la science et la théologie!... Il est devenu fou à force de sagesse. Peu d'hommes ont cette excuse. Quant à moi j'étudie la philosophie dans les choses visibles, dans une pierre, une plante,

une goutte d'eau, un être animé quel qu'il soit. Mon livre c'est la nature; et la raison m'aide à le commenter. Je trouve cela suffisant. J'aime la théologie, mais je l'abandonne à ceux qui ont charge de l'enseigner et de l'interprêter, *Credo in sanctam Ecclesiam Catholicam!* Mes pères y ont cru et j'espère qu'ils ont été sauvés. J'y crois et elle me sauvera!

XVII.

—L'homme sage ne juge pas Dieu, observa l'évêque, qui avait écouté avec plaisir la conversation des deux anciens étudiants d'Upsal. Et il ajouta:

—Nous devons l'accepter tel qu'Il s'est revélé, et c'est en vain que la curiosité cherche à pénétrer le mystère dont Il s'enveloppe. Nous ne pouvons pas même juger les hommes avec justice.

—Je m'incline avec déférence, répondit Kalm. Au fond, nous croyons tous la même chose, et nous ne différons que dans les signes extérieurs. La mer, à sa surface, paraît infiniment divisée, quand les vagues roulent, roulent sans cesse au souffle des vents, mais dans ses profondeurs elle forme une masse compacte, unie et calme. Mais en Suède, monseigneur l'évêque, nous sommes un peu curieux. Nous aimons à connaître la raison de tout; pourquoi l'homme a été créé, d'où il vient, où il va. Nous soulevons une à une les pierres de la science, pour voir sur quoi elles reposent. Nous allons, quand c'est possible, au fond de toutes les choses, et nous questionnons Dieu lui-même [illegible] liant dans ses œuvres comme dans sa pa[illegible]

—Ecoutez, fit l'év[illegible] main, l'Angelus sonne dans les [illegible] b[illegible]rois, et des millions de chrétiens s'agenouillent avec la simplicité de l'enfance pour prier. Ils ne connaissent pas un mot de théologie, pas un mot de philosophie! Notre Père qui est au ciel entend la prière du cœur [illegible] qui demande le pardon du passé et des grâ[illegible]s pour l'avenir. Croyez-vous cela, Kalm?

—Sans doute, Monseigneur, et j'en reme[illegible]e Dieu!

C'est lui qui nous accorde la grâce du salut, et les humbles seuls sont dignes de la recevoir.

—Puissions-nous la recevoir, ajouta l'évêque, et il récita l'Angelus à haute voix.

Il se fit un silence de quelques instants; tous s'étaient levés et chacun récitait pieusement à voix basse, la salutation de l'ange et les invocations dont ils l'accompagnaient d'habitude tandis que sonnait l'*Angelus*. Quand on eut fini, la compagnie se remit à table et l'on remplit de nouveau les verres.

XVIII.

La conversation n'avait guère intéressé Rigaud de Vaudreuil qui baillait en se cachant le mieux possible. Il détestait les philosophes et les appelait une bande de sceptiques et de railleurs qui travaillaient à détruire la religion et finiraient par s'attaquer au roi et à la France.

Chacun de nous a son sujet favori de discussion, un sujet où il se sent à l'aise et fort. Il est plaisant de voir un homme silencieux, s'élancer tout à coup, et comme emporté par un coursier vigoureux, sur le terrain qu'il connaît et qu'il aime.

Rigaud de Vaudreuil était taciturne comme un Indien, mais si vous lui parliez de guerre, il devenait tout feu, et c'était plaisir de l'entendre. Il partait au galop comme le cheval de bataille à l'appel du clairon.

Le gouverneur s'aperçut de l'ennui qui se peignait sur sa figure, et amena fort adroitement la conversation sur un sujet auquel ce vaillant soldat pourrait prendre part. Rigaud de Vaudreuil raconta alors ce qu'avaient fait, pour la défense de la colonie, les troupes du roi et les loyaux indiens. Il dit aussi les travaux qui restaient inachevés à cause de la négligence de la cour, et de la division de l'autorité dans la Nouvelle-France. Le gouverneur contrôle la campagne, le général en chef commande l'armée et l'Intendant tient l'argent—le nerf de la guerre! Le

roi espère de nouvelles victoires ! s'écria-t-il. Nous en gagnerons ! dussions-nous les payer dix fois de notre sang ! Mais ses courtisans, mais ses maîtresses, mais tous ces vampires qui entourent le trône, nous extorquent les dernières bribes de nos richesses ! Entre les mains de Bigot, la Nouvelle-France va perdre la dernière goutte de son sang et le dernier écu de son trésor. Ici comme en Acadie, les soldats ne reçoivent plus leur solde ! ici comme en Acadie, probablement, ils seront obligés de piller leurs compatriotes pour vivre ! N'est-ce pas vrai, de La Corne ? fit-il en se tournant vers son illustre camarade.

De La Corne fumait avec ardeur en écoutant Rigaud de Vaudreuil, et il se perdait dans un bleuâtre nuage qui s'épaississait toujours.

—C'est vrai ! c'est trop vrai ! Rigaud, répondit-il. La Nouvelle-France aura la destinée de l'Acadie ; elle sera brisée comme ceci,—il prit sa pipe et la cassa,—à moins qu'un feu nouveau ne s'allume dans les cœurs français ! à moins que la France ne soit gouvernée par des hommes d'état honnêtes et capables, et que le règne des courtisanes, des prodigues et des philosophes ne finisse !

Vous êtes historien, Herr Kalm, continua-t-il. Eh bien ! je vous demande d'écrire que la Nouvelle-France—si jamais elle est perdue—ne l'aura pas été à cause de la valeur des anglais ou du manque de patriotisme de ses enfants ; mais parce que, dans la Mère Patrie, la richesse sera devenue lâche, la loyauté se sera éteinte, le sentiment de l'honneur et l'orgueil national n'existeront plus ! Si la France perd l'empire de l'Amérique, c'est qu'elle n'aura pas le cœur de conserver ce que ses fils ont si bravement conquis ! Quand une nation aime mieux son or que son sang, mieux la paix que l'honneur, elle est condamnée ! Elle n'aura bientôt plus, peut-être, pour racheter sa misérable existence, ni sang, ni or, ni honneur ! Son sang, le meilleur, s'en ira illustrer d'autres terres ; son or servira à payer les tributs honteux que lui imposeront les vainqueurs, et son

honneur s'effrondrera pour jamais dans l'océan de la dégradation nationale !

En articulant ces paroles de feu, De La Corne St. Luc était le fidèle interprète de presque tous les hommes intelligents de la colonie.

Ils se sentaient moitié délaissés et tout-à-fait dédaignés par la mère-patrie. La politique de la France, on commençait à le sentir et les plus habiles le comprenaient parfaitement, subissait l'influence perverse de Voltaire qui ourdissait alors sa cabale anticoloniale. Voltaire ! qui plus tard manqua de cœur et de patriotisme au point d'allumer des feux de joie pour célébrer la défaite de Montcalm ! et la perte par la France de sa plus grande colonie !

Chose étrange ! après un laps de temps de plus d'un siècle, il a surgi une race d'Anglais qui se sont faits les successeurs des encyclopédistes français pour poser en principe que seule la richesse fait la grandeur d'une nation et que, pour l'Angleterre, le seul moyen de rester un Etat puissant et respecté est de se débarrasser de ses colonies, de s'aliéner le cœur de millions de ses plus loyaux sujets, de briser les éléments les plus forts de sa puissance nationale en divisant son empire et en en poussant les fragments dans les bras de ses ennemis ! Espérons que le peuple anglais fera sourde oreille à d'aussi pernicieux arguments.

Il existe des *Voltaire* et des *Diderot* anglais qui croient en l'efficacité de la pusillanimité nationale et qui l'enseignent. Ils sont comme cet homme poursuivi par les loups qui leur jetait de sa voiture tous ses enfants les uns après les autres, dans l'espérance d'assouvir la faim de ces animaux féroces, et de sauver son ignoble vie, au prix de tout sentiment de devoir et d'humanité, au prix de l'honneur et des droits que la nature elle-même avait à ce qu'il se sacrifiât pour le salut de ses enfants.

Voltaire et les philosophes se firent de la liberté une image fantaisiste qu'ils appelaient l'Angleterre, image qui, vraie en elle-même, était fausse dans la

conception qu'ils en avaient et qu'ils dégradaient par l'usage factieux qu'ils firent de leur idéal.

Il en est de même de ces Anglais, successeurs de Voltaire, qui se font une idée fantaisiste d'une divinité qu'ils appellent l'Amérique. Ils rampent à ses pieds, lui rendant un culte moitié idolâtre, moitié poltron, mais dégénérant tout-à-fait du sentiment de bravoure et de l'esprit d'indépendance qui animait la nation anglaise.

XIX.

Les funestes prédictions de La Corne St. Luc furent inutiles. Les événements se précipitèrent. Une lutte désespérée commença pour sauver la domination française. Chacun fit son devoir envers Dieu et envers son pays ; la bravoure et le dévouement furent sans bornes, et les soldats canadiens sacrifièrent leurs biens, leurs familles et leur vie pour défendre le drapeau national !

La Nouvelle-France n'avait jamais contemplé tant d'héroïsme, recueilli tant de gloire ! jamais l'Amérique n'avait vu de si beaux combats ! Hélas ! la mère patrie ne se réveilla point de sa criminelle torpeur ! Aujourd'hui qu'il n'y a plus de Pompadour, que ne donnerait-elle pas pour ces quelques arpents de neige alors si lâchement cédés à l'Angleterre !

Mais ces douloureux événements n'étaient pas encore sortis des ténèbres de l'avenir. L'orage grondait. Les nobles convives du comte de La Galissonnière pouvaient ressentir de l'inquiétude, mais pas de découragement encore, pas de désespoir.

XX.

Pendant que l'on versait du vin, ou que l'on remplissait de tabac les pipes culottées, un serviteur annonça Pierre Philibert.

Tous se levèrent pour lui souhaiter la bienvenue.

Pierre semblait inquiet, mal à l'aise. Cependant, de si cordiales poignées de mains le remirent aussitôt.

—Pierre, dit le gouverneur, j'espère bien que ce n'est pas un mauvais vent qui vous ramène à la ville d'une manière aussi inattendue. Vous êtes le bienvenu, toutefois, et le vent qui nous ramène nos amis est toujours un bon vent.

—C'est un vent maudit qui me ramène, Excellence! répondit-il en prenant son siége.

—Comment? qu'y a t-il? Madame de Tilly et sa charmante nièce se portent-elles bien?

—Très bien, mais elles ont de la peine. Le diable a de nouveau mis la main sur Le Gardeur. Le malheureux jeune homme a succombé à la tentation. Il est revenu en ville, et personne ne peut lui faire entendre raison. Un déchaîné!

—Comme sa sœur doit souffrir! soupira le gouverneur. Elle donnerait sa vie pour le sauver! ..... Je la plains! je vous plains aussi, Pierre!

En disant ceci, il serra loyalement la main du jeune Colonel.

Je n'éprouve pas moins de pitié, ajouta-t-il, pour l'infortuné jeune homme qui nous cause à tous tant de chagrin.

—Oui, Excellence, Le Gardeur est plus digne de pitié que de blâme. Il a été tenté au-dessus de ses forces.

XXI.

De la Corne St Luc s'était levé; il arpentait la pièce et paraissait fort surexcité.

—Pierre Philibert, fit-il, où est-il le pauvre garçon? Il faut le chercher, le trouver! Quel démon s'est emparé de lui? Le démon du vin, qui mord comme un serpent et rend fou? le démon du jeu, qui fait tinter les dés et l'or comme une musique maudite aux oreilles des faibles? ou le pire de tous, le démon qui n'est jamais vaincu, la femme?

—Les trois ensemble, chevalier! De Péan est venu à Tilly, et lui a remis un message de la part d'une femme. Vous savez qui. Il est devenu fou, complètement fou. Cent hommes ne l'auraient pas tenu.

Il s'est mis à boire et à jouer avec de Péan, nuit et jour, à l'auberge du village, et celui qui se serait avisé d'intervenir aurait mal passé son temps. Ils sont venus à la ville aujourd'hui, tous les deux.

—De Péan, reprit de la Corne St Luc, le vilain serpent ! Un digne instrument des mensonges et des infamies de Bigot ! Je parie qu'il n'a pas été de lui-même à Tilly. C'est l'Intendant qui est au fond de l'affaire. Il voudrait ruiner le plus noble garçon de la Nouvelle France !

—C'est possible, répliqua Philibert, mais l'Intendant seul n'aurait pas été capable de le ramener à Québec. C'est la lettre de cette redoutable sirène qui l'a de nouveau attiré dans le gouffre mortel.

—Oui, mais Bigot s'est servi d'elle, riposta de la Corne, qui n'en démordait pas.

—Peut-être avez-vous raison, mais moi je pense que c'est elle qui se sert de l'Intendant, affirma le colonel.

XXII.

—Et qu'avez-vous fait depuis votre arrivée, Pierre Philibert, demanda l'Evêque ; avez-vous vu Le Gardeur ?

—Non, Monseigneur. Je les ai suivis à la ville, lui et de Péan. Je me suis rendu au palais où ils étaient entrés L'Intendant m'a reçu avec la plus exquise courtoisie. Je lui ai dit que je désirais voir Le Gardeur ; il m'a répondu que c'était impossible en ce moment-là.

En même temps, j'ai entendu le bruit des dés, le son des pièces d'argent, des rires, des cris... J'ai reconnu Le Gardeur à sa voix, et lui ai fait remettre ma carte avec quelques mots. Il me l'a renvoyée après y avoir griffonné des ordures...... Cependant l'écriture n'est pas de sa main, bien qu'il ait signé cela de son nom. Lisez, Excellence, ; voyez ! Je ne veux pas répéter ces choses. Dites moi ce qu'il faut que je fasse pour protéger mon honneur et en même temps sauver mon ami. Pauvre Le Gardeur ! il n'a

pas écrit cela, jamais ! Ce n'est pas possible ! Il a signé sans savoir ce qu'il faisait.

—Par Saint Martin ! exclama de la Corne, qui venait de lire la carte, quelqu'un mordra la poussière pour cela ! Quant à Le Gardeur, prenez-le en pitié, pardonnez-lui ! Il n'est pas tant à blâmer que ces coquins de la friponne qui trouveront un jour l'épée de la Corne un peu longue pour leurs petites poitrines.

—Pardonnez ! mes chers amis, pardonnez ! recommanda l'Evêque, ce n'est pas ainsi que doivent parler des chrétiens.

—Non, mais ainsi que parlent des gentilshommes, riposta de la Corne avec humeur, et je soutiens qu'un vrai gentilhomme est un bon chrétien. Cependant, monseigneur, vous faites votre devoir, je le reconnais, et je vous en félicite ; mais je ne vous promets pas l'obéissance. David a tué Goliath en duel, et Dieu et les hommes l'ont exalté pour cela.

—Il ne se battait pas pour son compte, de la Corne, riposta l'évêque en souriant. Goliath avait défié les armées du Dieu vivant et David s'arma de l'épée pour le salut de son roi.

—*Confiteor !* monseigneur ! mais la logique du cœur l'emporte souvent sur celle de la tête, et le sabre est fait pour sabrer les polissons !

—Je m'en retonrne chez moi maintenant, fit Pierre. Je reverrai Votre Excellence à ce sujet.

—Quand vous voudrez, Pierre ; je suis à votre disposition, répondit le gouverneur.

Tous les hôtes se levèrent. C'était pour tous le moment de se retirer.

Le gouverneur et Kalm passèrent dans le musée et se mirent à étudier, comme deux écoliers, les minéraux, les plantes, les oiseaux, les animaux de toutes sortes. Ils oublièrent le monde, et ses projets, et ses batailles, pour admirer les richesses, la beauté et la variété des règnes de la nature, dans le Nouveau Monde.



CHAPITRE XL

LA COUTUME DE PARIS.

I.

Le chevalier de Péan n'avait, en effet, que trop bien réussi à perdre de nouveau Le Gardeur. Quelques jours lui avaient suffi pour cette œuvre infâme, et il triomphait maintenant.

A Tilly, il s'était retiré à l'auberge du village, n'osant pas accepter l'hospitalité de la noble châtelaine. Mais il venait au manoir tous les jours, pour régler des affaires dont l'Intendant l'avait chargé. Un prétexte, pas autre chose.

Il était reçu poliment, mais avec froideur ; ce qui ne l'empêchait point de se montrer fort galant. Il aurait voulu gagner les bonnes grâces des dames ou, du moins, faire tomber leurs préjugés.

Il voulut une fois aborder Amélie, un peu plus familièrement, peut-être, que ne le permettait la stricte politesse ; mais il ne fut pas tenté d'essayer une seconde fois. Elle répondit à ses paroles flatteuses par un regard tellement chargé de mépris, par un mouvement d'aversion tellement prompt, qu'il resta stupéfait.

La justice d'une femme qui se sent heureuse d'être aimée a quelque chose d'implacable. Elle craint toujours, cette femme, que la force et la pureté de son dévouement ne soient soupçonnées.



II.

De Péan grinça des dents et jura de se venger de cet outrage. Il appelait cela un outrage, lui, cette juste répugnance que la vertu éprouvait à le voir. Il jura qu'avant longtemps Amélie expierait cruellement cet indigne acte de mépris.

Un de ses rêves les plus caressés s'envolait pour ne plus revenir. Il avait regardé avec envie l'immense fortune et la haute position de la jeune châtelaine de Repentigny ; la cupidité s'était allumée plus vive encore que l'amour dans son âme basse, et les charmes incomparables de la sage beauté le touchaient moins que la pensée de ses richesses.

Il n'était pas assez magnanime pour supporter bravement la perte de ses espérances. Il ne comprenait pas, dans sa sotte vanité, quand il se regardait avec béatitude, qu'une femme put lui préférer un autre homme ; il ne comprenait pas qu'une femme suivrait pieds nus, s'il le fallait, un gueux qu'elle aime, et refuserait de chausser des sandales d'or pour marcher avec un riche qu'elle n'aime pas.

III.

Quand Amélie fut entrée dans sa chambre, elle dit à Héloïse de Lotbinière qu'elle n'aurait pas voulu traiter un gentilhomme aussi rudement que cela ; parce qu'une femme ne doit jamais répondre par le mépris à l'amour d'un homme, quand cet homme est honnête et sincère.

—Mais le chevalier de Péan, ajouta-t-elle, est si faux, si présomptueux que je ne puis souffrir qu'il me parle comme à une amie. Je suis, je veux rester une étrangère pour lui.

—Tu t'es montrée trop bonne encore, lui répondit Héloïse en l'entourant de son bras ; s'il se fut adressé à moi, je me serais autrement moquée de ses flatteries. Je l'aurais payé avec la même monnaie. Je l'aurais laissé s'avancer au bord du précipice, faire de tendres aveux, offrir sa loyale main, puis, alors

je l'aurais laissé tomber du haut de ses espérances, comme du haut du rocher on laisse tomber un caillou dans le gouffre de la chaudière...

—Tu as toujours été plus hardie que moi, Héloïse ; je ne pourrais, pour rien au monde, faire cela. Je ne veux causer de peine à personne, pas même au chevalier de Péan. Et puis, cet homme, je le crains ; tu sais pourquoi. Il a sur Le Gardeur une puissance extraordinaire, une autorité qui m'épouvante. Quand ils sont quelque part ensemble, je voudrais y courir, pour éloigner ou prévenir sa maligne influence, pour protéger mon frère bien aimé ! Hier encore, au salon, je me suis longtemps attardée avec eux ; trop longtemps ! et de Péan a pu supposer que je me plaisais en sa présence.

—O mon Amélie ! ma sœur ! Oh ! laisse-moi t'appeler ainsi. J'éprouve les mêmes craintes que toi pour Le Gardeur !... pour Le Gardeur que j'aime sans espérance et que je voudrais voir heureux !

—Ne dis pas sans espérance, chère Héloïse, fit Amélie, en embrassant avec tendresse son amie, Le Gardeur n'est pas insensible à ta douceur et à ta beauté...

—Hélas ! Amélie, je sais bien que mon attachement est inutile ! je n'ai aux yeux de ton frère, ni grâces, ni vertus... Hier encore, il m'a laissée pour causer d'elle avec de Péan... D'elle, Angélique Des Meloises !... Et comme il était animé, transporté, plein de feu ! comme les questions se pressaient sur ses lèvres ardentes !... J'ai bien souffert, va !...

Elle cacha son visage couvert de larmes dans le sein de son amie et se mit à sangloter comme si tout son cœur se fut brisé dans une angoisse.

IV.

Amélie pleura quelques moments avec elle. Elle songea que de Péan pouvait bien avoir apporté à Le Gardeur un message, un souvenir peut-être, de la dangereuse coquette. Elle le rappelait peut-être, du fond de son boudoir enchanté. Alors, rien ne pour-

rait retenir le malheureux jeune homme; ni les observations, ni les prières, ni les pleurs! rien!

—Dieu le garde! fit elle, d'une voix plaintive. Il est perdu s'il retourne à la ville... deux fois perdu! Perdu comme gentilhomme! perdu pour l'amour qu'il rêve!... Cette femme se sert de lui comme d'un instrument, pour arriver à son but infâme, et elle le rejettera indignement! Pauvre Le Gardeur! comme il aurait été heureux avec toi, Héloïse! comme il aurait été heureux!

Elle embrassa les joues pâles et trempées de larmes d'Héloïse, et toutes deux, pendant quelques minutes, la tête appuyée sur le même oreiller, gardèrent un silence plein d'amertume.

V.

La nuit était orageuse. Le vent s'était élevé de l'est dans l'après-midi, et le soir, avec la marée montante, il avait doublé de fureur. Il fouettait les fenêtres et les arbres, s'engouffrait dans les cheminées avec un grondement de tonnerre, faisait rendre aux bois tourmentés, des gémissements de cataractes.

La pluie tomba par torrents, comme si le ciel eut voulu laver les souillures de la terre. Les murailles du manoir restaient immobiles comme le roc, et la tempête ne pouvait les ébranler; cependant, ce vent, cette pluie, ce fracas inouïs causaient de l'effroi aux deux jeunes filles. Elles se serrèrent l'une contre l'autre, comme deux oiseaux dans le nid léger que secoue la bourrasque et elles s'endormirent en priant pour Le Gardeur.

VI.

De Péan avait rempli sa mission fidèlement, mais à regret. Il aurait bien mieux aimé laisser Le Gardeur à Tilly, et il enrageait à la pensée de le voir rencuer avec Angélique des relations si heureusement rompues.

Mais c'était sa destinée, sa maudite destinée de bossu, comme il le disait, d'être toujours maltraité

par quelque femme. N'importe ! Le Gardeur paierait bien pour cela ! Il boirait et se dégraderait assez qu'Angélique regretterait de l'avoir fait revenir.

Il savait bien qu'Angélique ne songeait pas à l'épouser; il savait également que Bigot ne songeait pas davantage à épouser Angélique. Il les connaissait parfaitement l'un et l'autre. Il n'en était pas moins jaloux cependant.

Une chose le consolait dans ses regrets, une chose faisait sourire sa mauvaise humeur: si la femme qu'il aimait pour ses richesses lui avait échappé, celle qu'il recherchait pour son esprit et sa beauté, lui tomberait comme un flacon d'or entre les mains, ou par dépit, ou par amour. Peu lui importait le motif.

Ce fut à l'auberge du village de Tilly qu'il commença à mettre à exécution son projet honteux. Il n'ignorait pas qu'au manoir des yeux vigilants auraient veillé sur sa victime. A l'auberge, personne ne le gênerait, personne n'interviendrait, et il aurait pour l'aider, le vin, le jeu, le souvenir de mademoiselle Des Meloises.

Si Le Gardeur portait à ses lèvres altérées, au nom d'Angélique, une coupe pleine de vin, s'il prenait dans ses mains les cartes ou les dés pour tenter la fortune, et s'enivrer des émotions du jeu, c'en serait fait de lui ; toutes ses bonnes résolutions, ses principes vertueux s'effrondreraient pour jamais. Il secouerait le joug de ses gardiens, et reprendrait sa liberté ! Il reviendrait à la ville, où la grande compagnie l'attend pour une œuvre qu'il ne soupçonne point, et dont il ne connaîtra l'odieux que lorsqu'il sera trop tard pour se repentir.

De Péan se souvenait d'une parole de Bigot, et il croyait avoir trouvé sa vengeance. Le Gardeur et Amélie verraient ce qu'il en coûte pour enlever à un gentilhomme ses espérances et démolir ses ambitions.

VII.

Le lendemain fut un jour humide et mauvais. Le vent souffla fort, et sous sa froide haleine, les arbres secouèrent les gouttelettes restées aux feuilles. Le gazon des champs était presque sombre comme le firmament du ciel. Les chemins boueux s'allongeaient comme des serpents noirs sous les bois ou dans les plaines; les ruisseaux coulaient à pleins bords, et leurs eaux jaunies par le sable des prairies s'en allaient se perdre dans le grand fleuve, à peine visible à travers le brouillard.

Là-bas, surle rivage rocailleux, les vagues venaient mourir tour à tour et rapidement avec un murmure sonore au pied de la falaise, l'église dessinait à peine sa silhouette grise dans le voile blanc de la bruine; et la cloche, quand elle sonnait pour la prière, faisait à peine entendre sa voix sainte, aux fidèles frileusement enfermés dans leurs demeures.

Personne sur le chemin noir de boue, si ce n'était de temps en temps une femme qui courait chez la voisine, les pieds crottés et la tête enveloppée dans un châle.

VIII.

Cependant, il y avait du monde à la vieille auberge; des bateliers, des habitants qui profitaient de la pluie pour se réunir, boire un coup. Dans un coin, tout près du foyer qui flambait, un petit vieillard, la face illuminée par la flamme et le vin, la robe retroussée jusqu'à la ceinture, se chauffait les jambes avec une satisfaction qu'il ne cherchait pas à dissimuler. C'était maître Pothier dit Robin.

A côté de lui, Jean Lamarche évoquait, avec une verve infatigable, les souvenirs de l'émeute et les qualités de son violon alors si indignement écrasé, pressait sur son cœur un autre violon nouvellement éclos, et coupait, dans son désir de ne rien oublier, la parole à tous ceux qui commençaient un récit,

Parler plus souvent qu'à son tour, c'était presque

un exploit quand maître Pothier était là ; car il possédait, ce vieux notaire, une terrible vigueur de langue. Avec ses phrases prises dans les codes, et ses citations latines, il réussissait à embarrasser Jean, mais alors le violonneur prenait son instrument, attaquait un air gai, appelait sur lui l'attention, et la discussion était à recommencer.

IX.

L'arrivée de maître Pothier dans le village était presque un événement. Non pas que ses visites fussent bien rares, mais parcequ'il était aimé, après tout, ce savant homme de loi, qui vidait si lestement un verre et si vite embrouillait une affaire.

A peine s'était-il installé chaudement, dans un fauteuil, en face de l'âtre brûlant, avec ses paperasses et ses bouquins, que toute la seigneurie connaissait la grande nouvelle, et qu'une douzaine de braves plaideurs se flattaient déjà d'avoir raison les uns des autres en deux mots et à bon marché.

Au reste, il y avait de la besogne de taillée pour la plume du notaire. Songez-y, toutes les querelles et tous les procès-verbaux d'une année à mettre en blanc et en noir ! Les moribonds l'avaient attendu pour mourir, ne voulant trépasser qu'en bonne et due forme, et laisser leurs dernières volontés clairement, formellement exprimées ; les promis l'avaient attendu pour signer le contrat qui devait les enchaîner l'un à l'autre à jamais. Le feu sacré de l'amour pouvait brûler leur cœur, mais le flambeau de l'hymen ne s'allumait que lorsque les conditions des épousailles avaient été couchées sur une feuille de papier fort et scellées par une étoile de cire rouge.

Le notaire avait affaire à de mauvais payeurs, assez souvent, mais il se tirait gaiement d'embarras. Ils ne se gênaient guère pour le faire travailler ; pourquoi se serait-il gêné pour les faire payer ?

X.

—Combien allez-vous me charger, maître Pothier,

pour me griffonner un acte de *damnation?* lui demanda Louis Du Sol.........

—Cela dépend, répondit le vieillard rusé.

—C'est un cochon raisonnable que.........

—Comment? tu veux *damner* un cochon raisonnable ?...

—Oui, je veux donner un cochon raisonnable pour l'usage d'un petit morceau de terre en bas du moulin.

—Faudra-t-il y mettre un sceau ?

—Oui, maitre Pothier, un sceau, tout !

Maître Pothier gratta sa perruque de l'air le plus grave du monde,

—Un acte de *damnation* de première qualité, solide, inattaquable, te coûtera cinq livres, dit il ; un de moyenne qualité, avec deux ou trois portes pour sortir, te coûtera trois livres; un mauvais, qui ne liera personne et ne signifiera rien, ne te coûtera qu'un franc. A ton choix, Louis.

L'habitant crut qu'un acte de *damnation* tout à fait ordinaire et le plus commun, était tout ce qu'il fallait. Dans tous les cas, il ne se trouverait pas plus lié que l'autre partie et pourrait tout aussi bien commencer la chicane et faire un joli procès.

XI.

Avec maître Pothier, il fallait toujours finir par causer de chicane et de procès. Son havresac sentait la loi comme celui d'un médecin, la drogue.

Les habitants de Tilly étaient de braves gens, qui respectaient leur seigneuresse ; mais ils avaient un penchant à l'ergotage et aimaient à faire voir qu'ils connaissaient les subtilités de la coutume de Paris et de Rouen.

Ils payaient régulièrement les cens et rentes; mais depuis quelques années, madame de Tilly leur en faisait remise à cause de la dureté des temps.

Ils faisaient moudre leur grain au moulin banal, et n'avaient pas le droit d'aller ailleurs. Ils donnaient en paiement quelques poignées de ce grain pour

chaque minot. Il y avait une sérieuse discussion pour savoir si une poignée était une poignée ou bien une jointée comme le prétendait toujours Joachim, le brave meunier.

Madame de Tilly gardait ses pigeons dans le colombier, pour les empêcher de piller les champs de ses censitaires. Mais il fallait savoir combien elle avait le droit d'en garder et combien aussi les habitants devaient en nourrir. La table, la porte, les cloisons de l'auberge se couvraient alors de chiffres blancs, joliment fantastiques, que le cidre finissait toujours par effacer,

XII.

Maître Pothier et Lamarche discutaient toujours.

—D'aprés la coutume de Rouen, affirma le vieux notaire, madame de Tilly peut avoir un colombier capable de nourrir et de manger toute la Seigneurie. C'est son droit.

—Dites donc aussi, répliqua Jean Lamarche qui se faisait le Défenseur du Peuple, dites donc qu'elle peut user du droit de grenouillage, comme le seigneur de Marais Le Grand.

—Et sans doute! Jean La Marche, sans doute qu'elle le peut! C'est un droit inhérent aux fiefs normands. Seulement, comme il n'y a pas de grenouillières à Tilly, les bons habitants ne sont pas obligés de se lever la nuit pour aller faire taire les grenouilles. S'il y avait des grenouilles, mon bon, vous iriez pendant toute la nuit qui précéderait le mariage de votre seigneur, en fouetter,avec de longues gaules, les ondes verdâtres, et vous chanteriez, pour inviter les grenouilles à se taire et votre maître à ronfler :

Pa! pa! rainotte, pa!
Notre seigneur dort, que Dieu gâ!

—C'est une curieuse coutume, maître Pothier; et l'on endure ça?

XIII.

—Avez-vous été marié déjà? reprit Jean La Marche, au bout d'un instant.

Maître Pothier le regarda d'un air moqueur, puis il éclata de rire.

—Moi, marié? fit-il, ha! ha! l'idée!... Non! Je connais trop bien la loi pour cela. Non! Jean La Marche, je ne me suis jamais marié... Mariez-vous, si vous l'aimez, je suis prêt à écrire votre contrat de mariage sur une feuille de papier large et blanche comme la robe de noce de votre future; mais ne me demandez pas d'encourir l'obligation de payer le droit du seigneur qui existe d'après la coutume de Normandie.*

—Mais il parait qu'il n'existe plus ce droit-là, riposta Jean en regardant les autres personnes qui se trouvaient dans la pièce.

—Bah! répondit Nicolas Houdin, un grand gaillard, je suis à Tilly depuis soizante ans, et je n'ai jamais entendu dire que nos nobles seigneurs l'aient revendiqué.

—Je parle du droit, reprit le notaire, pas de la pratique, de la possibilité de la chose, non de son actualité.

—C'est du latin, pensa Houdin, il ne faut pas douter.

—Oui, je comprends, vous avez raison, maître Pothier, ajouta-t-il.

Jean La Marche reprit tout radieux:

—Quand à nous, dans tous les cas, nous en serons exemptés, car c'est une seigneuresse bien généreuse que nous avons à Tilly; buvons à sa santé!

—Je veux bien boire, Jean La Marche, riposta le vieux notaire, mais tu ne me prendras pas comme

* Cette obligation de battre les grenouillières et ce droit du Seigneur, sont de sottes histoires inventées par la calomnie et propagées en haine de l'ancienne noblesse, par l'ignorance et le préjugé, tel que l'ont établi plusieurs auteurs et notamment M. Louis Veuillot, dans son livre intitulé "le droit du seignenr."

cela. Etudie, mon jeune homme, et respecte la loi ! Ce droit est transmissible, c'est prouvé par les arrêts de la Cour de Bourges. Respecte la loi.

XIV.

—Je la respecte, la loi, et je veux qu'elle me protège à mon tour, reprit Jean La Marche. Vous savez, continua-t-il, que l'hiver dernier, ma pauvre Fifine a pris un gros rhume et est morte. Eh bien ! elle a laissé une sœur que je voudrais épouser. Elle est bien prête à dire : oui, la sœur ; le curé dit : non, et les femmes disent : oh ! oh ! Je serais curieux de savoir maintenant ce que dit la loi. Peut-on se marier avec la sœur de sa femme ?

Les habitants s'approchèrent pour écouter. Tout le monde de la paroisse connaissait les intentions de Jean La Marche. Les hommes le raillaient, les femmes le plaignaient. Maître Pothier dressa l'oreille comme un cheval au son de la trompette, et s'écria :

—As-tu envie d'être pendu, Jean La Marche ?

—Moi, pendu pour cela ?

—Oui, pendu, jusqu'à ce que mort s'en suive !...

—Est-ce vrai, comme l'affirme le bedeau, reprit Jean La Marche, qu'un homme est bigame quand il a deux femmes.........

—Comment ! une telle ignorance des lois divines et humaines...

—Attendez que j'achève, toujours, répliqua Jean. Quand il a deux femmes dans le cimetière ?

—La bigamie mérite la corde ; votre cas est sérieux, et rien que la pensée de cette infamie, c'est un crime cousin germain de la potence, affirma le vieux notaire avec une emphase risible.

—Je ne crois pas cela, maître Pothier ; où sont vos autorités ?

—Mes autorités ? Ecoute, Jean La Marche.

Et il défila avec aplomb et d'une voix chantante :

Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,

Jason, Aliciat, Cujas,
Ce grand homme si capable !
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable !

Si ce n'est pas assez pour vous faire pendre, Jean La Marche, continua t-il, c'est que vous n'en valez pas la corde. C'est l'opinion de Molière, comme c'est la mienne aussi. Et maintenant, je vous condamne à faire venir du cidre et à payer votre écot.

XV.

L'opinion du vieux notaire triompha, il fut acclamé ; les applaudissements firent trembler la salle.

—N'importe ! dit Jean La Marche, vous allez entendre une belle chanson, ma meilleure ; c'est *l'apologie du cidre.* Jacques Cartier lui-même l'a apportée de Normandie. Remplissez vos goblets et tenez-vous prêts à faire chorus.

Il fit vibrer son violon, puis levant le bras avec élégance comme un virtuose, pour faire glisser l'archet sur les cordes sonores, il se mit à chanter :

De nous, se rit le Français,
Mais pourtant, quoiqu'il en die,
Le cidre de Normandie
Vaut bien son vin quelquefois !
Coule, avale ! et loge ! loge !
Il fait grand bien à la gorge !

Ta douceur, ô cidre beau,
A te boire me convie,
Mais pour le moins, je t'en prie,
Ne me trouble pas le cerveau !
Coule, avale, et loge ! loge !
Il fait grand bien à la gorge !

Voisin, ne songe à procès,
Prends le bien qui se présente !
Mais que l'homme se contente,
Il en a toujours assez.
Coule, avale, et loge ! loge !
Il fait grand bien à la gorge !

Tous les autres firent chorus en choquant les unes contre les autres, leurs coupes remplies, o en frappant la table de chêne pour marquer la mesure.

Maître Pothier était dans le ravissement. Il s'écria les bras au ciel :

—La santé de madame de Tilly, maintenant, et de la jeune et jolie châtelaine, mademoiselle Amélie !

Il n'y eut pas une voix discordante. L'enthousiasme grandissait toujours.

—La santé et le bonheur du jeune seigneur de Repentigny ! reprit encore maître Pothier, et que celui qui refusera de remplir sa coupe ait toujours la bourse vide.

—Chut ! maître Pothier, fit Jean La marche, le jeune Seigneur est dans le salon avec le chevalier de Péan et une couple d'autres bouledogues de la Friponne. Ils jouent aux dés et boivent du vin chaud.

—Le chevalier de Péan ! le secrétaire de l'Intendant est ici ! répéta le vieux notaire à voix basse. Quel diable l'amène à Tilly ?

—Quelque satanique affaire, dans tous les cas, affirma Jean. J'ai pris le large il y a huit jours, car j'avais peur qu'il ne vint pour faire une enquête sur la bagarre. A la fin, voyant qu'il ne s'agissait pas de cela, et dévoré d'une soif ardente, je suis revenu aux *armes de Tilly*. Le connaissez-vous, le chevalier de Péan, maître Pothier ?

—Si je le connais ! Je connais tous les chiens de la ville, gros et petits.

—C'est un gai luron, mais il a la duperie écrite dans l'œil, ou je ne suis pas juge. Qu'en pensez-vous, maître Pothier ?

—Ce que j'en pense ? Jean La Marche, répondit le notaire, gravement en secouant la tête, je pense qu'il serait digne d'être le secrétaire de Caïus Verrès lui-même.

—Caïus Verrès, qu'est-ce que cela ? demanda le violoneux avec respect, car il respectait la science, et d'autant plus qu'il la connaissait moins.

—Caïus Verrès, reprit le notaire, c'était un renard! Un homme rusé comme un renard, c'est-à-dire. Il était romain, et pour bien parler de lui, il faut le faire dans la langue de Rome. Il fut intendant de la Sicile *populatæ vexatæ funditus evarsæque provinciæ*, comme notre pauvre Nouvelle France, et c'est mon opinion!

Le brave Jean La Marche fut enchanté de cette réponse savante. Cela ressemblait au latin qu'il entendait à l'église, ça devait être vrai par conséquent.



CHAPITRE XLI.

UNE MAUVAISE NUIT.

I.

Les habitués de l'auberge de Tilly s'étaient mis à causer des affaires de la colonie, et surtout de la dernière razzia des commissaires royaux. Maître Pothier, la tête en arrière, sur le dossier de sa chaise, l'air songeur, écoutait en faisant tourner ses pouces l'un contre l'autre. Tout à coup, il se pencha vers Jean La Marche.

—As-tu dit, Jean La Marche, lui demanda-t-il, que Le Gardeur de Repentigny jouait aux dés et buvait du vin chaud avec le chevalier de Péan et deux bouledogues de la Friponne?

—Oui, je l'ai dit, répondit Jean qui paraissait attristé. Il a rompu sa chaîne, notre jeune seigneur, et je crois qu'il ne se laissera pas reprendre sitôt.

—Comment! riposta maître Pothier, le meilleur acte que je pourrais faire, ne le tiendrait pas mieux qu'un fil d'araignée. Ces de Repentigny, ils sont obstinés comme des taureaux, et ne supportent aucun joug. Pauvre garçon! Sait-on, au manoir, qu'il est ici à boire et à jouer?

—Non! Vous comprenez que toute la pluie du ciel n'aurait pu empêcher mademoiselle Amélie et madame de le relancer jusqu'ici. Pierre Philibert, son ami, un grand officier du roi, maintenant, est allé à Batiscan, pour des affaires qui regardent l'armée, m'a dit le groom; sans cela, Le Gardeur ne

serait pas à l'auberge comme nous, pauvres habitants, qui ne savons que faire à la maison quand la femme coule la lessive.

—Pierre Philibert ! fit le notaire en se frottant les mains, je le connais. Un héros comme St. Denis ! C'est lui qui est allé à Beaumanoir chercher Le Gardeur. Il l'a ramené comme un chat fait de son petit.

—Comment ! entre ses dents?

—Pas de plaisanteries, Jean, sois convenable, remarqua le notaire légèrement froissé. N'étire pas mes comparaisons comme un fil, ou comme ton esprit. C'est dommage qu'il ne soit pas ici, le colonel Philibert, il le sortirait bien lui, son ami Le Gardeur...

II.

Après cette réplique, le notaire alla se mettre à la fenêtre où la pluie se précipitait avec fureur. La nuit approchait et les ombres commençaient à envelopper les bois et les champs. Sur le cap, les grands pins noirs se berçaient au vent en poussant des plaintes lugubres.

Maître Pothier suivit du regard la route vaseuse qui s'enfonçait dans l'obscurité. Il y avait une lieue pour se rendre au manoir. Une lieue, par un temps pareil, c'était long. Il se tourna vers l'âtre où flambaient les sarments, songea au bon cidre, aux joyeux camarades, et revint s'asseoir bien tranquillement dans son fauteuil.

Il tira sa pipe, son sac à tabac et se mit à fumer. Il était décidé d'attendre le beau temps au coin du feu. Cependant il était inquiet, agité. Le bruit des voix, le son de l'argent, le choc des dés d'ivoire, les éclats de rire qui venaient du salon, tout cela le troublait fort. Il vida quelques bons verres pour se calmer. Il devint lourd, somnolent. Il en prit d'autres alors pour se réveiller.

—Bah ! se dit-il en lui-même, un homme est capable de marcher à la pluie, quand il est capable de

venir s'asseoir près du feu. La cause est jugée : j'ai perdu !

—Jean La Marche, veux-tu venir au manoir avec moi, ce soir? demanda-t-il au violoneux.

Jean avait la langue passablement embarrassée. Ses pensées flottaient dans une mer de vin.

—Au manoir? fit-il, le chemin est long comme un cantique de Noël, maître Pothier, et la pluie va gâter les cordes de mon violon. N'importe, maître Pothier, pour vous être agréable, j'irai. Ces chiens de la Friponne hurlent de plus en plus fort. Ils vont dévorer Le Gardeur avant demain matin... Je vais vous accompagner... Donnez-moi la main, vieux Robin ! Mais, diable ! Mon siége est bien pesant : je ne viens plus à bout de me lever !

III.

Après plusieurs essais infructueux, s'aidant mutuellement avec une touchante fraternité, ils réussirent enfin à se mettre sur leurs jambes, et sortirent, bras dessus bras dessous.

La pluie tombait dru, l'eau coulait dans le chemin, les ombres s'épaississaient.

Ils allaient toujours, glissant, avançant, reculant, riant, chantant, le notaire avec son sac de cuir plein de vieux papiers, le violoneux avec son instrument emmailloté dans une flanelle verte.

Ils arrivèrent ainsi à la porte d'une petite cabane noire, la demeure de Roger Bontemps, un vieux camarade.

—Si nous entrions, une minute, fit le violoneux, pour nous faire sécher un peu.

—Ou pour tremper un peu le dedans, afin que le dehors ne soit pas jaloux, répondit le notaire.

Ils entrèrent. L'humble propriétaire les reçut à bras ouverts et les fit asseoir près d'un bon feu.

Maître Pothier tira sa gourde, Jean La Marche prit son violon. Il fallait bien se dédommager un brin des ennuis de la route.

Les minutes passèrent vite, les heures sonnèrent

plusieurs fois, la gourde fut vidée jusqu'au fond, le violon se mit à râler des variations inconnues, le notaire et le musicien roulèrent l'un contre l'autre sur la pierre du foyer, avec leur hôte, et dormirent profondément jusqu'au jour.

IV.

Quand ils s'éveillèrent, le soleil brillait et l'orage était loin. Ils recueillirent leurs esprits et se souvinrent comment et pourquoi ils se trouvaient ainsi chez l'ami Roger Bontemps. Ils eurent honte, avouons-le, pas énormément, mais un peu, et se demandèrent s'ils allaient se rendre au manoir ou retourner au village.

Pendant qu'ils délibéraient, un petit domestique du manoir passa. Il revenait de l'auberge où madame de Tilly l'avait envoyé dès le point du jour. Il apprit à maître Pothier que Le Gardeur venait de partir en canot, pour la ville, avec le chevalier de Péan et ses associés.

Le départ de maître Pothier et de Jean La Marche avait laissé un grand vide dans l'hôtellerie. Avec eux le rire, la gaieté, la chanson, le mot drôle semblaient s'en être envolés. Les habitués, tous plus ou moins gaillards, se retirèrent tour à tour, sans bruit, et comme un peu soucieux. Il n'y avait plus d'argent dans le gousset, peut-être, et le crédit n'était pas fameux. Ou bien l'image de la femme s'offrait à l'esprit. Elle aurait son mot à dire, la femme ! Elle ne s'était guère amusée, elle, et la colère s'était amoncelée toute la nuit dans son cœur. Ce serait une tempête plus redoutable que celle du dehors...

Les joueurs restèrent plus longtemps à l'auberge et se livrèrent sans contrainte à de tapageuses démonstrations, quand ils se virent seuls.

Paul Gaillard, l'hôtellier, un brave homme, fort timide et pas du tout accoutumé aux grands personnages, se montrait le moins possible, et seulement quand on l'appelait. Il avait son jeune seigneur en grande estime, et il aurait bien voulu le voir partir

pour le manoir. Un moment il se pencha, tout rougissant, à son oreille et lui demanda s'il voulait bien accepter sa calèche pour s'en retourner. Le Gardeur et ses compagnons éclatèrent de rire. Le pauvre Gaillard se sauva, mais il envoya quelqu'un avertir madame de Tilly, de ce qui se passait chez lui.

V.

Les deux compères que de Péan avait fait venir de Québec, pour l'aider à perdre Le Gardeur, étaient Le Mercier et Eméric de Lantagnac, deux âmes damnées de l'Intendant. Il étaient accourus avec plaisir.

De Péan n'eut aucune difficulté à décider Le Gardeur à venir à l'auberge, rencontrer des compagnons qui s'y trouvaient comme par hasard, affirmait-il.

A la taverne, il fallut boire. On ne se retrouve pas comme cela, sans éprouver du plaisir et sans se montrer courtois.

On causa de tout et d'autres choses encore. Le nom d'Angélique Des Meloises revint souvent, à dessein, sur les lèvres de De Péan, Le Gardeur pensait, lui, à ce mot cruel qu'elle lui avait jeté à la face : Je vous aime, mais je ne serai jamais votre femme, et il se sentait humilié, désolé. Il ne disait rien quand les autres parlaient d'elle. Mais il buvait aussi souvent qu'à son tour.

Il devint expansif, jaseur, jovial ; de Péan l'étudiait, l'épiait. Quand il jugea le moment venu, il dit :

—Nous allons boire aux beaux yeux d'Angélique Des Meloises, la plus adorable femme de la Nouvelle-France ! que celui qui refuse soit considéré comme un païen !

Eméric de Lantagnac, qui était trop saoûl pour savoir ce qu'il disait, prit aussitôt la parole :

—Le Gardeur ne boira pas à cette santé, cria-t-il, et j'en ferais autant, à sa place, moi !... jamais je ne

boirai à une fille qui me jouera des tours comme Angélique en a joués à Le Gardeur.

—Quels tours m'a-t-elle joués, demanda Le Gardeur qui s'irritait.

—Elle a joué à la coquette avec vous, et maintenant elle vise plus haut, c'est un prince du sang qu'il lui faut, rien de moins.

—Est-ce elle qui dit cela, ou si c'est vous qui l'inventez !

—Toutes les femmes de la ville affirment qu'elle l'a dit. Mais vous savez, Le Gardeur, les femmes ont plus vite fait un mensonge sur le compte des autres femmes, qu'un homme une addition de dix dizaines.

VI.

De Péan eut peur que Lantagnac ne compromit son œuvre. Il parlait trop.

—Je ne crois pas cela, moi, affirma-t-il à Le Gardeur, Angélique est trop franche et trop fière pour mettre ainsi les gens au courant de ses affaires personnelles. Les jeunes filles supposent qu'elle vous a trompé, et elles jubilent ; cela leur vaut une chance de plus. N'est-ce pas ainsi que les femmes calculent, Le Mercier ?

—Oui, et la Friponne aussi, répondit Le Mercier.

—Au reste, continua de Péan, j'ai la preuve qu'Angélique ne trompe pas notre ami.

—Par Dieu ! s'écria Le Gardeur, on s'occupe bien de mes affaires à la ville. De quel droit ? je serais curieux de le savoir.

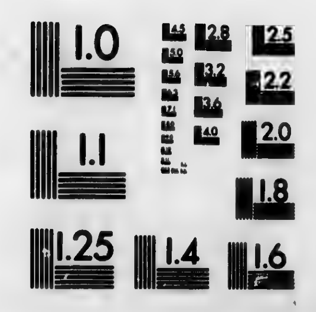
—Un droit inaliénable que les femmes tiennent d'Eve. La première fois que le père Adam a tourné le dos, la mère Eve a parlé de lui avec Satan.

Le Gardeur s'emportait.

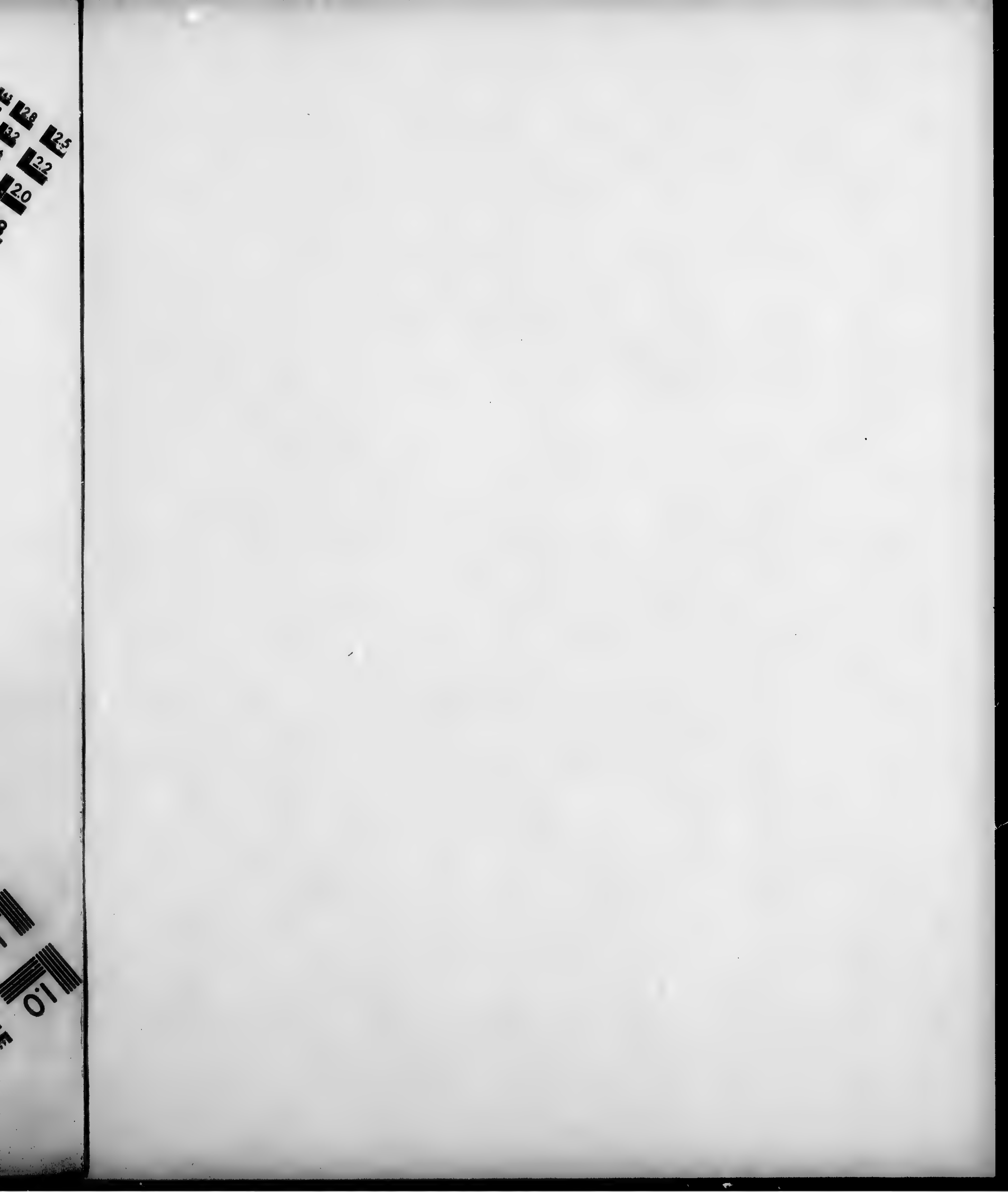
—Angélique Des Meloises est aussi sensible que belle ! s'écria-t-il, et elle n'a pas dû parler ainsi ! Non, par Dieu ! elle n'a jamais dit à personne qu'elle s'était jouée de moi !

Il vida aussitôt comme pour se donner plus de courage, un plein gobelet d'eau-de-vie. Sa figure

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



s'empourpra aussitôt et ses yeux lancèrent des flammes:

—Non ! elle n'a pas dit cela ! répéta-t-il avec emportement. J'en jurerais sur la tête de ma mère, et je tuerais l'insolent qui soutiendrait le contraire !

—C'est cela, Le Gardeur, continua de Péan. Mais le moyen de s'attacher une femme n'est pas de s'éloigner d'elle. Tout le monde sait qu'elle vous préfère à tout autre ; pourquoi risqueriez-vous de perdre la partie, en demeurant plus longtemps ici ?

—Mon Atalante est trop agile, de Péan ; j'abandonne la course ! Je n'ai pas l'avantage d'Hippomène, moi !

—N'avez-vous pas jeté quelques pommes d'or à ses pieds ?

—Je m'y suis jeté moi-même... et elle ne s'est pas arrêtée !

VII.

Le Gardeur se versa un autre verre d'eau-de-vie.

De Péan l'attira dans la pièce voisine :

—Le Gardeur, fit-il, vous êtes demandé à la ville. Voici un billet qu'Angélique vous envoie. Elle me l'a glissé dans la main, en rougissant, au moment où je partais pour Tilly. Je lui ai promis de vous le remettre.

Le billet, gracieusement plié, était bien de l'écriture de l'enchanteresse. Un tas de jolies choses légères, piquantes, douces. Elle s'ennuyait à mourir dans cette ville insignifiante... Le bal de l'Intendant n'avait pas été une affaire brillante, parce que Le Gardeur n'y était pas... Sa maison était morne et délaissée... Bref elle voulait le voir pour une affaire sérieuse.

—Vous voyez bien que cette femme vous aime à la folie, dit de Péan.

—Pensez-vous ? demanda Le Gardeur, sérieusement. Bah ! continua-t-il, je n'ai plus de confiance aux femmes.

—Je vous dis qu'elle vous aime ! Lisez donc, comme il faut ! Viendriez-vous si elle vous aimait ?

—Je descendrais, pour elle, au fond de l'enfer! Mais pourquoi me tentez-vous, de Péan?

—Vous n'avez donc pas compris ses paroles? Elle vous demande pour son bonheur et son bien...

—C'est vrai! pourtant, c'est vrai! Par Dieu! je n'ai pas le cœur assez dur pour refuser. J'y vais; je pars!

—Nous nous embarquerons au point du jour.

—Au point du jour, c'est bon! Vous m'avez fait boire, de Péan, n'importe! c'est mieux. Je veux boire jusqu'à l'heure du départ. Il me sera plus aisé de laisser ma tante et ma sœur. Pierre Philibert va être fâché. Mais il peut s'en venir. Ils peuvent tous s'en venir! Je m'en veux, pourtant, de Péan... Je m'en veux! je me déteste! Mais pour moi Angélique Des Meloises est tout... je l'aime trop, c'est péché, de Péan!

VIII.

De Péan vit que Le Gardeur était mûr pour la ruine. Il le ramena à la table de jeu où Le Mercier et Lantagnac brassaient les dés et l'argent, avec une ardeur qui tenait du vertige. La partie commencée la veille se prolongea jusqu'à l'aurore. Un vin nouveau fut apporté, les enjeux redoublèrent, les émotions devinrent plus poignantes.

Dès que la lumière du matin parut, tous quatre se levèrent de table, et, les yeux rougis, le front hâve, les cheveux en désordre, les habits tachés de vin, ils prirent le chemin de la grève.

Des canotiers les attendaient, en fumant, assis sur le bord de leur canot.

Ils s'embarquèrent, le canot fut poussé au large, puis se mit à descendre sur le fleuve devenu calme, en ouvrant un léger sillon où tremblottaient les premières lueurs de l'aube.

De Péan triomphait. Et pourtant, ce triomphe lui faisait mal, car sa jalousie ne dormait point. Il se mit à chanter, puis à conter des histoires à faire rougir les canotiers qui ramaient en silence. De

Lantagnac et Le Mercier le secondaient de leur mieux. Le Gardeur était trop bien élevé et trop délicat pour répéter des obscénités même quand il était ivre.

IX.

Après quelques heures de cette joyeuse course, ils longeaient la falaise où s'est perchée la capitale. Ils décrivirent une courbe, passèrent devant la rue du Sault-au-Matelot, où les bateliers s'étaient réunis pour s'amuser en attendant la besogne. Ces bateliers leur lancèrent une volée de plaisanteries. Mais ils se turent aussitôt que le canot fut près du bord, car ils reconnurent les amis de l'Intendant. C'était la peur. Ils savaient que les gens de la Friponne ne badinaient pas souvent et se montraient rancuniers. Au reste, l'Intendant venait de faire punir sévèrement tous ceux qu'il avait pu convaincre de participation à la dernière émeute, et il fallait se montrer prudent.

Le canot s'arrêta au quai de la Friponne. De Péan et ses compagnons débarquèrent tranquillement. Personne n'osait même les regarder. L'Intendant les attendait. Ils se rendirent au palais où des chambres avaient été préparées pour Le Gardeur.

Le Gardeur de Repentigny était en la puissance de Bigot.

—Je vous félicite, dit Bigot à de Péan ; votre mission a été couronnée du plus beau succès. Nous le tiendrons bien, maintenant... Il faut le tenir sans cesse sous l'influence des liqueurs, jusqu'à ce que nous en ayons fini.

—Je comprends ! répondit de Péan, Eméric et Le Mercier le feront boire ; Cadet, Varin et les autres le feront jouer... Il faut le plumer parfaitement avant qu'il se décide à accomplir vos desseins.

—A votre gré, de Péan : Mais veillez sur lui ; qu'il ne laisse point le palais. Ses amis vont le chercher. Ce maudit Philibert viendra. Je ne veux pas qu'il le voie. Vous en répondez sur votre tête ! Vous

ferez en sorte que Le Gardeur l'insulte.... Vous êtes capable d'arranger cela !

On sait que de Péan s'acquitta bien de son engagement.



CHAPITRE XLII.

MÈRE MALHEUR.

I.

La Corriveau avait hâte de commencer son œuvre maudite. Elle se cachait toujours chez son ancienne amie, la mère Malheur, un bouge où elle s'était réfugiée, on s'en souvient, après sa première entrevue avec Angélique Des Meloises.

Ce bouge malpropre semblait faire partie du rocher auquel il s'adossait. C'était une petite construction en pierre brute, surmontée d'un toit aigu, avec des auvents qui descendaient bas comme pour la cacher.

Le seul être vivant qui l'habitait d'ordinaire était la mère Malheur, une vieille méchante, une vieille sans cœur, qui vendait du bon vent aux matelots et de la chance aux chasseurs. On la soupçonnait encore d'exercer d'autres industries non moins condamnables.

A force de pratiquer les superstitions, elle en était venue à croire un peu à ses propres impostures. Elle admirait la Corriveau, et la Corriveau, pour la récompenser de son amitié, lui avait révélé quelques-uns de ses diaboliques secrets, les moins importants, comme de raison.

Mère Malheur la recevait toujours avec un plaisir sincère, la fêtait, la choyait, la servait de son mieux ; jamais cependant elle ne se montrait trop curieuse. Elle ne l'interrogeait pas sur les motifs qui l'ame-



naient à la ville. Elle en devinait toujours assez long probablement. Au reste, ces deux femmes se connaissaient assez pour se comprendre sans de longs discours.

II.

Ce jour-là, la Corriveau se montrait plus réservée que jamais, et mère Malheur plus curieuse que de coutume. Elle avait parlé, mère Malheur, de toutes les drogues qu'elle avait vendues, de tous les horoscopes qu'elle avait tirés, des bonnes chances promises aux voyageurs, et des vents favorables garantis aux marins, et la Corriveau ne s'était vantée de rien ; pas la moindre confidence en retour. Evidemment elle était sombre, la Corriveau ; elle était songeuse, inquiète. Elle méditait quelque chose.

—Si vous avez besoin de mes services, dame Dodier, lui dit-elle, enfin, ne vous gênez pas. Je crois que vous avez quelque tâche à accomplir. Quelque fois, petite aide fait grand bien. Je me mettrais dans le feu pour vous, dame Dodier ! et pour n'importe quelle autre personne au monde je ne voudrais pas me brûler un doigt.

—Je sais cela, mère Malheur, je sais cela ! Vous avez raison, je médite quelque chose, et je vais avoir besoin de vous. Cependant, je ne puis vous dire pourquoi ni comment.

—Est-ce d'un homme qu'il s'agit, ou d'une femme ? Rien que cela, dame Dodier ; je ne vous demande rien de plus.

Elle regardait la Corriveau avec des yeux brillants de convoitise et de curiosité.

—C'est d'une femme, répondit la Corriveau ; ainsi vous allez m'aider. Vive notre sexe toujours ! mère Malheur, pour un forfait bien conditionné ! Je ne vois pas trop à quoi serviraient les femmes si ce n'était à se tuer les unes les autres pour l'amour de ces vauriens d'hommes !

III.

Mère Malheur se prit à rire d'un rire hideux, en mettant ses longs doigts crochus sur les épaules maigres de sa maîtresse :

—A quoi elles serviraient, les femmes, dites-vous! à tenter l'homme, et à jeter la semence de tous les maux!

—Nous deux, par exemple, mère Malheur, nous sommes terriblement tentantes! repartit la Corriveau en riant à son tour d'un air cynique.

—Eh! nous avons eu notre jeunesse! Vous vous en souvenez; nous n'étions pas les moins séduisantes, ni les plus insensibles.

—Bah! s'écria la Corriveau, j'aurais voulu être homme, moi! le destin s'est fièrement trompé en me faisant femme!

—Je suis contente d'être femme, moi, dame Dodier, oui, ma foi! Les hommes ne sont pas capables d'être la moitié aussi méchants que les femmes, surtout quand elles sont jeunes et jolies...

Et elle rit tant que ses yeux rouges et chassieux se remplirent de larmes.

—C'est vrai ce que vous dites-là, mère Malheur! les plus belles femmes sont toujours les plus méchantes. Belle et cruelle! belle et cruelle! c'est un vieux dicton. Mais bah! nous sommes toutes pareilles; nous portons toutes la marque de Satan...

La Corriveau avait l'air d'Hécate en prononçant ce blasphème contre la femme.

—La marque de Satan! reprit mère Malheur, je l'ai sur un bras, voyez! J'ai été, un jour, citée devant la haute cour d'Arras, à cause de ce signe de sorcellerie. Mais le juge, un imbécile! a déclaré que c'était un grain de beauté et que je n'étais pas du tout sorcière pour cela. Tout de même, je l'ai ensorcelé comme il faut. Le pauvre garçon! il mourut dans le cours de l'année et le diable vint, sous la forme d'un chat, se coucher sur son tombeau, jusqu'à ce que ses amis eussent planté une croix. Je

vous le répète, je suis contente d'être femme, parce qu'il est toujours aisé de se faire belle et d'être méchante. C'est ce que je dis aux jeunes filles qui viennent me consulter, et elles me donnent double salaire pour cela.

—Eh bien ! pas moi ! Les femmes, mère Malheur, elles nous méprisent, nous appellent des vauriennes, des sorcières, et elles font pis que nous : elles mentent, frappent, tuent pour l'amour d'un homme qu'elles trahiront demain. Salomon, le plus sage des hommes, n'a trouvé dans son temps, qu'une femme vertueuse sur mille, aujourd'hui, il n'en trouverait pas une dans tout le monde.

Apportez-moi un verre de vin, mère Malheur, je suis fatiguée de voyager dans l'obscurité d'ici à la maison de cette joyeuse dame dont il est question.

IV.

Mère Malheur avait une cruche d'excellent vin qu'un matelot lui avait apportée après l'avoir volée à bord de son vaisseau ; elle en remplit deux grands gobelets :

—Vous ne m'avez toujours pas dit le nom de cette dame.

—Non, et je ne vous le dirai pas encore. Seulement, sachez qu'elle est capable de nous en remontrer à toutes deux. Mais j'ai fini d'aller chez elle.

La Corriveau ne se rendit plus en effet chez mademoiselle Des Meloises. Mais elle fut tenue au courant des agissements de l'Intendant. Il était allé aux Trois-Rivières, pour affaires urgentes, et pouvait y demeurer une semaine.

Angélique avait questionné Varin, pour savoir ce qui s'était passé au conseil. Varin lui fit un compte-rendu fantaisiste et raconta tout autre chose que la vérité. S'il eut dit que le gouverneur avait ordre de chercher mademoiselle de St. Castin, et qu'il fallait à tout prix la trouver, elle se serait empressée de le voir pour le conseiller de faire visiter Beaumanoir.

Elle aurait pu ainsi éloigner sa rivale, sans avoir besoin de recourir au crime.

Il ne devait pas en être ainsi.

V.

Mère Malheur était mieux informée. Une servante de Varin, qui venait la consulter assez souvent et qui ne se faisait pas un scrupule de bavarder, lui avait tout dit. Elle savait cela, elle, d'un petit domestique, son amoureux, qui avait espionné son maître et l'Intendant, pendant qu'ils causaient ensemble des lettres du baron et de la Pompadour. Elle se hâta d'accourir chez la vieille sorcière avec sa nouvelle intéressante et un pot de confitures volé à la cuisine. Mère Malheur montra autant d'empressement à tout révéler à la Corriveau.

La Corriveau comprit aussitôt qu'il fallait empêcher mademoiselle Des Meloises de connaître cela. Elle changerait d'avis, ne voudrait plus faire périr sa rivale, et la récompense promise pour le forfait serait perdue. Elle ne l'entendait pas ainsi, la Corriveau ! Elle avait mis la main dans le plat ; elle ne la retirerait pas vide. La chance était trop belle, le crime trop noir, pour y renoncer.

VI.

La malheureuse Angélique, victime de ses passions d'abord, allait devenir victime de la Corriveau. Sans en faire tout à fait sa confidente, la Corriveau résolut de se servir sans retard cependant de sa vieille amie, et d'utiliser ses infâmes services. Il n'y avait plus de temps à perdre.

Mère Malheur avait été servante à Beaumanoir autrefois. Elle connaissait parfaitement la maison. Dans les jours d'ardeur et de folie de la jeunesse, elle était souvent entrée ou sortie clandestinement, par le passage souterrain, qui reliait la tour aux voûtes du château. Elle était familière avec dame Tremblay. La charmante Joséphine de jadis, l'avait souvent consultée, dans les instants critiques où son

cœur large était également divisé entre ses nombreux adorateurs.

Maintenant, le plus grand plaisir de ces deux vieilles friponnes était de s'asseoir à une petite table, en face l'une de l'autre, avec une tasse de thé ou un verre de rhum, et de rappeler ce temps éloigné de leur jeunesse scabreuse. Cela avait la senteur du vice aimé, et ragaillardissait leurs esprits, comme la senteur du foin nouvellement fauché nous rappelle que l'été est revenu, et que c'est le temps des ébats joyeux dans les vertes prairies.

VII.

La Corriveau ne doutait point que la captive de Beaumanoir ne fût mademoiselle de St. Castin. Le souvenir de la rencontre d'une jeune blanche et des Abénaquis, dans le bois de St. Valier, et des questions qu'elle lui adressa au sujet de l'Intendant, la confirma dans son opinion. Elle résolut d'envoyer sa complice nouvelle au château, sous prétexte de faire une visite à dame Tremblay, mais en réalité pour qu'elle pût lui préparer les voies à elle-même, et la mettre en communication avec la captive.

Si Caroline se décidait à admettre la Corriveau dans sa chambre privée, et à lui accorder un peu de confiance, le reste irait bien. Elle dit cela avec une satisfaction singulière, la Corriveau, que le reste irait bien. Puis, ce ne serait pas mademoiselle Des Meloises qui péserait l'or... le prix du sang ! Une fois le crime consommé, elle verrait !

Elle allait devenir toute puissante et terriblement redoutable, la sorcière de St. Valier. Elle serait riche enfin, très riche ! Mademoiselle Des Meloises partagerait bien sa fortune avec elle, plutôt que de s'exposer aux conséquences d'une trahison. Si la mort de cette récluse doit être pour elle un elixir de vie, pour la Corriveau, elle sera la pierre de touche de la fortune.

VIII.

Le lendemain, mère Malheur se rendait à Beaumanoir. Elle portait, pour mademoiselle de St. Castin, une lettre d'une écriture italienne. Marie Exili avait enseigné l'écriture à sa fille.

Les personnes qui savaient écrire étaient assez rares à cette époque, surtout parmi le peuple. Aussi les gens s'étonnaient assez de trouver cet art chez la Corriveau, et ils supposaient charitablement qu'elle l'avait appris du diable, tout comme elle avait appris de lui à les ensorceler.

Mère Malheur pressentait une cordiale réception. Il y aurait sans doute, tasse de thé agrémenté d'eau-de-vie, et puis évocation des souvenances courts vêtues. En conséquence, elle fit sa grande toilette : Une coiffe avec large dentelle, un chapeau pointu, des boucles d'oreilles, des souliers avec boucles de cuivre, un jupon court et des bas rouges.

Elle partit appuyée sur sa canne. Elle trottait dru. Arrivée sur la grève de la rivière St. Charles, elle appela le passeur qui se hâta de venir.

Le passeur, c'était toujours Jean Le Nocher.

Il fit le signe de la croix, quand elle mit le pied dans son bac, et prenant son aviron, il se hâta de ramer, comme pour avoir fini le plus tôt possible.

Il ne voulut pas accepter de péage, ce n'était pas par galanterie assurément. Babet s'aperçut de cela et elle accourut :

—Payez à moi, mère Malheur, fit-elle, c'est la même chose.

Et elle mit la monnaie dans sa poche en disant à son mari :

—Vous êtes fou, Jean, l'argent ne sent pas mauvais. Au reste, nous le donnerons à l'église et ça le purifiera.

IX.

Mère Malheur était accoutumée au mépris et aux railleries du monde ; cependant, la remarque de Babet

la blessa. Elle frappa du bout de sa canne le sol avec fureur, et faisant signe de son doigt osseux elle s'écria :

—Que le diable vous emporte, Babet ! Comment se fait-il que vous soyez devenue la femme d'un honnête homme ? il n'y avait donc pas de sorcière alors ? Ah ! vos belles joues roses deviendront blanches comme un morceau de craie, avant que vous en attrapiez un autre, quand celui-ci sera mort ! Regardez !...

Elle fit, avec le bout de sa canne, un pentagone sur le sable.

Quand ce signe sera effacé, continua-t-elle, attention ! les malheurs commenceront. Ce n'est pas moi qui les cause, ces malheurs, je ne fais que les prédire ! Adieu, dame Babet, bon voyage à moi ! mauvaise chance à vous !

X.

La vieille sorcière s'éloigna, marchant vite, à l'aide de sa canne, sur le bord du chemin qui conduisait à Charlesbourg.

Jean était terrifié : Babet, rouge de colère, sefrappa dans les mains en criant :

—Va-t-en, vieille méchante ! je voudrais te voir monter à la lune dans un baril de goudron enflammé !... Mauvais voyage ! mauvais voyage !... D'abord, tu ne sors jamais que pour le mal !...

Jean dit à Babet, d'un air triste et d'un ton lamentable :

Elle a laissé la marque de satan sur le sable ; allons-nous l'effacer, ou demander au curé qu'il vienne avec de l'eau bénite ? Mais pour sûr qu'il arrivera malheur à quelqu'un ensuite.

—Mais si le malheur ne tombe pas sur nous, Jean, qu'est-ce que cela fait ? Pas besoin de pleurer ! Laissons ce signe, et le curé l'effacera. Il détournera bien la malédiction.

—C'est bon ! laissons-la aussi longtemps que pos-

sible, puisque le malheur ne doit arriver que lorsqu'elle sera effacée.

Il courut à la maison chercher une cuve, et la mit comme un couvercle sur le signe fatal, pour le cacher.

XI.

Mère Malheur, tour à tour, riant et maudissant, monta la route de Charlesbourg, et vint s'arrêter un instant, sous le vieil arbre qui ombrageait la couronne de France.

Deux ou trois habitants vidaient, en causant, leur gobelet de cidre. Ils s'empressèrent de lui faire place.

Elle s'assit, les fixa de ses petits yeux rouges et leur causa tant d'effroi, ou de répugnance qu'ils s'éloignèrent l'un après l'autre et la laissèrent seule.

Dame Bédard et sa fille Zoé vinrent la trouver. La conversation s'engagea aussitôt. Zoé voulait savoir le bonheur qui l'attendait dans son ménage. Elle pria la sorcière de soulever un coin du voile qui lui dérobait l'avenir.

Mère Malheur se rendit à ses désirs et lui dit une foule de choses agréables, sans doute, car après son départ, la jeune fille affirma que jamais diseuse de bonne aventure ne pouvait deviner la vérité et lire dans l'avenir comme cette bonne vieille. Elle la trouvait une bonne vieille ; et les gens qui parlaient mal d'elle, étaient tous des mauvaises langues.

Quand elle raconta à sa mère les prédictions qui venaient d'être faites à son sujet, sa mère se mit à rire et fut toute joyeuse comme une aïeule près du berceau de son premier petit fils.

XII.

Mère Malheur ne savait pas au juste pourquoi elle se rendait à Beaumanoir, mais elle flairait du sang et cela lui donnait du courage.

Elle se remit en route, et vite, vite ! la main crispée sur sa canne noueuse, laide comme un

gnome, un rayon du feu de l'enfer dans les yeux, elle entra dans la forêt.

Ses pieds maudits fouillaient dru et reculaient, avec un bruit sec, les feuilles de pourpre et de safran, tombées des rameaux, pour faire un tapis au sol flétri. Le ciel était d'azur, l'air frais et embaumé, mais pour elle tout paraissait ténèbres. Elle haïssait les beautés de Dieu.

C'était l'été de la St. Martin, l'été des sauvages, comme disent les habitants, et la nature, à la veille de s'endormir dans le tombeau de l'hiver, sous son épais linceul de neige, prodiguait, comme pour se faire regretter davantage, dans une heure de douce ivresse, ses charmes ravissants et ses glorieuses beautés.

Mère Malheur maudissait les rayons de lumière qui jouaient dans les feuillages éclatants, les oiseaux qui chantaient de bonheur, les souffles parfumés qui murmuraient partout, parceque c'était la bonté de Dieu qui faisait descendre ces rayons du ciel, chanter ces oiseaux sur les arbres, courir ces souffles odorants dans l'espace.

Elle arriva enfin, tout essoufflée, à la porte du château, et un cruel sourire parut sur ses lèvres. Ceux qui l'aperçurent d'abord, récitèrent un Ave Maria pour détourner les mauvais sorts de leur tête, et la saluèrent poliment ensuite. Ils n'étaient pas fâchés, car, pour une pièce d'argent, ils sauraient enfin si l'amant est fidèle, si l'insensible se laissera toucher, si la richesse viendra un jour, et mille choses qu'il n'est pas indifférent de connaître.

Dame Tremblay sortait par la porte de derrière du château, comme elle arrivait.

—Sur ma vie ! s'écria t-elle, c'est la mère Malheur ! Bonjour ! ma vieille âme damnée ! Vous avez deviné que je voulais vous voir, c'est sûr ! Entrez, venez vous reposer. Vous devez être fatiguée, la mère, hormis que vous soyez venue à cheval sur un manche à balai... Entrez, ne vous occupez point de ces jeunesses.

Elle faisait allusion aux domestiques qui, la tête dans les portes, chuchottaient entre eux.

XIII.

Les deux vieilles femmes entrèrent.

Dame Tremblay conduisit mère Malheur à sa chambre et lui versa un verre d'eau-de-vie.

—Prenez ceci, dit-elle, cela va vous réconforter. Il est excellent ce cognac... J'en prends, moi, de temps en temps, un plein dé, comme cela, et je m'en trouve bien...

Quand j'étais la charmante Joséphine, j'avais coutume de mettre mes lèvres sur le bord des gobelets que je présentais aux galants, et je ne buvais pas plus qu'une mouche. Les coquins! ils ne voulaient boire que dans ces gobelets! Hélas! mère Malheur! ajouta-t-elle, d'un air dolent et en branlant la tête, nous ne pouvons pas rester toujours jeunes et belles!

—Non, c'est vrai; mais nous pouvons demeurer joyeuse et grasse... c'est ce que nous avons fait! Vous ne buvez pas la vie goutte à goutte, et je parie que si quelqu'un vous proposait de vous conduire à l'église, vous seriez capable d'y courir encore, mieux que n'importe quelle jeune fille de la Nouvelle-France.

La répartie de mère Malheur, fit rire aux éclats dame Tremblay. Elle approcha sa chaise de sa vieille camarade et la regardant en face:

—Quelles nouvelles? demanda-t-elle.

XIV.

Elle était douée d'une vive curiosité, la mère Tremblay, se tenait au courant de tout ce qui se passait à la ville et à la campagne, éprouvait autant de plaisir à répandre les rumeurs qu'à les recueillir, et ne lâchait jamais une personne qu'elle n'en eût tiré tous ses secrets.

Le mystère qui enveloppait mademoiselle de St. Castin l'intriguait assez, conséquemment. Elle s'ir-

ritait de ne pouvoir le pénétrer, et taxait presque d'impertinence la réserve de cette fille qui ne voulait pas même dire son nom.

Le plus extraordinaire, c'est que l'Intendant lui avait défendu de chercher à pénétrer le secret de sa captive.

En fallait-il plus pour irriter même la plus indolente curiosité ! Mère Malheur arrivait fort à propos.

XV.

—Vous sentez-vous bien, maintenant, mère Malheur ! demanda-t-elle, à sa visiteuse. Ce petit verre vous a rendue colorée comme une pivoine.

—Je me sens très bien, oui : Il est vraiment bon, ce cognac, il réchauffe sans brûler... Ce verre, c'est ce qui m'est arrivé de plus heureux aujourd'hui...

—Il doit y avoir du nouveau à la ville : des naissances, des mariages, des décès. Il doit y avoir des relations tendres, des heureux, des malheureux en amour ; des noms proclamés, des réputations naufragées. Voyons ! mère Malheur, parlez, dites tout... J'aurai quelque chose d'intéressant à vous conter... Encore une petite goutte de ce bon cognac.

—Décidément, dame Tremblay, la tentation est trop forte, répondit mère Malheur.

Elle se versa un bon coup, et le verre à la main, elle commença à rapporter les rumeurs qui couvraient les rues de la ville, et elle leur donnait des couleurs agréables et des tournures piquantes.

Dame Tremblay était ravie.

—Maintenant, dit-elle, j'ai un secret à vous confier, mère Malheur.

Elle parlait bas et d'une façon mystérieuse.

XVI.

—C'est un secret formidable, reprit-elle, attention ! il vaudrait mieux être brûlée vive que de le révéler.

"Ici, dans le château, il y a une dame, une vraie dame s'il en fut jamais, qui vit dans la retraite la plus profonde. L'Intendant seul peut la voir...... et

moi! Elle est aussi belle et aussi triste que Notre-Dame des douleurs. Ce qu'elle est, je puis le deviner; mais son nom, impossible! Je donnerais mon petit doigt pour le savoir, cependant.

—Je ne comprends pas, dame Tremblay, qu'on ait des secrets avec vous. Tout de même, vous m'apprenez là, une chose vraiment extraordinaire. Une femme qui est cachée ici! Et vous ne pouvez pas la connaître? C'est drôle!

—C'est pourtant la vérité. Si je vous disais que j'ai essayé toutes les ruses; mais elle a été plus fine que moi. Si c'était un homme, j'en viendrais bien à bout. Quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport, je pouvais rouler les hommes comme un fil autour de mon doigt, mais cette femme, c'est un nœud inextricable.

—Que savez-vous d'elle? quels sont vos soupçons, dame Tremblay?

—Ma foi, je vous dirai bien que je la crois un peu comme nous toutes, les femmes, pas meilleure que de raison. L'Intendant le sait bien, lui, mademoiselle DesMeloises aussi. Elle aussi, la pauvre captive, connait un peu ses misères, car elle prie et pleure beaucoup. C'est pour cela qu'elle se montre si discrète.

XVII.

—Savez-vous bien, dame Tremblay, que c'est une grande nouvelle que vous m'apprenez là, reprit mère Malheur, dissimulant du mieux qu'elle pouvait la joie extrême qu'elle ressentait, et bien décidée à ne pas laisser échapper une si belle occasion de servir la Corriveau.

Mais qu'attendez-vous de moi en cette circonstance, continua-t-elle.

—Ce que j'attends de vous? le voici. Vous allez voir cette dame, mère Malheur, sous le plus grand secret, bien entendu! et vous lirez dans ses mains tous les secrets qu'elle nous cache. Vous comprenez?

—Je ferai tout ce que vous voudrez, dame Trem-

blay, tout ce que vous voudrez! Seulement il faudra que je la voie seule.

—Quant à moi, je le veux bien, mais je ne sais pas si elle consentira. Elle a une tête! je n'oserais pas la solliciter trop vivement... Tenez! ce mystère de femme me trouble étrangement. J'en maigris. Voyez donc mes coudes, mes genoux!... Je n'ai pas été dans un pire état depuis le temps du bonhomme Tremblay. Ce pauvre homme!...

Je vais aller lui demander si elle veut faire dire sa bonne fortune. Elle est délaissée de tout le monde, désespérée. Une femme désespérée s'accroche à tout. C'est ce quej'ai fait quand j'ai épousé, d'après votre conseil, le sieur Tremblay.

Dame Tremblay s'essuya la bouche et les joues avec le coin de son tablier et descendit à l'appartement de Caroline.

XVIII.

Mademoiselle de St Castin, assise à sa fenêtre, travaillait à une dentelle, en songeant à ses joies d'autrefois et à ses douleurs d'aujourd'hui. Et souvent elle relevait son front pâle comme pour regarder le ciel qui se déroulait sur les bois jaunissants, et alors son ouvrage reposait sur ses genoux, entre ses mains immobiles.

Elle rappelait une à une, comme des perles précieuses, les paroles que l'Intendant lui avait adressées en partant pour les Trois-Rivières. Sa voix avait eu une douceur inaccoutumée, sa main semblait plus chaude et plus loyale, son regard, plus tendre, et plus franc! Comme il avait paru ému quand, sur la galerie, en se séparant d'elle, il lui recommanda de prendre bien soin de sa santé et de retrouver les roses d'Acadie!

—Oh! les pauvres roses d'Acadie, pensait-elle douloureusement, elles ne refleuriront plus jamais!... je les ai trop longtemps arrosées de mes larmes...... trop longtemps en vain!... Il est trop tard, Bigot, trop tard!

Elle fut arrachée à ses réflexions amères par trois petits coups frappés dans sa porte...

Dame Tremblay entra, sous prétexte de tout mettre en ordre dans la chambre, et commença à raconter les petites nouvelles du dehors, sans paraître y attacher d'importance, tout en époussetant, ou essuyant les meubles.

Mademoiselle de St. Castin l'écoutait d'une oreille assez indifférente.

—Il vient d'entrer une singulière vieille, au château, dit elle à la fin, en regardant la jeune fille. C'est une femme de la ville. Elle est si savante qu'elle connait tout. Elle sait interpréter les songes ; elle peut voir dans une glace. ou dans votre main, le passé, le présent et l'avenir.

Caroline releva la tête et laissa tomber sa broderie. La vieille ménagère continua :

—C'est réellement une femme étonnante, dangereuse même. Il n'est peut-être pas bon d'avoir des rapports avec elle. Cependant, je sais qu'elle est souvent consultée. Elle m'avait prédit mon mariage avec le bonhomme Tremblay... Mais elle m'annonça sa mort aussi, ensuite. Il est mort comme elle l'avait dit, et dans le mois qu'elle avait désigné... Quant à moi, j'ai raison de croire en elle et......de lui garder de la reconnaissance.

XIX.

La curiosité de mademoiselle de St. Castin s'éveillait. Le sang indien qui coulait dans les veines de cette fille, lui avait donné quelque chose du caractère superstitieux et naïf de ses pères.

Elle venait de faire un rêve singulier.

" Un homme, la figure couverte d'un voile épais, la menait en croupe sur un cheval noir comme la nuit. Le cheval noir courait comme le vent. Il se rendit ainsi aux confins du monde et là, l'homme masqué, qu'elle n'avait pu reconnaître la renferma dans une montagne pour jusqu'à la fin des temps. Mais un ange éblouissant entr'ouvrit le rocher, la

prit dans ses bras et l'emporta à travers l'espace radieux, au pied du Rédempteur, parmi les élus du ciel.

Ce rêve l'inquiétait. Elle n'avait pas pu voir la face de son ravisseur, mais elle savait que c'était un homme qu'elle aimait, un homme qui l'aimait aussi, mais d'un amour inavouable.

L'arrivée au château d'une personne capable d'expliquer les songes, lui parut une bonne fortune, une permission de la Providence, peut-être.

—Je serais curieuse de consulter cette vieille femme, dit-elle à dame Tremblay.

La ménagère se hâta de l'aller quérir. Elle revint au bout de cinq minutes. Le bâton de la sorcière faisait, à chaque pas, retentir lugubrement le plancher du corridor.

XX.

Mère Malheur entra. Son aspect repoussant produisit une impression pénible sur l'esprit délicat de Caroline. Elle s'assit après y avoir été invitée, et attendit les questions qu'il plaîrait à la jeune curieuse de lui adresser.

Elle préparait d'avance ses explications de manière à passer pour habile en flattant les espérances de sa nouvelle dupe.

Caroline raconta le songe étrange qu'elle avait eu, et la diseuse de bonne aventure lui prédit l'heure de la délivrance et du triomphe, par les soins d'un ami ignoré.

Cette promesse fit sourire l'infortunée et la prédisposa en faveur de la vieille femme.

Mère Malheur, regardant tout autour de la pièce, pour s'assurer que les portes étaient bien fermées, reprit :

—Madame, je puis vous dire autre chose que la signification de votre songe, si vous le voulez ; je suis capable de découvrir qui vous êtes et pourquoi vous êtes ici.

Caroline se dressa stupéfaite en face de la sorcière.

—Vous savez qui je suis, balbutia-t-elle, et pourquoi je suis ici ?... c'est impossible ! je ne vous ai jamais vue...

—C'est vrai, vous ne m'avez jamais vue ; mais je vais vous dire quand même qui vous êtes : Vous êtes la fille du baron de St. Castin. N'est-ce pas vrai ?

La sorcière avait un aspect effrayant en parlant ainsi.

—O mère des miséricordes ! s'écria mademoiselle de St. Castin, tout effrayée, ayez pitié de moi !... qui êtes-vous donc, ajouta-t-elle, vous qui me connaissez si bien ?...

—Je ne suis qu'une messagère, madame. Je suis venue ici pour vous apporter une lettre de la part d'une amie qui vous connaît mieux que moi, et qui désire beaucoup vous voir, et vous communiquer des choses de la plus haute importance.

Elle lui remit le billet plié de la Corriveau.

—Une lettre ? fit Caroline, quel est ce mystère ?... Est-ce de l'Intendant ?

—Non, madame, c'est d'une femme.

Caroline rougit et trembla en prenant la lettre.

—C'est d'une femme, pensait-elle, il doit y avoir des motifs sérieux.

XXI.

La Corriveau affirmait qu'elle était une amie inconnue, désireuse de la protéger dans un moment critique... Le baron de St. Castin savait sa fille en la Nouvelle-France, et il était autorisé par le roi, à la chercher partout. S'il la retrouvait, elle serait envoyée en France...

Elle connaissait bien d'autres choses qu'elle ne pouvait pas écrire, mais qu'elle lui confierait dans une entrevue.

Elle connaissait le passage souterrain qui allait de la tour aux voûtes du château. Elle s'y rendrait la nuit suivante, à minuit juste, et elle irait frapper à la porte de la chambre secrète.

L'Intendant serait probablement une huitaine de

jours aux Trois-Rivières, et en son absence, Beaumanoir serait probablement visité.

Caroline frissonnait en parcourant cette lettre. Après la rougeur de la honte, la pâleur de la crainte se peignit sur sa belle figure.

—Que faire ? O mon Dieu ! que faire ? exclama-t-elle en se tordant les bras, dans une amère angoisse.

Mère Malheur la regardait avec indifférence, avec curiosité, et ne se sentait nullement émue.

—Mon père, mon père bien-aimé ! continua-t-elle, mon père que j'ai tant offensé, va venir ici, la colère dans l'âme, m'arracher à ma cachette !... Oh ! je mourrai de honte à ses genoux ! Oh ! que les montagnes tombent sur moi et m'ensevelissent avec ma honte ! que faire ? où fuir ? Bigot ! Bigot ! pourquoi m'avez-vous trahie ?...

Mère Malheur, froide, dure, impassible, la regardait toujours.

—Mademoiselle, dit-elle, il n'y a qu'un moyen de vous sauver, c'est de suivre les conseils de l'amie qui vous écrit. Elle vous trouvera, j'en suis sûre, une bonne cachette. Voulez-vous la voir ?

—La voir ? Mais qu'est-elle ? Ne me trompe-t-on pas ? La connaissez-vous ?

Et elle regardait mère Malheur finement, pour voir si elle surprendrait une fausseté dans son air.

—Je crois que tout est vrai, madame, répondit la vieille scélérate. Mais, vous comprenez, je ne suis qu'une pauvre messagère, moi, et je n'affirme point ce que j'ignore. Mais celle qui m'envoie pourra vous dire tout.

—L'Intendant la connait-il, cette femme ?

—Il me semble qu'il lui a dit de veiller sur vous en son absence. Elle est vieille et c'est une amie. Voulez-vous la voir ?

—Oui ! oui ! c'est bon. Dites-lui de venir.......Ah ! j'ai besoin de la voir !... Mais vous aussi vous êtes âgée, et vous avez de l'expérience ; pensez-vous qu'elle va véritablement me sauver ? Le pensez-vous ?

Elle joignait les mains avec un douloureux désespoir en disant cela.

—Si elle ne vous sauve point, personne au monde ne vous sauvera.

—Hâtez-vous, alors, hâtez-vous ! Qu'elle vienne demain dans la nuit ! Je l'attendrai dans la chambre secrète... Je l'attendrai comme, dans la vallée de la mort, le condamné attend l'ange de la délivrance.

XXII.

Mère Malheur n'avait plus rien à dire, plus rien à apprendre.

Elle avait admirablement réussi dans sa mission diabolique et la Corriveau, sa digne camarade, allait chaleureusement la féliciter.

Elle fit un salut respectueux à mademoiselle de St Castin et se retira, clopin, clopant, en l'espionnant de l'œil.

Caroline s'assit, après avoir rendu le salut, et se mit à relire la lettre mystérieuse.

Elle ne remarqua point le regard faux et le sourire fourbe de la vieille femme qui s'arrêta, dans la porte entrebaillée, pour jouir encore du succès de sa criminelle mission.



CHAPITRE XLIII.

VERSEZ LE VENIN, SERPENTS DU NIL !

I.

—Cela sent la mort, grommela la vieille en sortant. La Corriveau doit venir ici à son tour, mais elle viendra en messagère elle aussi !... Cette jeune fille est trop belle, et sa mort devra faire la fortune de quelqu'un.

Il faut que j'aie ma part aussi moi : je l'ai bien gagnée.

Dans la galerie, elle rencontra dame Tremblay qui brûlait de savoir le résultat de l'entrevue.

Elles montèrent toutes deux à la chambre de cette dernière, s'assirent à la petite table, burent du thé avec du cognac, et recommencèrent à causer sérieusement, les yeux dans les yeux.

Mère Malheur raconta, avec une verve étonnante et toujours en recommandant le secret, une foule de choses complétement fausses. Elle mentait hardiment et finement la vieille !

—Mais qui est-elle, mère Malheur ? Ne vous a-t-elle pas révélé son nom ? N'avez-vous pas lu dans ses mains ? demanda dame Tremblay.

—Si, dame Tremblay, dans les deux mains ! dans les deux... C'est une jeune fille de Ville-Marie, qui s'est échappée de sa famille pour suivre l'Intendant. Ses parents voulaient l'enfermer dans un couvent pour la guérir de son amour... Vous savez, le cou-

vent guérit si bien l'amour qu'aucun philtre ne peut le réveiller.

Et la vieille se prit à rire comme pour se moquer de ce qu'elle affirmait.

Dame Tremblay soutenait le contraire.

—Bah ! dit-elle, quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport, mes parents ont voulu, une fois, essayer de ce moyen-là... Le couvent ne m'aurait pas guérie. Tous les jeunes gens de la ville seraient venus me voir au parloir... Mais vous ne m'avez pas tout dit encore, mère Malheur ? Espère-t-elle que l'Intendant l'épousera ? Va-t-elle devenir la maîtresse du château ?...

—Elle l'est déjà la maîtresse, dame Tremblay. L'Intendant ne lui refuse rien, et l'épousera probablement avant longtemps. Vous verrez ! C'est tout.

II.

—Non ! non ! vous en connaissez plus long que cela... Ne vous a-t-elle pas avoué qu'elle est jalouse de cette belle effrontée d'Angélique DesMeloises, qui veut de gré ou de force, avoir Bigot pour mari ?

—Non, elle n'a pas prononcé ce nom-là. Mais elle aime l'Intendant et voit des rivales dans toutes les jeunes femmes !... Et elle a raison, ricana la vieille.

—Elle craint Angélique DesMeloises comme le poison, affirma dame Tremblay. Comme de raison elle n'a pas osé vous avouer cela à vous, comme à moi... Mais, voyons ! est-ce que réellement elle ne vous a pas dit son nom ?

—Non, je vous l'assure. Ces filles-là, voyez-vous, perdent leur nom et n'en trouvent pas d'autres, répliqua la sorcière avec un ricanement moqueur.

—Je vous avoue, mère Malheur, que je n'ai pas le courage de me moquer d'elle, reprit dame Tremblay d'une voix légèrement émue. Si elle a perdu son nom, c'est par amour et non par haine. Il n'y a que vos dames sans cœur qui rient de nous parce

que nous en avons trop. Quand même tout le monde la mépriserait, moi je la plaindrais ; c'est un ange et je l'aime... quand j'étais la charmante...

—Oh ! nous avons toutes, comme cela, été des anges, dans un temps ou dans l'autre, et le monde a vu bien des chûtes, interrompit la vieille, d'un ton mélancolique, comme si quelques lointaines réminiscences fussent revenues tout-à-coup à sa pensée.

Dame Tremblay reprit :

—Vous m'interrompez toujours, mère Malheur, mais n'importe ! je disais que personne, quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport, ne pouvait soutenir sans mentir effrontément, que... Vous ne m'écoutez plus ? eh bien ! c'est dommage ! Prenons une autre tasse de thé avec encore une goutte de cognac, et vous allez descendre à la cuisine, dire la bonne aventure à ces paresseuses de servantes qui passent leur temps à parler des garçons, et dépensent tout ce qu'elles gagnent en rubans, en dentelles, en colifichets de toutes sortes. Avez-vous jamais vu des filles comme celles de ce temps-ci ? Sont-elles ridicules, un peu, avec leurs talons hauts, leur fard, leurs garnitures ! on ne peut plus les distinguer d'avec leurs maîtresses. Quand j'étais la......

III.

Mère Malheur l'interrompit encore une fois.

—J'y vais à la cuisine, dit-elle, j'y vais. Ces pauvres servantes, il faut les amuser un brin, ne pas démolir si vite l'édifice de leurs espérances, et les rendre heureuses d'une félicité qui n'arrivera peut-être jamais.

Elle sortit. Dame Tremblay la suivit.

—Je ne pourrai pas m'attarder longtemps, fit-elle, j'ai une longue route à parcourir avant la nuit.

Le temps de satisfaire la curiosité des plus hardies, de promettre des maris fidèles aux plus jalouses et de la richesse à toutes, puis elle fit ses adieux à dame

Tremblay et elle reprit en hâte, marchant dru, avec son bâton, le chemin de la ville.

IV.

La Corriveau l'attendait avec impatience, et dès qu'elle mit les pieds sur le seuil de sa cabane, au pied du rocher, elle lui demanda d'une voix anxieuse, en courant au-devant d'elle :

—L'avez-vous vue, mère Malheur? Lui avez-vous remis ma lettre?... Vous ôterez votre chapeau après. Parlez vite !

Elle ne venait pas à bout de dénouer les attaches de son chapeau, mère Malheur. La Corriveau vint à son secours.

—Eh bien ! parlez donc, dit-elle encore.

—Oui ! oui ! elle l'a, votre lettre. Elle a avalé mes histoires comme de l'eau. Elle vous attend au coup de minuit, demain. Elle vous fera entrer, dame Dodier... Mais est-ce elle qui vous fera sortir?

Mère Malheur, son chapeau à la main, regardait la Corriveau d'un œil méchant.

—Si elle me fait entrer, répondit la Corriveau, je sortirai bien toute seule ! Pourquoi cette question?

—Parce que je lis dans vos yeux un dessein diabolique et vous ne m'en faites point part. C'est mal cela, dame Dodier.

—Pouah ! nous sommes de société. Vous verrez bien !... Mais quelle apparence a-t-elle cette mystérieuse dame de Beaumanoir ?

V.

La Corriveau s'assit et appuya sa main décharnée sur le bras de sa complice.

—L'apparence d'une condamnée à mort, répondit celle-ci ; elle est trop bonne pour vivre. Le chagrin n'est pas fait pour une aussi divine créature.

—Il y a quelque chose de pire que le chagrin, pour cette sorte de créature, répliqua froidement la Corriveau.

—Comme on fait son lit on se couche, riposta mère Malheur.

Et elle ajouta :

C'est ce que je dis toujours aux petites curieuses qui viennent me questionner. Et ma foi! Le proverbe leur plaît assez.

—Les folles! exclama la Corriveau... j'irai demain soir au château, pour la voir, cette merveilleuse beauté. L'Intendant revient dans deux jours, et il pourrait bien l'éloigner. Vous a-t-elle parlé de lui?

—Non, Bigot est un diable plus puissant que celui que nous servons; je le crains.

—Bah! je ne crains ni le diable ni les hommes. A minuit, mère Malheur? C'est à minuit qu'elle m'attend?

—Oui, passez par le couloir, dans les voûtes, et allez frapper à la porte de la chambre secrète. Elle vous fera entrer. Mais dites donc, est-elle condamnée? Ne pouvez-vous pas lui montrer un peu de pitié?

Mère Malheur éprouvait de la crainte et de la commisération. Le regard angélique de la jeune victime l'avait agitée comme le vent fait d'une feuille sèche.

VI.

—Tiens! mère Malheur! riposta la Corriveau, en se moquant, elle a fondu votre vieux cœur de roche! Qui aurait jamais pensé cela?

Pourtant, reprit-elle aussitôt, son regard m'a bien amollie pendant une minute, dans le bois de St. Valier.

—Elle n'est pas du tout comme les autres filles que j'ai vues, affirma mère Malheur, pour s'excuser, je gagerais qu'il n'y a pas plus de mauvais esprits dans son âme que dans une église.

—Vous radotez, mère Malheur! fit la Corriveau en éclatant de rire. Je vais à l'église, moi, et je prie. Mais c'est le diable que j'invoque : et je le vois, derrière l'autel, qui me fait des signes d'encouragement.

—Vous êtes plus chanceuse que moi! je vais quelquefois le prier aussi à l'église, et je ne le vois jamais.

Et les deux vieilles maudites se prirent à ricaner, en répétant les litanies du diable qu'elles récitaient dans l'église de Dieu.

VII.

Il s'agit maintenant, observa la Corriveau, de décider comment je me rendrai à Beaumanoir. Il me faudra aller à pied, comme vous avez fait, mère Malheur. Je prendrai le sentier qui traverse la forêt. Il faut que je ne sois pas vue. Il y va de ma vie.

—La lune se lève vers neuf heures, répondit mère Malheur, ce sera le moment d'entrer dans les bois. Etes-vous sûre du chemin ?

—Le chemin ? J'y entre comme dans ma robe! Je connais un canotier sauvage qui me débarquera sur la batture de Beauport et ne soufflera mot. Je n'irai pas m'exposer à l'espionnage de maître Jean LeNocher ou de sa Babet.

—Ma parole d'honneur! dame Dodier, vous êtes malaisée, à prendre et vous seriez capable de jouer à cache-cache avec Satan.

Pourtant, ajouta-t-elle cyniquement, je crois qu'il finira par nous trouver...quand nous serons dans notre dernière cachette.

—Bah! vogue la galère! exclama la Corriveau en se levant. Ça ira comme ça pourra!

Je me rendrai à Beaumanoir sur mes jambes, et pour trouver le chemin plus court et moins fatiguant; je m'imaginerai que je porte des jarretières d'or et des pantoufles d'argent.

Mais vous devez avoir faim, mère Malheur, après une aussi longue marche. Je vous ai préparé un bon souper. Venez manger au nom du diable, ou bien je vais dire le bénédicité pour vous faire étouffer.

VIII.

La table était bien servie, et les mets plus succulents que ne l'aurait fait supposer l'aspect misérable du taudis. Le pot de confitures, apporté par l'infidèle servante de Varin, n'avait pas été oublié.

Les deux vieilles compagnes s'assirent en face l'une de l'autre.

La Corriveau eut une pensée infernale qui fit tressaillir les mânes de Béatrice Spara, d'Exili et de la LaVoisin. Elle sourit en elle-même et se dit que la prudence était une chose d'un prix infini.

Il y avait entre les deux vieilles femmes, au milieu de la table, une bouteille d'eau de vie. Et les deux misérables buvaient, riaient, se moquaient de leurs dupes et de leurs victimes, et chantaient des refrains obscènes

IX.

Le lendemain, la Corriveau fit connaître à mademoiselle DesMeloises son intention de visiter Beaumanoir le soir même.

Angélique éprouva de la joie à cette nouvelle, mais en même temps, elle pâlit et frissonna. C'était la peur que la tentative ne réussit pas ou que le crime fut découvert.

Elle envoya porter, à la chaumière de la mère Malheur, par un inconnu, un bouquet de roses magnifiques enfermées dans un coffret. Elle avait tremblé en cueillant ces fleurs dignes de parer l'autel de l'Agneau.

La Corriveau plaça le coffret dans une petite chambre noire, où le soleil n'entrait jamais, et dont la sale fenêtre s'ouvrait sur le rocher, à deux pas.

Elle l'ouvrit et ses petits yeux méchants lançaient des flammes à la vue des roses parfumées attachées avec un ruban bleu, et d'une bourse de soie pleine de pièces d'or.

Elle colla la bourse sur sa joue, l'embrassa avec passion et la cacha dans sa poitrine.

Puis regardant le bouquet :

—Les belles fleurs ! les douces fleurs ! dit-elle... Les hommes croient que ces choses-là ne font point de mal... Elles sont comme celle qui les donne, belles en dehors encore..., et belles en dedans, aussi, comme celle qui va les recevoir.

Elle réfléchit pendant une minute en les regardant.

—Angélique DesMeloises, reprit-elle, vous m'envoyez ces roses avec votre or, parceque vous me supposez plus méchante que vous ! Allons donc ! Vous êtes digne d'être couronnée reine de l'enfer, cette nuit, avec ces roses suaves !...

X.

Elle regarda par la fenêtre et vit un rayon de soleil couchant illuminer un angle du rocher, à la cime.

Il est temps que je me prépare pour mon voyage, pensa-t-elle.

Elle dénoua ses longs cheveux grisonnants et les laissa tomber sur ses épaules. Elle prit le coffret d'ébène qu'elle tenait toujours caché dans son sein, et le déposa avec un soin particutier sur une tablette. L'ayant ouvert, elle en tira une petite fiole dorée, le faune antique, remplie d'un liquide brillant. Elle l'agita et des milliers d'étincelles s'allumèrent aussitôt.

Elle prit un mouchoir, le plia et le mit sur sa bouche et ses narines, pour se préserver de la volatile essence, puis, tenant le bouquet au bout de son bras, elle versa dessus quelques gouttes du liquide étrange en prononçant les paroles cabalistiques que la terrible Béatrice Spara avait apprises à Antonio Exili, et que sa mère lui avait enseignées à elle, sans en trop savoir la signification.

Hecaten Voco !
Voco Tisiphonem !
Spargens avernales aquas,
Te morti devoveo, te Diris ago !

Les formidables gouttes tombèrent comme une douce rosée sur les fleurs. Les roses étincelèrent d'un éclat nouveau. Chacune de leurs feuilles, chacune de leurs pétales furent imprégnées de l'impitoyable poison. La mort s'exhalerait maintenant avec chaque atôme de leurs parfums.

La Corriveau enveloppa le bouquet dans un papier d'argent, le remit dans la petite boîte et se prépara à sortir.



CHAPITRE XLIV.

LE CORBEAU L'ANNONCE : PLUS D'ESPOIR !

I.

C'était la veille de la St-Michel. La nuit s'étendait calme sur les bois de Beaumanoir, et la lune à son déclin, versait une lueur pâle à travers les nuages qui montaient de l'orient.

A sa lumière légère et tremblante, on pouvait distinguer, comme un serpent luisant, un petit sentier qui s'enfonçait dans les ombres de la forêt, et dans le petit sentier marchait, vite et avec précaution, la forme noire d'une femme.

Cette femme se rendait au château.

Elle était vêtue comme une paysanne et portait une petite boîte sous son bras. Dans cette petite boîte, il y avait une chandelle et un bouquet de roses enveloppé dans un tissu d'argent ; rien de plus.

Une femme honnête y aurait mis un rosaire. Mais la femme qui s'en allait ainsi, sous les bois, n'était pas honnête.

Pas un bruit autour d'elle, excepté le crépitement des feuilles mortes sous ses pieds, le glapissement des renards ou les cris rauques des hiboux.

Depuis longtemps elle n'était passée là, cette femme, mais elle se souvenait encore des cailloux noirs et des troncs dénudés qui jalonnaient la route. Pas loin, elle devrait trouver, sur la droite, une grosse pierre et, tout près de cette pierre, un autre sentier qui conduisait à la tour.

Cette pierre, elle pouvait bien s'en souvenir et la reconnaître, car elle l'avait fait servir au crime, un jour...

Maintenant Dieu seul et elle s'en souvenaient... Cela l'inquiétait peu, mais Dieu n'oublie rien !

II.

Tout à coup, dans la clarté douteuse de la lune sous le feuillage, elle crut voir apparaître devant ses yeux une forme humaine. En même temps, un frémissement de feuilles la fit tressaillir de peur. Elle crut qu'elle était découverte.

C'était la pierre grise du crime qui prenait la forme d'une femme, dans le jeu des rayons et des ombres.

Les habitants disaient que cet endroit était hanté par un fantôme : une femme habillée de gris. Cette infortunée avait été empoisonnée par un amant jaloux.

La Corriveau lui fit manger de la manne de St. Nicolas et elle tomba morte à ses pieds, sous les yeux de son bien-aimé.

Alors, lui, il s'enfuit dans la forêt, en proie aux plus cruels remords, tomba malade et fut dévoré par les loups.

Seule au monde, la Corriveau connaissait ce drame sanglant.

III.

S'apercevant que c'était la pierre grise d'autrefois qui l'avait épouvantée, elle se mit à rire.

—Bah ! les morts ne reviennent pas, murmura-t-elle. Et puis, si elle revenait, elle, cela me ferait une compagne de route.

La misérable n'aurait peut-être pas eu peur, si l'image de sa pâle victime lui était apparue pour lui reprocher sa cruauté.

IV.

La cloche du château sonna douze coups. Dans

la forêt et les montagnes voisines, le son argentin se répercuta mélancoliquement.

La Corriveau sortit du bois, longea la haie du côté de l'ombre et entra dans la tour.

Elle se trouva dans une chambre carrée, obscure comme une caverne. Un rayon de lune, descendant par la fenêtre grillée, la traversait d'un bout à l'autre.

Elle s'assit sur une pierre pour se reposer un peu et se recueillir. Elle avait besoin de toute sa prudence et de toute sa force pour l'œuvre qui allait se consommer.

Les chiens hurlaient d'une façon lugubre, comme s'ils avaient deviné l'infernale machination. Elle n'en avait point peur, car ils étaient enfermés dans la cour du château.

V.

—Me voici rendue saine et sauve, pensa-t-elle. Personne ne m'a vue !...

On dit qu'il y a un œil qui voit tout, une oreille qui entend tout. Si Dieu me voit et m'entend, il ne m'empêche toujours pas d'accomplir mes desseins. Cette nuit encore, je veux agir, et toutes les prières de la victime désignée ne serviront de rien... Si Dieu existe, il me laisse vivre et il laisse périr la dame de Beaumanoir !...

Il y avait, dans un coin de la tour, un escalier de pierre tournant, qui montait jusqu'au toit et descendait jusqu'aux voûtes.

Ces voûtes épaisses avaient servi de magasins autrefois, quand les habitants du château, à l'approche des Iroquois, venaient s'enfermer dans la tour.

Après un moment de repos, la Corriveau, comme impatientée d'en avoir fini, passa sous une porte cintrée qu'elle avait observée dans l'ombre et se trouva sur un palier du grand escalier.

—C'est par là, murmura-t-elle. De la lumière maintenant !

Elle ferma la porte sur elle par mesure de prudence et alluma sa bougie.

Comme on disait la tour hantée par des esprits, les servantes du château se donnaient garde d'y entrer. Les hommes même qui s'y aventuraient passaient pour des braves.

La Corriveau, sa lumière à la main, descendit à pas lents au fond des voûtes ténébreuses. C'était une large caverne en pierre, véritable demeure de la nuit noire, dont l'obscurité humide semblait absorber la faible et vacillante lumière qu'elle portait. De rudes colonnes de pierres brutes séparaient en trois parties cette espèce de caverne.

Un mince filet d'eau tombant dans une auge de pierre entrait d'un côté, traversait les voûtes et se perdait de l'autre côté. Son murmure incessant et monotone, semblait celui d'une clepsydre marquant les heures de l'éternité.

VI.

La Corriveau s'avança résolument, comme une personne qui sait où elle va et connait son chemin. Elle se trouva bientôt en face d'un panneau en bois, comme ceux du château. Elle l'examina attentivement avec sa lumière, pour voir comment il s'ouvrait.

Mère Malheur lui avait parlé de ce panneau, de sorte qu'elle n'eut pas de peine à le faire tourner. Il suffisait de savoir où le toucher.

Elle ne le referma point sur elle. Le couloir où elle entrait conduisait à la chambre secrète. Il n'y avait plus d'obstacles ; le chemin était libre.

Elle n'avait point frayeur, car elle ne pouvait rien rencontrer de pire qu'elle-même. Devant elle, point de crainte ni d'hésitation, derrière elle, point de remords !

Elle trouvait le chemin long, et les voûtes plus basses semblaient peser sur sa tête maudite.

Elle arriva à une porte de fer grillée, sous une arche lourde.

Cette porte ! elle séparait la lumière des ténèbres, le bien du mal, l'innocence de la culpabilité.

D'un côté de cette porte, dans une chambre éblouissante de lumière, une jeune fille, confiante, généreuse, victime de sa douce naïveté ; de l'autre côté, s'avançant d'un pas furtif, dans une route déserte, la méchanceté, la menace, la cruauté !...

La main du crime se lève pour frapper à la porte, mais la porte ne peut être ouverte que par la main de l'innocence !

VII.

O Caroline de St Castin ! pauvre martyre de l'amour ! pauvre victime de la jalousie ! parmi toutes ces pensées qui obsèdent votre esprit, dans la solitude et le silence de cette nuit lamentable, n'est-il pas une pensée de crainte et de terreur ? Comment pouvez-vous, tranquillement et sans soupçon, attendre cette femme inconnue qui vient d'une façon si mystérieuse, frapper à la porte de votre dernier refuge ?

Hélas ! Caroline comptait les minutes une par une, à mesure que l'aiguille les marquait sur le cadran de l'horloge !

Elle tremblait, mais elle ne savait pas pourquoi. Elle avait hâte d'entendre dans sa porte les coups fatals !

Elle ne soupçonnait nullement une intention criminelle. Son ange gardien s'était détourné pour pleurer. La providence semblait l'avoir abandonnée...

Peu à peu, les bruits du château s'éteignirent. Comme minuit approchait, elle descendit à la chambre secrète pour recevoir l'étrange visiteuse qui avait tant de choses à lui révéler.

Elle était mise avec soin, mais fort uniment. Ses longs cheveux noirs flottaient sur son cou et ses épaules. Elle portait une longue robe blanche retenue à la taille par un ceinturon noir : Un refrain de deuil dans un hymne joyeux ! Elle ne portait

aucun ornement, sauf une bague que lui avait donnée Bigot, un gage d'amour dont elle ne voulait point se séparer et qui soutenait son espérance. Hélas! la pauvre enfant, elle si constante, elle ne se doutait pas combien était vain le talisman! Un souffle de l'enfer allait bientôt emporter sa jeune existence, et avec elle ses peines terrestres!

Elle prit sa guitare et, machinalement, ses doigts voltigèrent sur les cordes harmonieuses. Une romance qu'elle aimait beaucoup, et redisait souvent, autrefois, dans ses heures d'ivresse, quand sa vie était tout ensoleillée, lui revint à la mémoire. Elle soupira et d'une voix basse et douce, pendant que la guitare pleurait suavement comme une harpe éolienne, elle se mit à chanter ces paroles mélancoliques.

La linotte, sur l'aubépine,
A l'heure où la cloche sonnait,
Chantait, et sa voix argentine
Comme un chant des cieux résonnait!

Comme un chant des cieux quand la rose
Fleurit sur le bord du chemin,
Et que les pleurs d'un ange arrose
Ses douces feuilles de Carmin!

O linotte joyeuse, cesse
Sur l'arbre vert, tes chants joyeux!
Ma patrie est dans la tristesse,
Mon pauvre cœur est soucieux!

Mon pauvre cœur plein de souffrances
N'espère plus au lendemain!
J'ai pris la coupe d'espérance
Mais elle tombe de ma main!

VIII.

La lampe jetait un vif éclat, et quand la captive suspendit son chant, le silence parut profond comme dans un sépulchre.

Elle écouta pour voir si le bruit de quelques pas ne se ferait point entendre, et son cœur battait affreusement.

La pensée que son père la cherchait et qu'il allait arriver dans la colonie, lui causait une grande terreur. Elle aurait bien voulu le revoir, ce père bien aimé ! elle serait prête à se jeter à ses genoux, à mourir pour expier sa faute ; mais lui pardonnerait-il même à ce prix là ?... Pardonnerait-il à Bigot ?... Non ! et l'un des deux mourrait !...

Ah ! si Dieu voulait prendre sa vie dès maintenant, avant que sa honte soit connue, dans la tombe où elle est déjà enfermée, loin du regard des hommes ! dans l'oubli !... Elle se leva, se jeta à genoux, dans un élan de douleur incommensurable, conjura le Christ de lui pardonner, supplia la mère de miséricorde d'intercéder pour elle, la misérable pécheresse ! pour elle qui allait entendre sonner l'heure de la honte et de l'expiation !

IX.

Un bruit de pas, sourd et lent, résonna dans le passage souterrain. Elle se dressa frémissante, en joignant les mains comme pour une prière nouvelle.

—Pourquoi craindrais-je ? pensait-elle, je n'ai jamais fait de mal à personne...

Les pas lourds et lugubres résonnaient de plus en plus fort sous les voûtes sombres.

Caroline s'approcha de la porte de fer. L'ange allait au devant du démon.

Deux petits coups se firent entendre. Elle trembla violemment et souleva la tapisserie. Quelque chose lui dit alors de ne pas ouvrir. Elle hésita. Mais la pensée que le château serait fouillé jusque dans ses plus intimes cachettes, lui rendit sa première résolution.

—Que Dieu me protège ! soupira-t-elle. Et elle tira le verrou.

X.

La lampe de la chambre secrète éclaira tout à coup la figure de l'étrange visiteuse, et Caroline, qui s'attendait à voir apparaître une forme repoussante,

fut toute surprise de se trouver en présence d'une femme comme une autre, vêtue en paysanne et ne portant rien qu'une petite boîte sous le bras.

La Corriveau fixa un œil curieux sur cette jeune fille qui ressemblait à un ange. Elle l'examina de la tête aux pieds, remarqua les plis gracieux de sa robe blanche, ses longues tresses noires, ses formes ravissantes, son air doux et résigné, sa suave beauté et elle sentit comme une jalouse colère se réveiller dans sa vieille âme corrompue. Elle pensa et un sourire méchant glissa sur ses lèvres minces, elle pensa :

—Cela va faire un beau cadavre!... jamais la Brinvilliers, jamais la La Voisin n'ont versé le poison à une plus belle victime!

Caroline surprit le regard perçant de la méchante vieille, et son sourire satanique, et elle recula effrayée.

La Corriveau s'aperçut de la mauvaise impression qu'elle faisait sur la jeune fille, et elle se composa aussitôt un maintien plus avenant. Elle affecta de la sympathie, de la compassion. Il fallait inspirer la confiance ou se résigner à perdre, peut-être, le fruit de bien des peines et la perspective d'une grande fortune.

Caroline vite rassurée, s'imagina qu'elle avait mal vu, se persuada qu'il ne fallait point écouter sa première impression. Le costume de la paysanne, le panier inoffensif, l'attitude prise par la Corriveau, se donnant l'air respectueux d'une personne qui attend qu'on lui parle, bannirent toute crainte de l'âme de Caroline et la laissèrent toute à sa curiosité.

XI.

La Corriveau ne voulait point user de violence dans l'accomplissement de son forfait. Cependant, elle s'était armée d'un stylet de fin acier, le même que Béatrice Spara avait laissé dans le cœur de Beppa Farinata, quand elle la surprit dans la chambre d'Antonio Exili.

Elle ne s'en servirait qu'à la dernière extrémité et pour se protéger.

Ce seraient les roses, les roses éclatantes et parfumées qui tueraient la confiante jeune fille ! Elle les savourerait comme un bouquet nuptial et le poison se mêlerait à l'enivrant arôme. La douce mort !

Personne ne devinerait la cause d'une si prompte et si regrettable fin. On dirait de Catherine de St. Castin : Morte par la visite de Dieu !





CHAPITRE XLV.

UN FORFAIT SANS NOM.

I.

Caroline de St. Castin, debout, une main sur le dossier de sa chaise, regardait la Corriveau. Elle aurait voulu dire quelque chose et les paroles ne lui venaient point. Elle semblait abasourdie.

Elle tenait la lettre que lui avait apportée mère Malheur.

—Est-ce vous qui avez écrit ceci? demanda-t-elle enfin.

La Corriveau fit un signe affirmatif.

—Oh! dites-moi franchement, est-ce la vérité?

—C'est la pure vérité.

Il était surprenant qu'une simple paysanne put écrire aussi correctement et connaître si bien le baron de St. Castin.

—Au nom du ciel, s'écria Caroline, qui êtes-vous? je ne vous ai jamais vue!

—Vous m'avez vue déjà, répliqua la Corriveau.

Caroline la regarda fixement, cherchant à se souvenir, mais ne put la reconnaître.

La Corriveau continua:

—Votre père est le baron de St. Castin, et vous, madame, vous aimeriez mieux mourir que d'être trouvée ici. Ne me demandez pas comment je sais cela, ce serait inutile. Quant à moi, je ne suis que ce que je parais être.

—Vous êtes vêtue en paysanne, mais vous parlez

en dame. Vous êtes sous un déguisement... Pourquoi venez-vous me visiter de cette étrange façon ?

—Je vous le répète, je suis ce que je parais, et je viens vous trouver ainsi, parce que je ne puis venir autrement.

—Vous dites que je vous ai vue déjà ; je ne m'en souviens pas.

—Dans les bois de St. Valier. Vous rappelez-vous d'avoir rencontré là, une paysanne qui cueillait de la mandragore ? Vous aviez soif et elle vous donna du lait. Vous étiez avec des indiens.

II.

Ce fut un éclair dans l'esprit de la jeune fille, et une douce confiance lui revint aussitôt.

—Je m'en souviens ! s'écria-t-elle... Et vous étiez habillée comme maintenant, absolument !... Je vous remercie de la bonté que vous m'avez témoignée alors, oui, je vous en remercie !

Elle lui tendit la main.

La Corriveau la prit dans la sienne, mais ne la pressa point. Elle demeurait froide, insensible. Elle répliqua, adoucissant autant que possible sa voix rauque et montrant une fausse compassion :

—J'ai été bonne pour vous alors, et je veux l'être encore aujourd'hui. Je viens pour vous secourir.

Elle sourit encore de son diabolique sourire, mais le réprimant aussitôt :

—Je ne suis qu'une pauvre femme, dit-elle ; cependant, je vous apporte un petit présent pour vous prouver que je ne vous ai pas oubliée.

Elle mit la main sur le coffret.

—Oh ! je ne doute pas de votre amitié, bonne dame, répondit Caroline, mais vous savez comme je suis inquiète. Parlez-moi donc de mon père, d'abord ; dites-moi tout ce que vous savez... Je suis dans une angoisse mortelle !...

—Il est en route pour la colonie, affirma la Corriveau, et il sait que vous êtes ici...

—Ici ? à Beaumanoir ? mais c'est impossible ! Per-

sonne ne le sait! exclama Caroline en levant ses mains jointes dans un élan de désespoir.

—Si personne ne le savait, mademoiselle, comment en serais-je instruite, moi, fit la sorcière?... Votre père a des lettres du roi pour vous faire chercher partout.

Elle alla, de nouveau, pour offrir le coffret, mais elle pensa qu'il valait mieux attendre encore.

—Que Dieu ait pitié de moi! cria mademoiselle de St. Castin.

III.

Après un sanglot elle reprit :

—Mais l'Intendant? que savez-vous de lui?

—L'Intendant? le roi lui a ordonné de vous rendre à votre père, et il le fera, à moins que le gouverneur ne le prévienne... Le gouverneur vous cherche.

Caroline fut sur le point de défaillir.

—Le gouverneur va faire fouiller le château de fond en comble, reprit la Corriveau, et dès demain, peut-être.

—Mon Dieu! mon Dieu! exclama la jeune victime, en se cachant le visage dans ses mains, que ne suis-je dans une tombe profonde où seul vous me verrez! Faites-moi miséricorde, car je n'ai plus rien à attendre de la clémence des hommes!... Je mérite mon malheur! La mort n'est rien; ce qui est terrible, c'est de savoir que ma honte ne mourra pas avec moi!

La Corriveau souriait encore, et ses doigts crochus caressaient la petite boîte mortelle.

—Le moment approche! le moment approche! murmura-t-elle entre ses dents venimeuses.

Caroline fit un pas vers elle.

—Est-ce bien la vérité que vous me dites-là? répéta-t-elle encore d'une voix suppliante... Comment, vous une étrangère, pouvez vous donc être informée de cela?

—C'est la vérité, et je viens pour vous sauver; mais je ne puis vous en dire davantage... C'est peut-

être de la part de l'Intendant lui-même que je suis ici... Il veut vous cacher pour que l'on ne vous trouve point.

IV.

Un rayon d'espérance traversa l'âme assombrie de la condamnée. Bigot, en effet, devait songer à la sauver. Il était intéressé à le faire, puisque c'est lui qui l'avait perdue !

Elle se cramponna à cette pensée comme le noyé à une planche.

—C'est Bigot qui vous envoie ! exclama-t-elle en souriant, rougissant et pleurant à la fois. Il veut me faire conduire ailleurs ! Oh ! soyez bénie, messagère du bonheur ! soyez bénie !...

—Il désire que je vous conduise à St. Valier, répondit la vieille mégère, et quand le danger sera passé, vous reviendrez ici.

—Oh ! je le reconnais bien !... Comme il est bon lorsqu'il est laissé à ses propres volontés !... C'est comme cela que je l'ai connu autrefois !... L'avez-vous vu ? vous l'avez vu ! Il vous a parlé ? que vous a-t-il dit ?

—L'heure arrive ! l'heure arrive ! pensait joyeusement la vieille empoisonneuse. Ça va aller !

Et elle répondit :

—Je l'ai vu et il m'a parlé ; mais pas longtemps. Il est sévère, l'Intendant, et ne s'amuse guère à causer avec des personnes de ma condition. Cependant, il m'a chargé de vous remettre un gage de son amour. Il m'a dit que vous sauriez bien ce que cela signifie. Le voici ce gage, madame, dans ce coffret. Puis-je vous le remettre à présent ?

—Un gage de son amour ! un souvenir de lui ! Vous n'êtes donc pas une femme, vous ? Pourquoi tant tarder à me le remettre ? pourquoi ne pas me l'avoir donné tout de suite ?... Je n'aurais pas tant hésité à vous croire ! Donnez ! donnez ! Ah ! qu'il soit béni !

La Corriveau pâlit légèrement malgré sa dureté

de cœur, et un frémissement imperceptible passa sur sa main pendant qu'elle ouvrit la petite boîte. Elle prit le bouquet, le dépouilla, en se détournant à demi, de son enveloppe d'argent et le présenta à l'impatiente jeune fille.

—Qu'il est beau ! exclama Caroline en le saisissant de ses deux mains. C'est un bouquet céleste ! un radieux gage d'amour !

Et le portant à ses lèvres, souriante, ravie, transfigurée par le plaisir, elle l'embrassa avec passion, et en aspira ardemment les senteurs exquises et les poisons mortels.

Aussitôt, sa tête radieuse se pencha en arrière, ses yeux noirs regardèrent dans le vague, et tenant toujours le bouquet fatal sous ses baisers, elle tomba morte aux pieds de la Corriveau.

Un rire sauvage, terrible, épouvantable, fit tressaillir les murs de la chambre secrète.

Le sang de plusieurs générations d'empoisonneurs et d'assassins se prit à courir brûlant dans les veines de la sorcière, et elle parut comme une tigresse devant sa proie.

Le cadavre était là, souriant encore, encore radieux de sa dernière pensée de joie. Elle se pencha dessus pour voir s'il vivait toujours. Le cœur ne battait plus ; nul souffle ne passait sur les lèvres ent'rouvertes.

Il ne devait plus se réveiller qu'à la voix de Dieu, au jour de la résurrection.

—N'importe ! grommela l'empoisonneuse, la Corriveau ne fait pas son ouvrage à moitié ; s'il y a un reste de vie là-dedans, il partira.

Et deux fois, d'une main ferme, elle plongea dans le sein de sa victime déjà morte, son poignard aigu.

Un mince filet de sang courut sur la robe blanche et ce fut tout.

V.

Caroline de St-Castin était devant Dieu. Elle avait franchi ce redoutable passage que nul ne con-

naît. Heureux celui qui a la foi pour appui, à ce moment où les amitiés de la terre ne peuvent plus le soutenir! Heureux celui qui meurt dans la charité, car la charité est une lampe divine qui éclaire l'âme dans son vol vers les cieux.

VI.

La Corriveau demeura penchée sur le cadavre de sa victime pour examiner les effets de *l'aqua tofana.*

C'était la première fois qu'elle osait administrer le subtil poison de la Borgia.

—*L'aqua tofana* agit comme un charme, murmura-t-elle. C'est Béatrice Spara qui l'a composée... Je l'aime mieux que son stylet... J'ai été folle de me servir de cet instrument... Je me suis souillé les mains de sang.

Elle s'essuya, et ses doigts firent une empreinte rouge sur la robe blanche.

VII.

La cloche du château sonna un coup. Il était une heure.

Sa voix solitaire semblait, dans la maison endormie, une voix accusatrice. Mais personne ne s'éveilla pour chercher l'auteur du forfait qui venait de s'accomplir.

La Corriveau l'entendit et se leva. Sa tâche était finie.

Elle fit avec une jalouse curiosité le tour de la chambre secrète, et remarqua la richesse des meubles et des décorations. Elle aperçut sa lettre sur une chaise, la saisit fiévreusement, la déchira et en jeta les morceaux sur le parquet. Elle s'en repentit aussitôt, les ramassa, et les mit dans son coffret, avec le bouquet de roses qu'elle arracha des mains du cadavre.

Elle voulait le jeter dans le bois.

Elle ouvrit un écritoire dans l'espoir d'y trouver de l'argent; mais il n'y en avait point. Elle n'eut pas le temps de chercher ailleurs.

Elle fut tentée d'emporter le diamant que la morte avait au doigt. Elle le fit glisser, l'examina d'un œil ardent de convoitise, mais finalement n'osa pas le voler, de peur de se compromettre. Elle le rendit au cadavre.

—Cela me ferait découvrir, murmura-t-elle... Il vaut mieux ne rien emporter que ce qui vient de moi, et vite, sauvons-nous !

Elle mit le coffret sous son bras et jeta un dernier regard, un regard de satisfaction sur la victime qui gisait là, comme un ange tombé dans les combats du Seigneur. La lampe se réflétait dans ces beaux grands yeux qui ne voyaient plus, et cependant semblaient se fixer avec douleur et miséricorde sur l'empoisonneuse.

Ce regard fit peur à la Corriveau. Elle se détourna vivement, puis, rallumant sa bougie, elle sortit, oubliant de fermer sur elle la lourde porte de fer de la chambre secrète.

VIII.

Arrivée à la tour, elle monta le grand escalier. Sur le palier, elle éteignit sa lumière,puis s'approcha de la porte béante où la lune plongeait un pâle rayon. Elle franchit le seuil désolé, et debout, immobile, perçant l'obscurité de son œil inquiet, elle écouta longtemps.

Tout dormait au loin, dans la forêt et le château ; seul le filet d'eau murmurait en courant sur les cailloux.

Alors elle s'enfonça, comme un spectre noir, dans les bois où elle avait passé une heure auparavant.

Elle allait apprendre à Angélique DesMeloises qu'elle n'avait plus de rivale,...mais qu'elle avait à payer le prix du sang.

Elle entra dans la ville aux premières lueurs de l'aube. Un brouillard épais noyait tous les objets : les arbres, les maisons, le fleuve et les rochers, et elle put se rendre sans être vue à la cabane de la mère Malheur.

IX.

Elle se reposa quelques instants, défendit à sa vieille camarade de la questionner, puis sortit de nouveau pour se rendre chez mademoiselle DesMeloises.

On ne voyait point à dix pas dans les rues, et personne ne la remarqua.

Angélique était debout. Elle ne s'était pas mise au lit cette nuit-là. Une fiévre brûlante l'avait agitée sans cesse, la fièvre du mal, de la peur, de l'inconnu menaçant. De sa fenêtre, les yeux souvent fixés sur la chaîne sombre des montagnes qui dominaient le château, elle avait suivi les péripéties du drame sanglant.

Maintenant l'empoisonneuse devait arriver!........ Maintenant la confiante victime devait s'être livrée!... La messagère de la mort réussirait-elle?... Et quel serait le résultat de ce crime?... Ne s'en repentirait-elle point?... Resterait-il ignoré?... Bigot oublierait-il la morte?... Le sang innocent ne crierait-il pas vengeance?...

Une foule de pensées terribles ne cessèrent de la torturer...

Elle ouït le bruit d'un pas.

—C'est elle! s'écria-t-elle, et une flamme lui monta au visage, puis aussitôt elle pâlit affreusement. Elle courut ouvrir.

La Corriveau entra sans dire une parole. Les yeux des deux femmes s'étaient parlé, s'étaient compris.

Angélique attira l'empoisonneuse dans sa chambre, la poussa vers une chaise, lui saisit les épaules de ses mains frémissantes, et la regardant avec anxiété:

—Est-ce fait? dit-elle, est-ce fini?...

La Corriveau eut un sourire méchant.

—Avez-vous réussi? Est-elle morte? répéta-t-elle.

—Oui, répondit la Corriveau, c'est fait, et bien fait!... Mais qu'est-ce que cela signifie? ajouta-t-elle, en se dressant en face de la belle jeune fille, on

dirait, par la manne de St Nicholas, que vous éprouvez déjà des regrets !

X.

Les rêves brillants d'Angélique venaient de s'effacer ; la lumière faisait place aux ténèbres tout à coup... Sa rivale n'existait plus et rien ne devait plus, pourtant, entraver son ambition et faire obstacle à ses succès... O moqueries du sort !... ce qu'elle désirait tout à l'heure, elle le regrettait maintenant ! Les voix du plaisir et de l'amour qui chantaient au fond de son âme, se sont changées en des sanglots ! Les cris d'allégresse en cris de vengeance !... Meurtrière ! meurtrière !... Et la justice des hommes et la justice de Dieu !...

—Oui, j'ai des regrets ! répondit-elle... Non, pourtant, pas encore ! Mais nous avons fait une chose folle, inutile, dangereuse !... C'est fait, maintenant... c'est fait ! Mais est-elle morte ? bien morte ?

—La Corriveau ne fait pas les choses à moitié, mademoiselle. Vous non plus ! Seulement, vous vous repentez et moi je me félicite. C'est la différence ! je l'ai tuée deux fois et il me faut double récompense.

—Une double récompense ? Vous l'aurez, répondit Angélique.

Quel secret nous avons à garder l'une et l'autre maintenant ! ajouta-t-elle, comme si cette pensée lui fut venue alors pour la première fois...

Je suis au pouvoir de cette femme, pensa-t-elle, et elle regarda sa complice d'un œil épouvanté.

Elle prit une petite boîte pleine d'or.

Pour ce soir, voici, fit-elle. Je n'ai pas compté. Emportez-la.

Cet or lui brûlait les mains.

XI.

La Corriveau cacha l'or dans sa poitrine, près de son cœur âpre et desséché.

—Soyez prudente, continua Angélique. Ne vous

montrez pas riche tout de suite, cachez cet or. Les gens auraient des soupçons... Je voulais vous recommander autre chose, mais cela m'échappe dans le moment.

—Je vous remercie de votre or, riposta la Corriveau. Mais je ne vous remercie point du froid accueil que vous me faites. J'avais droit de m'attendre à quelque chose de mieux, après l'œuvre superbe que j'ai accomplie. J'ai agi en artiste, quoi ! Un succès merveilleux ! La Brinvilliers, la Borgia elles-mêmes, me porteraient envie, à moi, une pauvre paysanne de St-Valier !...

—Je vous donnerai bien toutes les louanges que vous voudrez, répondit Angélique machinalement, mais je ne sais pas comment vous avez opéré. Vous ne me l'avez pas dit. Asseyez-vous encore et contez-moi tout.

—Bah ! ces détails ne vous seront point agréables. Réjouissez-vous d'être débarrassée d'une rivale aussi belle que dangereuse ; je ne vous dis que cela.

—N'importe, je veux tout savoir ; contez-moi cela.

—Vous ne pourrez pas dormir ensuite ?

—N'importe ! je vous le dis, parlez !... Je suis calme du reste maintenant.

Elle faisait un effort suprême pour reprendre pleine possession d'elle même.

XII.

La Corriveau s'assit, mit une de ses mains sur le genou d'Angélique et commença le récit détaillé du forfait qu'elle venait de consommer...

Elle parla de la beauté de la jeune victime, de la candeur de son âme, du charme de ses regards. Elle raconta, en riant, l'histoire qu'elle avait brodée pour lui faire accepter le bouquet. La joie de la naïve enfant en recevant ce gage de l'amour et de la fidélité de Bigot...

Angélique écoutait, immobile, haletante. Les nuages du crime assombrissaient sa figure. Elle devenait laide. Elle éprouva un frémissement de

terreur quand la sorcière peignit l'effet foudroyant de *l'aqua tofana*, quand elle dit, comme la belle victime s'était affaissée dans sa robe blanche, en aspirant l'arôme empoisonné. Mais quand la sorcière, l'œil en feu, la bouche déchirée par un horrible rictus, se vanta, en faisant décrire un geste de menace, à son bras décharné, d'avoir deux fois plongé un fin stylet d'acier dans le cadavre presque froid déjà, Angélique se dressa, joignit les mains, poussa une clameur et tomba évanouie sur le parquet.

XIII.

La Corriveau se leva et, la reculant du bout de son pied, elle grommela :

—Bonne à rien !...

Puis, un instant après :

Une femme comme les autres, qui veut régner sur tous les hommes, et devient l'esclave du premier venu ! La Corriveau est d'une autre trempe que cela !...

Alors, laissant Angélique seule, revenir comme elle pourrait, elle s'en retourna chez la mère Malheur, bien décidée de se mettre en route le plus tôt possible pour St. Valier, avec l'infâme salaire qu'elle venait de gagner !



CHAPITRE XLVI.

PARLONS DES ÉPITAPHES, DES TOMBEAUX ET DES VERS.

I.

A l'heure où la Corriveau sortait de la forêt de Beaumanoir, après le meurtre de Caroline de St. Castin, deux cavaliers couraient à toute bride sur la route de Charlesbourg.

Leurs visages paraissaient noirs dans la nuit et la lune faible, blafarde, ne les éclairait pas assez pour qu'elle pût les reconnaître.

Ils ne parlaient point, et semblaient absorbés dans quelque pensée grave.

C'étaient Bigot et Cadet.

Vers minuit, après avoir échangé quelques paroles, ils avaient laissé les dés et le vin, s'étaient séparés de la joyeuse compagnie et puis étaient sortis de la cour du palais.

Ils se dirigeaient vers Beaumanoir.

Bigot, sous son apparente indifférence, éprouvait une vive inquiétude. Les ordres du roi, la lettre de la Pompadour l'avaient jeté dans une grande perplexité.

La prochaine arrivée du baron de St. Castin n'avait rien de rassurant. Le baron ne plaisantait point, et pour venger son honneur, il aurait aussi vite fait d'étouffer un prince qu'un manant.

Ce n'était pas ce qui effrayait Bigot. Il n'était pas un poltron et pouvait payer d'effronterie. Cependant il y avait une chose, un danger, qu'il ne pou-

vait méconnaître ni mépriser. Et la pensée de ce danger le faisait trembler.

Il avait peur que son audacieux mensonge ne fût découvert.

Il avait effrontément menti au conseil du gouverneur, pendant qu'il siégeait comme conseiller du roi, au milieu d'une foule de gentilshommes, en affirmant qu'il ne savait pas où s'était réfugiée Caroline de St. Castin.

Si le mensonge était connu, il serait, lui l'Intendant de la Nouvelle-France, couvert d'ignominie, la marquise lui retirerait ses faveurs et le mépriserait sans doute. Il tomberait dans sa disgrâce.

Et plus il songeait à cela, plus il éprouvait de terreurs. Il maudissait tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait à cette affaire d'enlèvement, tout excepté Caroline elle-même, car il l'aimait plus que jamais à cette heure.

II.

Il ne doutait nullement que le château serait soumis à la plus minutieuse investigation. Il connaissait de la Corne St. Luc. La chambre secrète ne serait plus un asile inviolable... Et puis, plusieurs personnes la connaissaient cette chambre. D'anciens serviteurs qui se trouvaient maintenant au service de ses ennemis peut-être... Il ne savait pas, après tout.

Dans tous les cas, dame Tremblay était en possession du secret, et la charmante Joséphine qui survivait en elle pouvait encore se laisser tenter...

Il fallait donc, à tout prix, éloigner Caroline et la cacher mieux, jusqu'à ce que la tempête fût passée.

III.

Dès le jour qui suivit la séance du conseil, Bigot partit pour les Trois-Rivières. Il prétextait une affaire de la plus haute importance. Cette affaire, nul ne put la deviner et chacun se perdit en conjectures.

Il s'aboucha avec une bande de Montagnais et leur demanda d'emmener avec eux, déguisée en indienne, une jeune fille blanche qu'il voulait soustraire à la vengeance de ses ennemis.

Le marché fut vite conclu, et le vieux chef jura de prendre le plus grand soin de la jeune fille, et de faire garder par sa tribu un secret inviolable sur cette affaire.

En retour, il eut la promesse que sa tribu serait amplement pourvue de poudre, de couvertes et de toutes sortes de provisions.

IV.

Bigot avait besoin de quelqu'un pour l'aider à mettre ce projet à exécution. Il faudrait conduire mademoiselle de St. Castin aux Trois-Rivières, et veiller à la fidèle exécution de l'engagement.

Il était entouré d'amis: Les amis que les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs liaient ensemble. Ils se seraient hâtés de se rendre à ses désirs ; mais ces voluptueux, ces débauchés auraient, de leur souffle impur, souillé la candeur de la jeune victime. Il ne voulait pas l'exposer à leurs regards incontinents.

—Qu'ils s'amusent aux dépens des autres femmes, pensa-t-il, je m'en moque pas mal! Mais ils ne profaneront jamais le nom de celle-ci !...

Il évoquait tour à tour ses dignes associés, comme pour en chercher un à qui confier le précieux dépot, et tour à tour, il les flagellait et les marquait au front du fer rouge de la réprobation.

—Varin! un rusé coquin qui flagorne l'Eglise et cajole sa tante, la supérieure des Ursulines, pour en obtenir des faveurs ! un fripon qui vendrait tout le monde pour un denier !

Pénisault ! un maudit chien qui volerait avec plaisir les pauvres Montagnais! un lâche qui n'a pas du tout l'esprit aventureux, ni l'âme courageuse !...

Le Mercier, un parasite, un ambitieux fripon qui essaie de pêcher les faveurs de la Pompadour... Il

me trahirait peut-être, il me trahirait bien sûr!......

Descheneaux! un ivrogne qui jette à tous les vents quand il est saoûl, les secrets qu'on lui confie! un avare qui pillerait l'autel! un méchant qui battrait les montagnais encore plus qu'il ne les volerait......

De Péan! un imbécile qui me baiserait les pieds aujourd'hui, et me vendrait demain!.... Au reste, lui, il a sa besogne. Il surveille Le Gardeur et le conduit doucement à sa perte......

Le Gardeur! Celui ci, il n'en faut rien dire, il est encore trop gentilhomme! il est encore trop soldat! Une action comme celle-là lui répugnerait...... Il serait capable de me faire rougir.........

V.

Parmi tous ses associés, Bigot n'en voyait qu'un dont le caractère franc, quoique brutal, lui inspirait une parfaite confiance. C'était Cadet. Il était hardi et aventureux. Il enviait le bien des autres, mais il prodiguait le sien. Il reposait en Bigot la foi la plus profonde, le regardait comme le roi des bons lurons, jurait par lui, et le servait avec plaisir.

Bigot lui dit un mot à l'oreille. C'était au palais, au milieu des amusements les plus entraînants; Cadet laissa le jeu immédiatement. Il ne s'occupa nullement de finir la partie.

En trois minutes, il eut chaussé ses bottes à éperons et fut prêt à monter à cheval.

Pendant qu'il attendait, le fouet à la main, dans un coin de la pièce, que le groom amenât les chevaux, Bigot lui dit ce qu'il espérait de son dévouement.

Il lui révéla le nom de la dame de Beaumanoir, lui raconta les incidents du conseil, les ordres du roi, la lettre de la Pompadour.

—Il faut, affirma-t-il en terminant, qu'elle soit éloignée du château, et je vous charge de la conduire secrètement aux Montagnais des Trois-Rivières.

VI.

Les yeux de Cadet eurent un éclair. Il mit la main sur l'épaule de l'Intendant.

—Par saint Picot! jura t-il, j'aimerais mieux jeûner un mois durant, que de manquer une si belle occasion de vous aider!

Qu'est-ce que cela fait, que vous ayez menti à ce gobe-mouches du château St-Louis? Il valait mieux le tromper lui, qu'avouer la vérité à la Pompadour. Madame *Poisson* vous traiterait comme les Iroquois ont traité, à Chouaguen, mon commis, un gros garçon: Elle vous ferait rôtir...... Les maudites femmes! je vous l'ai bien toujours dit, Bigot: on est toujours dans l'eau bouillante, tant que l'on dépend d'elles.

Cadet n'était pas fâché de saisir cette nouvelle occasion de calomnier les femmes.

Il prit la main de Bigot dans la sienne et jura qu'il était prêt à marcher avec lui et à le suivre partout, à travers l'eau et le feu, par le soleil ou la pluie. Il irait à Beaumanoir, prendrait la jeune fille et avant deux jours, sans que personne ne pût le voir, ni le soupçonner, par des moyens à lui connus, il la remettrait entre les mains des Montagnais, ordonnerait aux Montagnais de partir immédiatement, et de se rendre à la Tuque, sur le Saint-Maurice. Là, à la Tuque, la jeune dame ou la jeune fille, pourrait demeurer sept ans, s'il le fallait, et personne jamais n'entendrait parler d'elle...

VII.

Bigot et Cadet galopaient donc sur la route de Beaumanoir. Ils arrivèrent en peu de temps à la forêt qui se dessinait comme une ligne noire dans la pénombre, et Cadet prit le devant. Il était né à Charlesbourg, et connaissait parfaitement tous les sentiers, toutes les trouées, tous les coins de la forêt.

Les chevaux, en écrasant de leurs sabots les bran-

ches sèches et les feuilles mortes, réveillaient les échos des bois endormis.

Le château se montra tout à coup dans une vaste clairière, avec ses hautes cheminées et ses toits aigus, plus sombres que la nuit. Un silence redoutable l'enveloppait, et seule, dans la loge du portier, une petite lumière veillait.

VIII.

Le vieux gardien se leva au bruit que firent les chevaux, et se hâta de sortir pour voir quels étaient ces hôtes inattendus.

Bigot et Cadet attachèrent leur monture en dehors de la barrière et s'avancèrent à pied. Ils ne voulaient éveiller personne.

Ils rencontrèrent Marcel, le portier.

—Rentre, Marcel, lui dit Bigot, et ne fais point de bruit. Va dire à dame Tremblay qu'elle se lève tout de suite et que je désire lui parler. J'attends des amis.

—Il me répugne de mentir, reprit Bigot avec aigreur, même à un valet... Qui sait les recherches qui vont avoir lieu ? Pas une mauvaise herbe ne se multiplie autant qu'un mensonge. Une mauvaise plante peut couvrir la terre, mais un mensonge peut remplir l'univers.

—C'est vrai, Bigot, répondit Cadet, et je n'aime pas à mentir souvent ; mais c'est parce que je suis d'opinion que la vérité est une meilleure arme que le mensonge. Si le mensonge devait frapper mieux, je ne vois pas trop pourquoi je ne l'utiliserais pas.

IX.

Le portier revint dire que dame Tremblay était debout et prête à recevoir son maître.

—Prends soin des chevaux, Marcel, ordonna Bigot.

Et, suivi de Cadet, il se rendit à l'appartement de la ménagère.

—Bonjour, dame Tremblay, fit-il, conduisez nous à la grande galerie.

La charmante Joséphine des jours anciens exécuta sa plus gracieuse révérence. Elle tremblait un peu, comme si sa conscience n'avait pas été blanche comme la neige. Cette brusque arrivée de l'Intendant ne lui présageait rien de bon.

—Excellence, répliqua-t-elle, je suis votre humble servante en tous lieux et toujours: vous n'avez qu'à ordonner et j'obéis.

—C'est bien! c'est bien! riposta Bigot. Allons et ne faisons pas de bruit.

X.

Il était impatienté. Dame Tremblay prit une bougie dans chaque main et précéda les deux gentilshommes jusqu'à la grande galerie qui communiquait avec la chambre de Caroline. Là, elle déposa ses bougies sur une petite table, et les mains croisées sur son tablier, elle attendait de nouveaux ordres.

—Madame, dit Bigot, j'ai mis en vous toute ma confiance, et je crois que vous avez toujours été une servante fidèle. Aujourd'hui, je vais vous donner une nouvelle marque de mon estime.

—Oh! Votre Excellence! s'écria la vieille ménagère toute ravie, je voudrais mourir pour vous prouver mon dévouement.

—Il n'y a pas beaucoup de serviteurs qui partagent ce sentiment, et je n'y crois guère moi-même, reprit Bigot. N'importe! je crois que vous avez veillé avec la vigilance promise sur la dame confiée à vos soins. N'est-ce pas?

—Mon Dieu! mon Dieu! pensa la ménagère en pâlissant, il aura entendu parler de la visite de cette misérable mère Malheur et il est venu m'égorger ici......

Elle balbutia:

—Oh oui! Excellence! J'en ai pris un soin tout particulier de cette belle dame!... Un ange! comment aurais-je pu l'oublier, la négliger?

—Je vous remercie, dit Bigot presqu'attendri.

Vous avez fait votre devoir. Maintenant dame Tremblay, j'ai un nouveau secret à vous confier ; le garderez-vous bien ?

—Si je le garderai ! Seigneur Dieu !

Le courage et l'audace lui revenaient.

—Tenez ! Excellence, continua-t-elle, la statue de marbre de la grotte parlera avant moi ! je meurs avec mes secrets ! Quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport, je n'ai jamais révélé, même à confesse, les noms de ceux qui...

—Tut ! tut ! fit Bigot, que certains souvenirs déridaient, j'ai plus de confiance à dame Tremblay qu'à la charmante Joséphine. Si tout ce que l'on dit est vrai, vous étiez une joyeuse et jolie fille, en ce temps-là.

Ce colloque entre le maître et la ménagère faillirent arracher à Cadet un de ces rudes éclats de rire qui pouvaient ébranler le château.

XI.

—Je me mettrais dans le feu pour vous servir, affirma dame Tremblay, en se pavanant d'aise.

—Eh bien ! lui apprit l'Intendant, nous sommes venus chercher cette chère enfant pour la mettre en un endroit plus convenable ; et si jamais l'on vous questionne à son sujet, vous direz qu'elle n'est jamais venue ici et que vous n'avez jamais entendu parler d'elle.

—Non seulement je le dirai, mais j'en ferai le serment, si vous l'exigez !... Pauvre jeune dame ! Puis-je vous demander où elle va ?

—Non, pas maintenant, mais soyez certaine qu'elle sera bien traitée. Vous comprenez cela ? quand vous étiez la charmante Joséphine, vous deviez parfois, vous entourer de mystères, et il vous fallait agir avec prudence... Cette pauvre jeune fille n'a pas l'habileté de la charmante Joséphine et il faut lui venir en aide.

Dame Tremblay souriait avec complaisance.

—Bien ! ajouta l'Intendant, vous comprenez, n'est-

ce pas? Allez la trouver, maintenant. Présentez-lui nos compliments. Dites-lui que nous sommes fâchés de la déranger à pareille heure, mais qu'il est indispensable que nous la voyions immédiatement.

XII.

Dame Tremblay, toujours souriante depuis que Bigot avait évoqué sa jeunesse, se hâta de se rendre auprès de mademoiselle de St. Castin.

Bigot, un peu soucieux, se demandait si la captive se soumettrait de bon gré à cette pénible nécessité. Cadet aurait voulu transporter à la Tuque, toutes les femmes de la Nouvelle-France, afin d'éviter de nouveaux ennuis.

Ils demeurèrent silencieux, écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient.

Un chien se mit à aboyer au loin dans le calme de la forêt.

Après quelques minutes la ménagère remonta.

—Mademoiselle n'est pas dans sa chambre, dit-elle, elle est descendue à l'oratoire, pour prier dans le silence, suivant sa coutume, et elle désire n'être jamais dérangée en ces moments-là.

—Fort bien ! dame Tremblay, répondit Bigot ; en ce cas, vous pouvez vous retirer. Je descendrai la rejoindre dans la chambre secrète... Pauvre enfant ! ces veilles la fatiguent, la tuent !...

Si elle n'est plus ici demain matin, souvenez-vous, dame Tremblay, des recommandations que je viens de vous faire. Un silence absolu, une discrétion à toute épreuve ! Tenez votre langue entre vos dents blanches... Elles sont encore comme l'ivoire, vos dents...

Bigot la flattait pour la rendre plus fidèle, car elle aimait mieux un compliment qu'une bourse d'or.

—Fiez vous à moi, Excellence ! assura la vieille vaniteuse et elle rit pour montrer l'ivoire de ses dents. Fiez-vous à moi ! je n'ai jamais trompé un gentilhomme ! Le sieur Tremblay, on n'en parle point ; il ne l'était pas. Quand j'étais la charmante

Joséphine du lac Beauport... Je sais bien que tout est vanité ; mais tout de même, en ce temps-là, mes yeux et mes dents avaient de la renommée !...

—Le lac Beauport n'a rien eu de pareil depuis lors, reprit l'Intendant... Mais, chut ! pas un mot de plus, si vous voulez me faire plaisir, et bonne nuit !

—Bonne nuit, Excellence !

Cadet, pensa-t-elle, ne s'occupe pas des femmes ; il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

XIII.

Elle entra dans sa chambre, se plaça devant son miroir pour se regarder les dents, et se mit à prendre des poses comme une jeune fille coquette.

Bigot demanda à Cadet de l'attendre dans l'antichambre, et il se dirigea vers la chambre secrète.

Il descendit l'escalier et frappa à la porte, en appelant d'une voix basse et douce :

Caroline ! Caroline !

Nul ne répondit. Il s'étonna, car elle avait coutume d'accourir à sa voix.

Il frappa plus fort ; il appela.

Hélas ! il aurait pu frapper et appeler éternellement ! La voix qu'il aimait tant était à jamais muette.

Il soupçonna un malheur, poussa la porte et entra. La chambre était pleine de lumière, et sur le parquet gisait une forme blanche.

Il ne vit que cela. Les yeux de la morte regardaient comme regardent les morts. Une de ses mains pressait sa poitrine, l'autre, étendue sur le tapis, tenait encore quelques feuilles du fatal bouquet.

XIV.

Bigot demeura stupéfait, épouvanté. Un instant après, il se laissa choir sur ses genoux, auprès du cadavre, en poussant un cri d'angoisse. Il crut d'abord qu'elle n'était qu'évanouie. Il lui toucha le front, les lèvres, les mains ; il voulut écouter battre son cœur et son cœur ne battait plus. Il lui souleva

la tête et sa tête retomba comme un lis dont la tige s'est rompue... Il vit qu'elle était morte.

Il jeta une clameur comme fait un homme livré à la torture. Alors s'éveillèrent les habitants du château, et chacun, pour écouter, leva avec inquiétude la tête de dessus son oreiller. Nul autre cri ne retentit; Bigot avait tout à coup repris possession de lui-même. Il ne fallait pas répandre l'alarme dans la maison et courir au-devant du danger qu'il cherchait à fuir.

Avec une volonté de fer, il dompta sa douleur et réprima les sanglots qui le suffoquaient.

XV.

Cependant Cadet avait entendu. Il devina une horreur et se précipita vers la chambre secrète. En entrant, il aperçut Bigot à genoux qui soutenait dans ses bras et couvrait de baisers et de pleurs la tête pâle d'une jeune femme.

Ce tableau saisissant toucha son âme dure. Il comprit que la jeune fille qu'il venait chercher était morte. Comment? il l'ignorait.

Le cri de Bigot avait pu réveiller les gens, et le danger était grand maintenant, plus grand que jamais. C'est à cette heure critique qu'il fallait se montrer de bon conseil et dévoué.

Il s'approcha de l'Intendant, lui dénoua doucement les bras, et fit descendre avec précaution la tête de la morte sur le plancher.

—Bigot, murmura-t-il, soyez calme! soyez calme! De la prudence mon ami! Ne donnez point l'alarme! Quelle terrible affaire! Allons dans une autre chambre; délibérons froidement et voyons ce qu'il nous reste à faire.

—O Cadet! Cadet! gémit l'Intendant toujours à genoux, elle est morte! elle est morte!... Morte au moment où je tenais le plus à la rendre heureuse!... Morte, elle que j'aimais tant!... Oh! qui donc a pu commettre ce sanglant forfait?

—Qui? on ne le sait pas; mais vous n'êtes pas

mort, vous, et vous vivrez pour la venger ! répondit Cadet dans sa rude sympathie.

—Je donnerais ma vie pour la rappeler de la tombe, Cadet... Oh ! si vous saviez comme je voulais dignement réparer le mal que je lui ai fait !

—Je devine tout, mais venez, mon ami, montons : allons délibérer... Damnées femmes ! vivantes ou mortes, elles font le tourment de l'homme !

XVI.

Bigot était trop abimé dans son désespoir pour faire attention aux remarques de Cadet. Il se laissa entraîner dans une autre pièce, loin des restes chéris de sa bien-aimée.

Cadet essaya de l'irriter. Sa nature grossière aimait mieux la colère et le ressentiment que les pleurs et la pitié.

Voyons ! dit-il, vous êtes un homme, Bigot ! du courage ! Je ne voudrais pas, moi, pour toutes les femmes de la terre et du Paradis, me décourager ainsi... Vous m'avez amené ici et vous devez me faire sortir sain et sauf de ce repaire de meurtrier.

—Oui, Cadet, répliqua l'Intendant, piqué du ton acerbe de son ami, je suis tenu de veiller à votre sûreté, et j'y veillerai... Quant à moi, je suis indifférent à tout ! Pensez et agissez pour moi...

—C'est ce que je vais faire. Écoutez bien. Si le gouverneur apprend cet assassinat, s'il apprend que nous sommes venus ici, pendant la nuit, pardieu ! il nous accusera et le monde l'approuvera.

Je ne tiens pas à être accusé du meurtre d'une femme, et je tiens encore moins à être pendu sans l'avoir mérité. Je ne risquerais pas mon petit doigt pour toutes les femmes du monde, à plus forte raison, mon cou pour une seule !

—Vous avez raison, Cadet, fit l'Intendant en se dressant debout. Une pareille accusation me rendrait fou... Qu'allons-nous faire ?

—Parbleu ! vous voilà raisonnable... Ce que nous

allons faire ? L'emmener. Nous sommes venus pour cela, si je me rappelle bien.

—Oui, mais comment l'emmener ? comment la sortir d'ici sans être aperçus ?

XVI.

Cadet se mit à arpenter la pièce en se passant la main sur le front, en se tordant la moustache.

—Pardieu ! Bigot, exprima-t-il, je crois qu'il vaut mieux l'enterrer ici, dans le caveau qui se trouve sous la chambre secrète.

—Comment ! l'enterrer ?

Bigot tombait dans l'étonnement.

—Oui, l'enterrer ! Pour détourner les soupçons de notre tête il nous faut achever l'œuvre infernale des autres... Une jolie tâche, par Dieu ! et si je ne craignais pas d'être entendu, je rirais à gorge déployée.

—Mais qui creusera la fosse ? Ce ne sera ni vous, ni moi !

—Pardon ! vous et moi !... J'ai appris à creuser et à bêcher, dans ma jeunesse, à Charlesbourg, et plus tard, à Louisbourg, quand nous avons fait des tranchées. Je m'en souviens encore... Où trouverons-nous des instruments ? Vous êtes le maître de céans et vous devez le savoir.

—Moi ? et comment le saurais-je ?... Mais c'est affreux, Cadet, cela.........l'enterrer comme si nous étions ses assassins !... N'y a-t-il pas d'autre moyen ?

—Je n'en vois pas ! Nous sommes dans une terrible impasse, tirons-nous-en le mieux possible...... Si le crime est découvert, nous serons accusés...... Puis, si jamais la Pompadour apprend que vous avez gardé cette fille dans votre château, elle vous poursuivera certainement de sa jalouse rancune et vous ruinera.

Venez ! c'est assez de paroles, agissons ! Où sont les outils ?

XVII.

Bigot comprit qu'il fallait faire taire sa répugnance et agir immédiatement. Il se souvint que les jardiniers déposaient leurs instruments aratoires dans la vieille tour.

—Allons! dit-il à son compagnon, suivons le passage souterrain.

Cadet lui prit le bras et ils descendirent de nouveau à la chambre secrète.

Bigot paraissait faiblir en approchant du lieu du crime.

—Soyez ferme! murmura Cadet, soyez ferme!

La lampe répandait toujours dans la pièce funèbre sa brillante lumière.

—Cherchons donc, proposa Bigot, nous trouverons peut-être quelque trace des coupables.

Ils regardèrent attentivement, mais rien ne paraissait dérangé dans la chambre. Seul l'écritoire restait ouvert et ce qu'il y avait dedans était bouleversé.

Ils eurent la pensée que des voleurs étaient venus.

—Gardait-elle beaucoup d'argent? demanda Cadet.

—Pas que je sache, répondit Bigot. Elle n'en demandait jamais la pauvre enfant! et je ne lui en offrais point... Pourtant, je lui aurais donné de grand cœur tout le trésor du roi.........

—Elle en avait peut-être quand elle est venue ici?

—Peut-être mais je n'en connais rien.........

Pourtant, affirma Cadet, en montrant le tiroir en désordre, ceci indique un voleur.........

—Mais pourquoi l'avoir tuée, l'infortunée? pourquoi? Elle aurait bien donné sans regrets tous ses joyaux, toute sa fortune!....

—Il y a là un mystère qui surpasse mon intelligence. Le vol paraît manifeste, mais il n'explique pas tout.... il n'explique rien.

XVIII.

Bigot s'agenouilla près de Caroline, lui prit la main et l'embrassa,

C'était la main qui tenait les restes du bouquet. Il fit remarquer à Cadet la vigueur avec laquelle elle serrait ces tiges brisées, et ni l'un ni l'autre ne songèrent qu'il était bien étrange que le bouquet fut disparu; qu'il avait dû être arraché de la main du cadavre et emporté...

Sous une chaise, il y avait un morceau de papier; c'était un fragment de la lettre que la Corriveau avait déchirée. Cadet le ramassa et le mit dans sa poche.

Le sang qui rougissait la robe blanche de la victime attira tout à coup leur attention. Ils examinèrent la blessure faite par le poignard et ne doutèrent plus que c'était cette blessure qui avait causé la mort. Mais le drame restait toujours enveloppé de mystères.

—Ils ont bien pris leurs mesures, observa Cadet. Oh! oh! que veut dire ceci?

Bigot se tourna vers lui à cette exclamation.

La porte du passage secret était grande ouverte.

La Corriveau ne l'avait pas fermée.

—C'est par là que les meurtriers sont entrés et sortis, reprit Cadet. Il y a plus de gens qui connaissent les secrets de votre château que vous ne le pensiez, Bigot!

XIX.

Ils prirent chacun une lampe et s'aventurèrent dans l'étroit passage. Rien d'in[illegible]lite nulle part. Un silence profond, une [illegible] épaisse comme dans les catacomb[illegible]

Ils arrivèrent à [illegible]autre [illegible]trém[illegible]té. Là aussi la porte était ouverte. Ils montèrent l'escalier de la tour, cherchèrent partout, mais ne virent aucune trace des assassins.

—Inutile de chercher plus longtemps, ma[illegible]ntenant, remarqua Cadet, ce serait peut-être dangere[illegible]x même, de chercher en tout autre temps; mais [illegible]mporte! je donnerais bien mon meilleur cheval [illegible]our tenir le coupable.

Plusieurs instruments de jardinier s'entassaient dans un coin.

—Voici ce qu'il nous faut pour le moment, reprit Cadet en les montrant du doigt. Il n'y a pas de temps à perdre.

Il saisit une couple de bêches et une barre de fer, puis il descendit l'escalier. Bigot, une lampe dans chaque main, marchait devant en l'éclairant.

Ils revinrent à la chambre de la morte.

—A l'œuvre maintenant ! commanda Cadet ; il faut faire vite et bien ce lugubre travail.

XX.

Il ôta son gilet, releva, d'un côté, le tapis de la chambre, puis attaqua les dalles de pierres qui formaient le plancher La première fut vite levée ; une autre suivit, puis une autre encore.

Déjà, sous le parquet tout à l'heure couvert d'un soyeux tapis, se dessinait dans la terre brune la forme d'une tombe.

Bigot regardait comme s'il eut rêvé.

—Non, Cadet ! fit-il tout-à-coup, non, je ne puis creuser sa fosse.

Et il laissa tomber la bêche qu'il venait de prendre.

—C'est bien, Bigot, répondit Cadet, laissez-moi faire. Asseyez-vous, mon vieil ami, je vais la creuser tout seul. Par Dieu ! il est assez curieux de voir le Commissaire Général de la Nouvelle-France accomplir un pareil labeur, et l'Intendant Royal, le surveiller.

Bigot s'assit, et d'un œil morne, il regardait Cadet qui creusait, creusait, sans plus rien dire, le dos courbé, avec une ardeur fiévreuse.

La fosse apparut enfin béante, profonde.

—Cela va faire, dit Cadet.

Et il sauta sur le bord du trou qu'il venait de creuser.

—Le bedeau de Charlesbourg ne lui aurait point préparé un meilleur lit, continua-t-il. Aidez-moi maintenant, Bigot, et couchons-la tout de suite.

Elle nous pardonnera si les cérémonies ne sont pas longues et si nous sommes un peu brusques. L'heure nous presse.

XXI.

Il prit un drap de toile fine, l'étendit à terre puis, aidé de Bigot, il souleva la morte et vint la placer dessus.

Il lui ôta le diamant qu'elle portait au doigt, le collier d'or et le médaillon qu'elle avait au cou, le rosaire qui pendait à sa ceinture, et remit tout cela à Bigot, comme un gage infiniment précieux dont il ne devait plus jamais se séparer.

Il y avait un fil de soie dans le tissu grossier de la nature de Cadet.

Tous deux, Bigot et Cadet, regardèrent une minute, avec des yeux pleins de larmes et en silence la blanche figure de la jeune victime. Bigot mit un dernier baiser sur le marbre de ses lèvres, sur ses immobiles paupières, puis lentement, avec délicatesse, avec émotion, ils l'enveloppèrent dans le linceul blanc et la déposèrent dans la fosse.

Au milieu du calme solennel, on entendait les san glots étouffés de Bigot.

Il se pencha sur cette dépouille chérie qui allait pour jamais disparaître à ses yeux :

—L'infortunée ! l'infortunée ! gémit-il, je l'ai trahie ! c'est à cause de moi qu'elle est morte : *meâ culpâ ! meâ maximâ culpâ* !... O ! Cadet ! Cadet ! nous l'enterrons comme un chien !... Nous ne pouvons pas faire cela !

Cadet, courbé sous la tâche, jetait sinistrement des pelletées de terre sur le corps gracieux de la morte, serré dans son linceul.

Bigot se sauva précipitamment pour ne pas voir.

Bientôt la fosse fut comblée. Alors les dalles de pierres reprirent leur place et le tapis moelleux s'étendit sur le parquet.

Il ne restait plus trace du drame sanglant.

Ainsi la mer s'étend limpide et calme sur le cada-

vre du malheureux qu'elle vient d'engloutir. Un frémissement des ondes, un sanglot de la victime, puis le silence !

Quand dame Tremblay descendra à la chambre secrète, elle la trouvera vide mais non changée. Elle pensera que la jeune âme s'en est allée mystérieusement comme elle était venue, et elle ne s'en inquiètera pas davantage.

Et là maintenant, dans les fondations du château de Beaumanoir, Caroline de St-Castin reposait à jamais. Seuls, Dieu, Cadet et Bigot le savaient. Dieu au ciel, et sur la terre Cadet et Bigot.

Elle reposait là, et nul n'avait prié pour elle à sa dernière heure ! La cloche n'avait pas gémi, l'eau sainte ne l'avait pas arrosée, le prêtre du Seigneur n'était pas venu avec le sacrement des mourants ! Elle reposait là dans la poussière impure, sans tombe et sans croix bénite.......

XXII.

La cloche du château sonna trois heures, et sa voix nette et vive semblait apporter la fraîcheur du matin.

—Partons, fit Cadet, et sans retard ! Notre œuvre est faite. Attention maintenant, que jamais créature vivante ne mette les pieds dans cette chambre maudite...

Ils regagnèrent la tour par le passage souterrain, remirent à leur place les outils du jardinier, et franchirent le seuil de pierre de la porte béante.

L'air pur du dehors les rafraîchit. Ils montèrent à cheval et se mirent en route. Mais presqu'aussitôt Bigot se sentit défaillir et il descendit au pied d'un arbre.

Cadet retourna au château pour demander au vieux Marcel un peu d'eau-de-vie, à cause du froid, disait-il, et par mesure de prudence.

Il affectait une gaieté qu'il n'avait point.

Le portier alla chercher une bouteille et un gobelet. Cadet porta la bouteille à ses lèvres.

—Il est bon, dit-il.

—Bon comme de l'or ! affirma Marcel.

—J'emporte tout, reprit Cadet, en voyage c'est quelquefois utile.

Et il jeta un louis d'or au portier ébahi.

—Vous savez, Marcel, appuya Cadet d'un ton sérieux, pas un mot de cela, pas un mot ! ou......

Il prit sa cravache et, souhaitant le bonsoir au père Marcel, il sortit.

XXIII.

Cadet aimait mieux un excès de précaution qu'un manque de prudence. Le portier et dame Tremblay pouvaient se voir, causer, faire des suppositions qui seraient devenues des réalités pour d'autres. Le plus sage était donc d'exiger un silence complet.

Il retourna précipitamment vers son compagnon et lui versa une pleine coupe de cognac. Bigot la vida d'un trait. Cadet en vida une à son tour, puis il recommença :

—Il faut, dit il, que je me débarrasse de ce goût de fossoyeur qui m'est resté.

Bigot se sentit mieux, mais il était sombre et ne voulait pas parler. Cadet respecta son caprice ou son chagrin.

Ils remontèrent à cheval et se rendirent, sans être vus de personne, au palais de l'Intendant.

Au palais, nul ne fut surpris de les voir arriver à pareille heure. Le contraire aurait été plutôt remarqué.

XXIV.

Quand dame Tremblay descendit à la chambre secrète, elle branla la tête en disant :

—C'est un vert galant que mon maître ! je n'en rencontrais pas de plus gentil quand j'étais la charmante Joséphine, et pourtant !...

Il va voir que je sais garder un secret... et je veux le garder ! le garder comme mes dents...

Et elle le garda jusqu'après la conquête du Canada,

alors que Bigot fut jeté à la Bastille à cause de sa malversation et de sa coupable administration. Mais à cette époque, la charmante Joséphine, qui se survivait encore, racontait plaisamment ce qu'elle savait d'une jeune dame qui avait été enlevée mystérieusement du château, ou enterrée vive dans ses voûtes sombres.

Les soupçons de la vieille ménagère prenaient de la consistance. Ils se changèrent en certitude, un jour qu'elle rencontra l'ancien portier Marcel, et apprit de lui que Bigot et Cadet s'en étaient retournés seuls dans cette nuit fatale.

Alors, d'une voix chevrotante et navrée, elle raconta qu'une belle jeune personne, la maîtresse de l'Intendant Bigot, avait été assassinée et enterrée dans le château de Beaumanoir, et son récit se répandit au loin parmi le peuple, et il se transmit comme une tradition.

XXV.

Immédiatement après la tragédie qui venait de se dérouler, l'Intendant fit enlever tous les meubles de la chambre secrète et la ferma. Dame Tremblay n'osa plus y descendre, et elle crut qu'elle était hantée.

Seul, de temps en temps, laissant ses compagnons de plaisirs et de débauches, Bigot y venait rêver et pleurer. Il se prosternait sur la pierre qui recouvrait les dépouilles de sa bien aimée, et là, dans la solitude redoutable, il évoquait les souvenirs d'un temps plus heureux.

Il avait gravé un C dans la dalle de pierre qui se fermait, comme un couvercle de tombeau, sur la poussière adorée. Il embrassait cette lettre unique, tout ce qui restait de la femme qui s'était sacrifiée pour lui.

Qui sait ? si le poison l'eût épargnée, cette douce créature, elle aurait peut-être, à force de tendresse et de dévouement, changé tout à fait le cœur de son maître. Bigot serait peut-être devenu un hon-

nête homme et la Nouvelle-France aurait été sauvée !

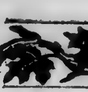
Il ne devait pas en être ainsi !

XXVI.

Cent vingt hivers ont passé avec leurs souffles de glace et leurs tempêtes sur les ruines de Beaumanoir, et les ruines de Beaumanoir—du château Bigot, comme dit le peuple— sont devenues un lieu de terreur et de malédiction.

Tout s'est écroulé. Seuls, les épaisses fondations qui résistent encore à l'action du temps, quelques poutres vermoulues qui traversent les sombres caveaux, et un pan démantibulé, avec ses fenêtres agrandies par la désagrégation des pierres, attestent de la splendeur de l'édifice primitif, ou restent comme un souvenir maudit des crapuleuses orgies d'autrefois.

La chambre secrète est ouverte à tous les vents. Les herbes et les fleurs sauvages croissent dans les fentes de la pierre, et les oiseaux construisent leurs nids et chantent leurs amours au-dessus de la tombe muette de la belle Caroline de St. Castin.





CHAPITRE XLVII.

UNE MAIN SANGLANTE GANTÉE DE SOIE.

I.

Angélique resta longtemps sur le parquet de la chambre, où elle était tombée évanouie pendant le récit de la Corriveau. Le cri qu'elle avait jeté ne fut pas entendu et personne ne vint à son secours.

Il valait mieux pour elle que cet incident passât inaperçu, car les suppositions auraient marché grand train, et la curiosité se serait ingéniée à chercher une explication. Bigot aurait pu être frappé de la coïncidence de cette syncope étrange et de la mort plus étrange encore de Caroline de St. Castin.

II.

En arrivant au palais, Bigot traversa les antichambres, sans parler à personne et s'enferma dans son cabinet. Il se laissa tomber, tout habillé, sur son lit, comme un homme écrasé par un bras invisible.

Cadet chercha à se débarrasser d'une autre façon des pensées sombres qui l'importunaient. Il descendit à la salle de billard, où se trouvaient encore de Péan, Le Gardeur et plusieurs autres gais compagnons, s'assit à une table et se mit à boire et à jouer avec une frénésie inaccoutumée.

Bigot ne dormit pas ; il ne cherchait pas le sommeil. Il voyait toujours devant lui, dans la fosse béante, le cadavre glacé de mademoiselle de St.

Castin, et il se fatiguait à chercher une solution à ce mystère de mort.

Il se demandait quel souffle de l'enfer avait inspiré ce crime et quelle main audacieuse l'avait perpétré; il évoquait le souvenir de ses amis et de ses ennemis, et des figures connues passaient sans cesse devant ses yeux... et parmi ces figures, revenait toujours celle d'Angélique Des Meloises.

Il se souvint de la vigueur jalouse avec laquelle elle dénonça la captive de Beaumanoir, de son âpre persistance à demander des lettres de cachet pour l'envoyer à la Bastille. Il savait qu'elle était ambitieuse, hardie, jalouse; et cependant, il ne pouvait la croire capable de commettre un pareil forfait. Elle était si belle, si enjouée, si séduisante !

Et toutes ces pensées l'agitaient comme les flots agitent une épave.

—C'est impossible ! c'est impossible ! murmurait-il, ce n'est point elle !

Et cependant, Angélique Des Meloises passait toujours devant ses regards troublés, et sur ses mains blanches il y avait des taches de sang !...

A la fin, il se fâcha contre cette pensée, et se tourna vers le mur comme pour lui échapper.

Il avait peur de deviner la vérité.

III.

Cependant que pouvait-il faire ? Il était condamné à garder un silence absolu sur l'assassinat de sa bien aimée. La main coupable s'offrirait-elle à lui, qu'il lui faudrait la serrer dans la sienne. Il ne pouvait pas avouer, maintenant, que la fille du baron de St. Castin avait habité sa maison; il ne pouvait pas avouer qu'elle était morte chez lui !

Le mystère de la chambre secrète devait rester ignoré; la tombe de l'infortunée Caroline devait rester inconnue !

Maudire l'assassin, regretter la victime et paraître indifférent: voilà ce qu'il lui restait à faire.

Il sourit avec amertume et s'endormit.

IV.

Angélique, quand elle revint à elle, crut revenir à la vie.

Elle ouvrit des yeux hagards et chercha à reconnaître l'endroit où elle se trouvait. Bientôt, ses idées commencèrent à se débrouiller et elle se souvint de la Corriveau.

Elle regarda partout et ne la vit point.

Alors, la pensée qu'elle était en la puissance de cette femme terrible, la frappa comme un coup de foudre. Alors, le souvenir du crime qu'elle avait commis l'épouvanta. Sa rivale était morte... Mais à son tour elle mourrait, et d'une mort ignominieuse, si elle était trahie... Et son secret était connu de la plus vile de toutes les créatures !

Un instant, elle fut en proie à toutes les horreurs du désespoir. Ce n'étaient point les remords qui la tourmentaient ; elle était trop vaine, trop superficielle, pour réfléchir profondément sur le mal qu'elle avait fait. Ses sensations passaient comme une flamme légère sur son cœur et ne le pénétraient point.

Le souvenir de la mort sanglante de Caroline de St. Castin s'effacerait comme un autre souvenir, tout s'oublierait avec le temps. Le tourbillon des plaisirs et l'ivresse des grandeurs lui apporteraient une heureuse et constante distraction, se disait-elle pour se consoler

Cependant, elle qui n'avait jamais baissé les yeux devant qui que ce soit, elle éprouvait aujourd'hui un irrésistible besoin de se cacher. Elle s'irritait contre cette crainte insupportable qui sourdait toujours, et se traitait de lâche.

Et que ferait Bigot s'il la soupçonnait ?... Et il la soupçonnerait probablement. Elle avait tant insisté pour avoir des lettres de cachet ! Elle ne le comprenait point parfaitement, cet homme là, et il pouvait être plus méchant qu'elle encore. S'il allait venger sa protégée ?... Si l'amour dont il paraissait

brûler pour elle, Angélique, allait se changer en haine ?...

Elle s'imagina un instant qu'elle regrettait sa faute. Ce n'était toujours qu'une forme de la peur. Elle essaya de prier, et les paroles saintes ne tombèrent point de ses lèvres. Elle ne put ou n'osa prononcer le nom de Dieu.

Alors, elle maudit la folie qu'elle avait faite. Elle appelait son crime une simple folie. Elle se répandit en injures contre Bigot, parce qu'il n'avait pas consenti à éloigner cette fille de sa demeure, et contre Caroline parce qu'elle était venue se réfugier à Beaumanoir. Elle maudit la Corriveau qui s'était faite son instrument; elle maudit le poignard et le poison, elle se maudit elle-même.

V.

Mon Dieu ! pourquoi me désespérer ainsi, se dit-elle ensuite, j'ai l'air d'une coupable ?... Une coupable ?... Bigot m'a dit qu'il me donnerait sa vie même ; oui, il me l'a dit ! Il mentait, je le sais bien, mais, n'importe ! il l'a dit... Encore, si la Corriveau ne l'avait point poignardée !... La vieille misérable ! elle devait la faire mourir de la mort d'un ange ! Une mort douce, calme, presque joyeuse ! Le monde aurait dit : Morte par la visite de Dieu !... La Corriveau m'a trompée !... Bigot m'a menti !...

Elle se leva et se mit devant son miroir.

—Ah ! que je suis pâle ! murmura-t-elle... Je n'ai pourtant pas aspiré le poison, moi... Comme mes yeux sont éteints. Vais-je mourir aussi ?... Si Bigot me voyait, il devinerait mon crime... Je me trahis ! C'est le spectre de cette femme qui me hante déjà ! Ma victime se venge !...

Elle regarda à la pendule.

—Si tard déjà ! La matinée est venue... elle s'en va ! Que s'est-il donc passé ? Qu'ai-je fait depuis hier ?... L'heure se trompe !... Si quelqu'un allait venir !... Je recevrai tout le monde...

Je vais sortir... Je vais marcher pour rendre à

mes joues leurs couleurs, à mes yeux leur éclat... Je vais faire des visites et je serai vive, gaie, pétulante, pour détourner les soupçons!

Tout le monde dira :

Comme elle est heureuse! Elle n'a ni regrets ni inquiétude, elle!

VI.

Elle sonna Fanchon. Elle avait hâte de vêtir sa plus belle toilette. Dans les plis du velours et sous les caresses de la soie, elle s'échapperait à elle-même ou bien se retrouverait comme naguère.

Fanchon accourut. Elle attendait depuis longtemps et craignait que sa maîtresse ne fût indisposée.

En entrant, elle poussa un cri de surprise.

—Madame, comme vous voilà pâle!...

—Je ne suis pas bien, pas très-bien, se hâta de dire Angélique. Une petite promenade à cheval, au grand air, au soleil, va me remettre.

—Mais ne serait-il pas prudent de voir le médecin, madame.

—Le médecin? Allons donc! Je rencontrerai peut-être quelqu'un qui me fera plus de bien que le médecin, Fanchon, qui sait?

Elle essaya de rire.

VII.

—Fanchon, demanda-t-elle, une minute après, où est votre tante Dodier?

—Elle est partie pour St Valier, ce matin, madame,...c'est-à-dire, je suppose qu'elle est partie, car je ne l'ai pas vue depuis avant-hier. C'est une drôle de femme que ma tante Dodier. Elle ne parle jamais à personne de ses affaires.

—Elle a peut-être d'autres bijoux à trouver, répliqua Angélique, tout machinalement.

Elle se sentit soulagée en apprenant le départ de l'empoisonneuse.

—Peut-être, madame, fit la petite Fanchon comme un écho.

Et elle ajouta:

—J'aime autant qu'elle soit partie, et je ne tiens pas à la revoir.

—Pourqnoi donc? demanda Angélique un peu anxieuse.

—Le monde dit qu'elle a des relations avec la mère Malheur, l'affreuse mère Malheur! et je le crois...

—Ah!... Et pensez-vous, Fanchon, que cette vilaine mère Malheur connaît les secrets de votre tante?

—Certainement, je le pense, madame! Vous ne vous fourrez pas dans une cheminée avec votre voisine sans en sortir aussi noire l'une que l'autre.

—Et que vous a dit votre tante en partant?

—Je ne l'ai pas vue, vous dis-je. C'est Ambroise Gariépy qui m'a dit qu'elle avait traversé ce matin.

—Ambroise Gariépy? qu'est-ce que c'est que cet homme-là? Vous me paraissez avoir un cercle de connaissances assez étendu, Fanchon!

—Oh! oui, madame! répondit Fanchon naïvement, je connais beaucoup de monde. Ambroise Gariépy tient le *Lion Vert* et la traverse, sur la rive sud... Il m'apporte des présents de temps à autre: des choses qu'il achète des colporteurs Basques. C'est lui qui m'a donné ce peigne, madame.

Elle se tourna pour montrer le joli peigne qui tenait ses cheveux.

VIII.

Le babil de Fanchon ne déplaisait pas à Angélique et la distrayait un peu. Elle ne comprenait pas l'amour passioné et s'en moquait; mais elle s'amusait de la coquetterie. Elle pensa:

—Ce que j'ai fait est fait; pourquoi m'abîmer dans de vains regrets et perdre le fruit de mon... action? Pour l'Intendant j'ai sacrifié LeGardeur, pour l'Intendant j'ai.........

Elle chassa la pensée de la chose affreuse qui pesait sur sa conscience, comme la pierre funèbre sur un tombeau.

—Fanchon, habillez-moi, dit-elle... Je veux étrenner la superbe amazone et les plumes magnifiques que je viens de recevoir de Paris.

Elle gardait sa pâleur, cependant, et Fanchon lui proposa de mettre un peu de rouge. Elle ne refusa pas.

—Vous voilà plus belle que jamais, fit la servante en reculant d'un pas pour l'admirer. Je plains les gentilshommes que vous allez rencontrer : vos regards assassins vont en faire des victimes.

IX.

Dans un autre moment, Angélique aurait jeté un éclat de rire. Elle frissonna, repoussa brusquement la jeune fille et fut sur le point de se fâcher. L'étonnement de Fanchon la rappela à la prudence ; elle eut la force de sourire et demanda avec une indifférence affectée :

—Où est mon frère, Fanchon ?

Fanchon répondit en tremblant :

—Il est allé au Palais avec le chevalier de Péan.

La pauvre Fanchon ! elle avait peur d'avoir déplu à sa maîtresse et ne pouvait s'expliquer comment.

—Comment savez-vous qu'il est au palais ? continua Angélique.

—Je les ai entendu parler, madame. Le chevalier de Péan a dit que l'Intendant était malade et ne voulait voir personne.

Angélique ne put se défendre d'un certain effroi.

—Etes vous sûre qu'il a dit cela, Fanchon ? demanda-t-elle.

—Oui, madame. Mais il prétendait en mêmetemps qu'il était plus mécontent, plus irrité que malade. Il ne l'a jamais vu dans un pareil état.

—Et sait-il la raison de cette maladie ou de cette mauvaise humeur ?

—Non, madame. Le chevalier DesMeloises pense que ce sont les nouvelles de France.

—Dépêchez-vous donc ! dites donc tout ! fit Angélique en frappant du pied avec impatience.

Fanchon, qui répondait de son mieux, fut toute étonnée de cette brusquerie, et elle se hâta d'ajouter :

—C'est tout ! madame, c'est tout ! Ils sont sortis aussitôt.

X.

Angélique respira. Elle pensa que l'Intendant n'aurait pas manqué de faire part à de Péan de sa lugubre découverte, s'il avait connu l'assassinat de Caroline.

Elle comprit aussi qu'il ne pouvait accuser personne sans se compromettre, et sans passer pour un menteur et un fourbe auprès du roi et de la Pompadour.

—Je dirai que je ne connais rien de cette affaire... je le jurerai s'il le faut, pensa-t-elle encore, et il n'osera pas aller plus loin.

Rassurée, calme, elle descendit l'escalier. Le garçon tenait le cheval à la porte, depuis longtemps. Elle ramassa sa longue amazone neuve et monta en selle avec une grâce et une légèreté remarquables.

—Attendez-moi, dit-elle au groom.

Elle descendit la rue St. Louis. Tous les yeux la suivaient avec envie. Près du monastère des récollets, elle aperçut le sieur La Force, qui guettait, au coin de la rue Ste Anne, les pensionnaires des Ursulines. La Force la vit au même instant et fut d'opinion qu'elle valait bien une pensionnaire.

Il la salua avec une politesse toute parisienne et sollicita l'honneur de l'accompagner.

—Je voudrais faire une jalouse, dit-il, en regardant la porte du couvent qui s'ouvrait pour laisser sortir un essaim de charmantes élèves.

—Et vous croyez que je puis vous aider?

—J'ai une petite vengeance à exercer, et personne ne répand la terreur dans les âmes tendres comme Angélique Des Meloises. On la sait toute puissante et invincible.

—Alors venez ; prenez votre cheval. J'éprouve justement le besoin de torturer quelqu'un ce matin.

—Attendons une minute. Voici les pensionnaires, je veux *qu'elle* me voie.

XI.

Les premières qui sortirent du couvent appartenaient à la classe des Louise. Elles venaient riant, caquetant, sans paraître se soucier de rien voir. Quand elles furent près d'Angélique et de La Force, elles relevèrent leurs voiles et firent un gracieux salut.

L'une d'elles, la plus jolie avec ses opulents cheveux, prit le lorgnon d'or qui pendait à son cou, et regarda La Force avec une comique gravité, puis fit du pied, le geste de monter à cheval.

La Force tendit sa main, comme pour lui servir d'étrier. Elle y mit le pied, et saisissant Angélique, elle l'embrassa cordialement.

Pour être vrai, elle était un peu froissée, la jolie Louise Roy, car l'espiègle élève n'était pas autre que Louise Roy. Elle voulut se venger en pesant de toutes ses forces et en demeurant longtemps sur la main de son infidèle chevalier.

—Angélique, commença-t-elle, il est rumeur dans le couvent que tu vas épouser l'Intendant... Mère St. Louis, ton ancienne maîtresse, en est toute ravie. Elle affirme qu'elle t'a toujours prédit un brillant mariage.

—Ou rien du tout! répliqua Angélique, comme l'affirmait mère Ste Hélène. Mais qui vous a dit cela, au couvent?

—Qui? Oh! tous les oiseaux du jardin! Mais dis donc, ma chère, il parait que c'est un vrai Barbebleu que cet Intendant, qu'il a eu des femmes tant et plus déjà, et qu'il les fait mourir... Est-ce vrai?

Un frisson agita Angélique.

—Est-ce que je sais moi? fit-elle en s'efforçant de sourire. Dans tous les cas, il n'a pas l'air d'un Barbe bleu.

—La mère St Joseph, qui vient de Bordeaux, dit,

elle, qu'il ne s'est jamais marié. Elle doit le savoir; elle connait bien sa famille.

—C'est parfait, ma bonne Louise, mais tu fatigues le sieur La Force; pour l'amour de Dieu! descends.

—C'est bon! je veux le punir parcequ'il sort avec toi et me laisse ici...

Mais n'oublie pas de m'inviter à tes noces, Angélique! Si tu l'oublies, j'en mourrai!

Et elle commença à parler d'autres choses.

XII.

—Méchante, va! descends donc! Le sieur La Force est mon cavalier aujourd'hui; tu n'as pas le droit d'abuser ainsi de sa galanterie, lui murmura Angélique à l'oreille.

—Encore un mot, fit Louise.

Elle sentait la main du jeune homme trembler et baisser sous son pied mignon, et cela l'amusait.

—Pas un mot! descends, répliqua Angélique impatientée.

—Embrasse-moi, alors, et bon voyage! fière que tu es! Ne le garde pas toute la journée; toute la classe serait jalouse.

Angélique secoua la bride de son cheval qui se cambra soudain, et Louise descendit un peu brusquement.

—Merci! dit-elle à La Force, en le regardant avec des yeux chargés d'ironie et de gaieté, et en faisant un geste significatif, merci! merci!

Et elle rejoignit ses compagnes en semant le rire comme un collier de perles.

—Elle s'est fardée! leur dit-elle, assez fort pour être entendue, elle s'est fardée!... Elle a les yeux fatigués. Elle n'a pas dormi de la nuit .... elle est en amour... je pense que c'est vrai qu'elle va se marier avec l'Intendant!

Les jeunes élèves jetèrent un éclat de rire argentin comme un tintement de cloche, et firent un nouveau salut aux deux promeneurs qui s'éloignaient.

XIII.

La Force se pliait comme une cire molle à toutes les exigences d'Angélique et il ressentait un vif dépit du tour que venait de lui jouer Louise Roy, la plus mauvaise tête du couvent, comme il l'appelait. Il se promettait de se venger d'elle, même en l'épousant, s'il le fallait.

Il chevaucha avec sa compagne par quelques-unes des rues les plus fréquentées, recueillant de toute part des sourires et des saluts.

Ils traversèrent la place du marché, puis Angélique, par une fantaisie nouvelle, vint arrêter sa monture en face de la cathédrale.

—Allons réciter un bout de prière, dit-elle à son cavalier.

Elle entra ; il la suivit.

Elle voulait voir si la prière qu'elle avait essayé de formuler en vain, dans son angoisse de la nuit dernière, tomberait de ses lèvres maintenant. Elle ne se repentait point, mais elle espérait détourner la vengeance de Dieu. Comme si le Seigneur pouvait entendre les supplications d'nn cœur coupable et endurci !

L'église était remplie de monde. C'était le jour de la St Michel, la fête de tous les anges aussi, et tout chantait, louait, bénissait, dans le temple auguste : le prêtre à l'autel, le chœur en surplis, l'orgue solennel, l'encens odorant, le peuple à genoux !

Angélique fut touchée de ce déploiement de pompes, d'amour et d'harmonie, et elle fléchit les genoux.

Au même instant, ses yeux se portèrent sur le banc de l'Intendant, et tout un essaim de pensées frivoles se mit à jouer devant son esprit.

XIV.

Elle pensa aux plaisantes rumeurs qui couraient la ville ; à son mariage probable avec l'Intendant. Bigot avait bu sa santé à genoux à la taverne de

Menut. Il avait souri, quand les convives avaient parlé d'elle comme de la future maîtresse du château. Le château ! il venait de s'évanouir dans les flots de mélodie qui montaient vers la voûte sainte !...... il venait de s'évanouir avec l'ange mortel qui dormait son dernier sommeil, dans sa robe blanche ensanglantée, sous les dalles froides de la chambre secrète !...

Elle oubliait tout, dans ce concert divin de la charité et de la foi ; mais elle ne se repentait point !

Des pensées plus futiles encore suivirent. Elle s'imagina être dans ce banc superbe, parée de la plus riche toilette, les cheveux arrangés d'une façon adorable... Tout le monde se détournerait de l'autel pour la regarder, pour l'admirer ou la jalouser.

Mais cela arriverait-il ?... Et quand ?... Elle avait perdu son âme pour gagner le monde... Ne perdrait-elle pas et le monde et son âme ?...

XV.

Bigot n'était pas dans son banc. L'inquiétude, les soucis, la colère, le rendaient malade et le clouaient sur son lit. Il se mettait l'esprit à la torture pour inventer une vengeance contre l'auteur de l'attentat, s'il parvenait à le découvrir, et plus il cherchait moins il trouvait. Le rocher qu'il soulevait lui retombait sur la tête...

Le gouverneur et son ami Kalm occupaient le banc royal. Kalm, bien que Luthérien, avait assez de philosophie et d'amour de Dieu, pour se joindre volontiers à tous les hommes de bonne volonté qui prient.

Tout près d'Angélique, deux femmes vêtues de noir étaient prosternées sur le parquet ; c'étaient madame de Tilly et Amélie de Repentigny.

Elles étaient revenues à la ville immédiatement après le départ de Le Gardeur. Angélique le savait, de sorte qu'elle ne fut pas étonnée de les retrouver dans l'église.

XVI.

A son retour de Tilly, Amélie s'était rendue avec Pierre Philibert au palais de l'Intendant, pour voir Le Gardeur. Ils furent l'un et l'autre éconduits rudement. On leur répondit que Le Gardeur jouait avec de Péan une partie de piquet, pour le titre de champion du palais, et qu'il ne se dérangerait pas, quand même saint Pierre lui-même viendrait frapper à la porte.

Ce fut Lantagnac qui apporta la réponse.

Philibert dit qu'il allait tenir l'Intendant responsable, et lui demander raison par l'épée, de ce complot formé dans son palais, pour détenir Le Gardeur.

Amélie, craignant le résultat d'une rencontre entre Bigot et son fiancé, courut seule au palais, dès le lendemain.

Elle ne put entrer. Ses prières et ses larmes furent inutiles. Son frère refusait de la voir.

De Péan la reconduisit à sa voiture en s'excusant de ne pouvoir lui être agréable, et en jurant qu'il n'avait été pour rien dans le retour subit de son frère. Il se souvenait de la fière attitude de la jeune fille à son égard, et prenait un malin plaisir à voir couler ses pleurs.

Quand elle fut partie, il éclata de rire.

—Les *honnêtes gens* peuvent venir aux funérailles de la vertu de Le Gardeur, exclama-t-il.

XVII.

Amélie se jeta au cou de sa tante.

—C'est fini ! dit-elle, mon pauvre Le Gardeur est perdu ! Il ne veut plus me voir ! O mon frère ! mon pauvre frère !

Et elle éclata en sanglots.

—Ne te décourage pas, mon enfant, lui répliqua madame de Tilly, ce n'est peut-être pas lui qui t'a fait cette réponse. Il ignore peut-être même ta visite au palais...

—Hélas ! voyez, bonne tante.

Et elle lui tendit une carte, une carte à jouer, celle que les fatalistes considèrent comme la plus redoutable. L'avait-il choisie à dessein ?

Sur le revers une main tremblante avait écrit :

—Retourne à la maison, Amélie ; je ne veux pas te voir. Retourne à la maison, chère sœur, et oublie ton indigne et malheureux frère...

Madame de Tilly attira contre son cœur son infortunée nièce :

—L'amour d'une sœur, dit-elle, n'oublie jamais, ne se fatigue jamais, ne désespère jamais !

Et elle se prit à pleurer, elle aussi.

XVIII.

Cependant madame de Tilly songeait aux amis influents qui lui prêteraient leur aide, et elle comptait sur le caractère noble de son neveu qui sortirait de sa torpeur morale, au nom de l'honneur :

—Tu verras, mon Amélie, disait-elle, que la vertu finira par l'emporter sur le vice. Elle est plus puissante et elle a plus d'attraits...

L'amour pouvait sauver mon frère, pensait la jeune fille... Hélas ! celle qu'il aime est indigne de lui, et cependant il eut mieux fait de l'épouser, que de se livrer au désespoir... Je verrai Angélique Des Meloises, oui je la verrai !... C'est elle qui l'a rappelé de Tilly, elle seule peut le tirer de la fange du Palais...

XIX.

Angélique aimait toujours Le Gardeur, mais elle ne voulait pas devenir sa femme. C'était chose décidée ; et Le Gardeur depuis son retour, dans une heure d'ivresse, l'avait en vain de nouveau suppliée d'unir sa destinée à la sienne.

Elle fut tentée de s'éloigner d'Amélie, quand elle l'aperçut agenouillée près d'elle, dans la cathédrale. Elle avait peur de ses regards de chérubin qui pénétraient jusqu'au fond de l'âme et pouvaient en surprendre les secrets. Elle ne se sentait pas de force à

lutter contre la douce vertu de son ancienne com pagne de classe.

Elle se leva pour sortir. C'était la fin d'un psaume, et toutes les voix de l'église, voix sublimes, voix saintes et solennelles, comme un cri qui serait monté des profondeurs de l'éternité, se réunissaient pour dire : *In secula seculorum, Amen !*

Les personnes qui se trouvaient autour d'elle furent scandalisées de son empressement à quitter le lieu saint.

Elle sortait la tête haute, appuyée au bras de La Force.

Amélie, distraite par le déplacement des gens, leva les yeux et l'aperçut. Elle lui fit signe d'attendre.

—Je voudrais te dire un mot dès que l'office sera fini ; je suis heureuse de te rencontrer ici !

—Le sieur La Force s'en va, répliqua Angélique ; tu me parleras une autre fois...

Elle avait peur d'Amélie.

—Le sieur La Force t'attendra avec plaisir, répliqua Amélie.

Les fidèles se levaient pour sortir. Amélie suivit Angélique jusque sur le seuil de pierre. La Force savait ce qu'elle désirait ; il s'arrêta à la porte de l'église, et dit qu'il attendrait volontiers.

—Et peut-être que vous seriez assez bon, reprit Amélie, pour accompagner ma tante de Tilly chez elle, pendant que je vais causer avec Angélique.

—Trop heureux de vous obliger, mademoiselle, répondit-il, en faisant un gracieux salut.

Il partit avec madame de Tilly.

XX.

Amélie prit Angélique par le bras et l'entraîna dans l'église, au fond d'une chapelle latérale, où s'élevait un autel.

De large piliers séparaient cette chapelle de la nef principale. Plusieurs personnes dévotes s'étaient attardées pour prier dans le silence, sous les vastes arceaux.

Amélie s'approcha de l'autel et s'agenouilla. Angélique dût faire la même chose.

Amélie demandait la force et la sagesse. Après un moment, elle regarda Angélique en face, comme pour scruter le fond de son âme, et Angélique frémit ; car elle eut peur de voir évoquer le spectre de Beaumanoir. Mais elle retrouva son assurance quand elle comprit qu'il s'agissait de Le Gardeur.

—Au nom de Dieu qui est ici présent, Angélique ! dis-moi ce que tu as fait de mon frère ! supplia Amélie. Il se perd... il est perdu !

—S'il se perd, ce n'est pas ma faute assurément ; mais je crois que tu t'exagères ses fautes. Il n'est pas dans un état si désespéré...

—Ah ! il est bien dévoyé, et ceux-là seuls qui l'ont égaré peuvent le remettre dans le bon chemin !

Angélique comprit l'allusion. Cependant Amélie pensait à l'Intendant aussi. Elle répliqua :

—Le Gardeur n'est pas si facile à jeter hors la bonne voie. Il est fort et n'aime pas à se laisser conduire. Il préfère mener les autres. Je le connais !

Au reste, continua-t-elle, des pécheresses comme nous ne doivent pas exiger que les hommes soient des anges. Je m'ennuierais avec les saints : j'aime mieux les hommes

—Tu devrais avoir honte, Angélique, de parler ainsi devant l'autel, dans la maison du Seigneur !... Ah ! tu m'as ravi mon frère, rends-le moi, je t'en conjure !

Et elle joignait les mains et la regardait d'une façon suppliante en disant cela.

—Je t'ai ravi ton frère, Amélie ? Ce n'est pas vrai ! Pardonne-moi si je parle ainsi... Je ne l'ai pas plus ravi qu'Héloïse de Lotbinière et Cécile Tourangeau. Veux-tu savoir la vérité ? Le Gardeur m'a aimée et je n'ai pas eu le courage de le repousser. Plus que cela, j'avoue que j'ai répondu à sa flamme. Je te l'ai dit, au couvent, tu t'en rappelles ? Je l'ai aimé et je l'aime encore ! j'en prends à témoin la madone qui nous regarde !

Et elle montra la niche sainte, en l'air, devant elle.

—Si Le Gardeur fait des extravagances, ajouta-t-elle, je le regrette sincèrement, je le regrette autant que toi. Que puis-je dire de plus ?

XXI.

Angélique parlait avec sincérité, cette fois, et elle fit sur son amie une impression favorable.

—Je crois que tu dis la vérité, Angélique, répondit Amélie, et je sais que tous ceux qui connaissent Le Gardeur s'affligent de le voir s'oublier ainsi. Pourtant, mon Angélique ! tu aurais pu, par ta grande influence sur lui, le préserver de ces hontes ; tu pourrais le sauver encore ! Un mot de ta bouche ferait plus que les plus éloquentes paroles du reste de la terre pour le ramener à la raison...

—Tu mets ma complaisance à l'épreuve, Amélie ; mais pour l'amour de Le Gardeur, je puis supporter bien des contrariétés. Sois certaine que je ne puis rien faire pour le ramener. Il met à son retour au bien des conditions impossibles.

—Des conditions impossibles ? Mais quelles conditions ?... Oh ! je devine, je sais... Pourquoi donc as-tu accepté son amour et ses hommages, si tu devais ensuite le repousser et le désespérer ? Le Gardeur ne méritait pas cela !...

Amélie s'indignait, et des larmes de dépit roulaient dans ses beaux grands yeux.

—J'avouerai, reprit Angélique, que je ne méritais pas ton frère, si cela peut te consoler. Et crois-tu que ça n'a pas été un sacrifice pour mon cœur que de renoncer à lui ?...

—Je ne sais pas, Angélique DesMeloises : mais je sais que tu as surpris le meilleur des cœurs, pour ensuite le fouler à tes pieds.

—Devant Dieu, devant la croix de l'autel, riposta Angélique avec indignation, je n'ai point fait cela ! J'ai aimé LeGardeur, mais ne lui ai jamais engagé

ma foi. Je lui ai déclaré que je ne pouvais l'épouser. Je n'étais plus libre déjà.

XXII.

Aussitôt, les mille pensées diverses qui l'avaient assaillie depuis la veille, se précipitèrent dans son esprit, et tout ce qu'elle rêvait, espérait, caressait, lui parut plus incertain que jamais. Elle se sentait perdue dans un inextricable labyrinthe.

Cet inutile et maladroit stylet de la Corriveau pouvait compliquer l'affaire... L'Intendant l'épouserait-il, s'il la soupçonnait de complicité dans le meurtre?... Ne serait-il pas sage de ménager LeGardeur... Il ferait un solide bouclier. Il croirait en elle et la défendrait contre l'univers entier... Si la flèche d'or manquait le but, elle pourrait se servir de la flèche d'argent... Après tout, un mariage d'amour n'est pas à dédaigner, quand on ne peut faire un mariage d'intérêt.

Toutes ces pensées surgirent en un clin d'œil, et imprimèrent à sa figure une expression toute nouvelle et tout étrange.

Amélie remarqua ce changement subit et n'en augura rien de bon. Elle connaissait le masque impénétrable dont savait se couvrir son ancienne compagne de classe, et elle comprit que ce ne serait pas en jetant son frère dans les bras de cette fille égoïste qu'elle le sauverait de la ruine et du déshonneur.

Elle ne chercha plus de ce côté.

Angélique, reprit-elle, si tu aimes LeGardeur, aide-moi donc à le faire sortir du palais... Si tu ne peux accepter sa main, tu ne dois pas, cependant, prendre plaisir à le voir se déshonorer.

—Qui oserait dire que je me complais à sa honte? Je ne l'ai pas définitivement repoussé, du reste... non! Et si je l'ai invité à revenir de Tilly, ce n'était pas pour le voir se plonger dans la dissipation... c'était mon cœur qui le demandait... Te le dirai-je Amélie? J'ai jeté l'injure à la face de de Péan, à cause de lui! A cause de lui, j'ai rayé Lantagnac de la liste

de mes amis ! Lantagnac a osé me montrer l'or qu'il lui avait gagné ! il a osé m'offrir des perles achetées avec l'argent du jeu ! Je les ai jetées au feu, ses perles ! et si j'avais été homme, je l'y aurais jeté lui-même... J'ai pu faire du mal à Le Gardeur, mais je ne souffrirai pas que les autres le maltraitent ! Je ne l'ai pas repoussé finalement... Attendons ! je ne puis rien dire de plus !...

XXIII.

—Regarde ici, Angélique, reprit Amélie, c'est là que je lève les yeux quand j'ai besoin du secours d'en haut.

Ses regards chargés de pleurs se fixaient sur la croix du tabernacle.

—Mettons-nous à genoux et prions pour mon frère, continua-t-elle.

Angélique obéit Toutes deux, pendant quelques minutes, prièrent, en silence, prosternées devant l'autel. Mais quelle différence dans la ferveur et la foi !

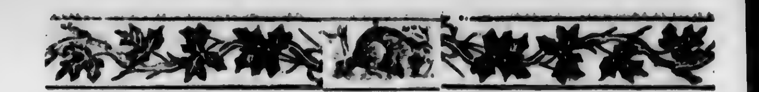
Angélique se leva soudain :

—Mon Dieu ! je m'attarde trop, dit-elle, il faut que je parte. Je suis bien contente de t'avoir rencontrée. Compte sur moi comme sur une sœur.

Amélie l'embrassa. Ses lèvres crurent effleurer les lèvres froides de la mort. Elle eut un tressaillement pénible, et longtemps après, elle se souvenait encore, comme d'un rêve mauvais, de cet attouchement de glace.

La cathédrale était déserte. Deux ou trois fidèles seulement priaient aux pieds des tabernacles.

Les deux jeunes filles se séparèrent sous la galerie en arrière, et sortirent par deux portes différentes. Entraînées sur le fleuve de la vie par deux courants opposés, elles ne devaient plus jamais se rencontrer.



CHAPITRE XLVIII.

L'INTENDANT DANS UN DILEMME.

I.

—Par Dieu ! si je ne savais pas de source certaine qu'elle est restée jusqu'à minuit chez madame de Grand'Maison, je la soupçonnerais ! exclama l'Intendant.

Et, furieux de l'assassinat de Beaumanoir, il marchait à grands pas dans sa chambre privée, pendant que son ami Cadet se prélassait dans un fauteuil.

—Qu'en pensez-vous, Cadet ? ajouta-t-il.

—J'en pense ceci : Cela prouve un *alibi*, répondit Cadet.

Il y avait du cynisme et de la moquerie dans sa réponse, et il était évident qu'il faisait cette restriction mentale :

—Cela ne prouve pas son innocence.

—Cadet, vous ne dites pas toute votre pensée. Ne me cachez rien. Je serais curieux de voir si nous chassons le même gibier, et si nos présomptions sont d'accord.

—D'accord ! comme les cloches de la cathédrale ou celles des récollets ! Je la crois coupable ; vous la croyez coupable. Mais je ne voudrais pas être tenu de le prouver, et vous non plus. Pas à cause de ses beaux yeux ; à cause de vous.

—Hier soir, chez madame de Grand'Maison, elle s'est montrée d'une verve et d'une gaieté étonnante. Varin et Descheneaux m'en ont parlé. Ils n'en reve-

naient point de leur admiration. Assurément qu'elle n'a pas été à Beaumanoir.

—Vous vous êtes vanté souvent de connaître les femmes mieux que moi, riposta Cadet en bourrant sa pipe, et je vous ai laissé dire. Quant à connaître Angélique, cela ne me surprenait point, et je pensais bien que vous la connaissiez à fond ; mais, nenni ! elle vous a dépisté celle-là ! Elle vous enfonce ! elle est trop habile pour vous.

Elle veut devenir madame l'Intendante, et elle prend les moyens de réussir. Cette fille a le feu d'un cheval de guerre et elle porterait son cavalier jusqu'au bout du monde. Je voudrais pouvoir la suivre. Avant six semaines, avec elle, je règnerais à Versailles !

—Savez-vous, Cadet, que j'ai eu la même pensée. N'eût été cette maudite affaire de Beaumanoir, je crois que je me serais laissé prendre. La Pompadour n'est qu'une niaise à côté d'elle. La difficulté maintenant, c'est de la croire assez folle pour s'aventurer dans une affaire aussi hardie.

—Ce n'est pas la hardiesse qui lui fera défaut, quand elle croira qu'il y va de son intérêt d'agir, répliqua Cadet en fermant paresseusement les yeux.

—Mais comment une jeune fille aurait-elle pu méditer un pareil dessein, et se montrer si candide, si joyeuse ?...

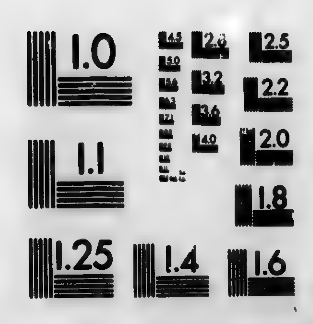
—Bah ! Vous ne connaissez pas les femmes ! Elles sont naturellement trompeuses ! Autant de mensonges que de bouts de rubans dans leur garde-robe !

II.

—Vous croyez qu'elle a trempé dans ce forfait ? Quelles sont vos raisons ? demanda Bigot, sérieusement, en se rapprochant.

—Mes raisons, les voici : Deux personnes au monde pouvaient désirer la mort de Caroline. Vous et elle. Elle, pour se débarrasser d'une rivale redoutable, vous pour la soustraire aux recherches de la Pompadour.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Ce n'est pas vous qui l'avez tuée, je le sais : donc, c'est elle.

Est-ce assez logique ?

—Mais comment le crime a-t-il été perpétré, Cadet ? Elle n'a pu l'exécuter elle-même.

—Alors elle s'est servie de la main d'un autre. Voici la preuve.

Il tira de sa poche le morceau de papier qu'il avait ramassé dans la chambre secrète.

—Est-ce l'écriture d'Angélique, demanda-t-il ?

Bigot saisit vivement le chiffon de papier et se mit à l'examiner avec attention, cherchant quelle main avait coutume d'écrire ainsi. Il ne put trouver.

—Ce n'est pas l'écriture d'Angélique, fit-il... Je ne la connais pas du tout... Et pourtant, j'ai des lettres de presque toutes les dames de Québec !

Dans tous les cas, plus d'une main a trempé dans le meurtre de Caroline. Il y a eu complot. Voyez, les infâmes se sont ménagé une entrevue avec leur malheureuse victime. Le papier est déchiré, mais voici ce qu'on peut lire encore :

" A la porte cintrée, vers minuit. Si vous voulez me recevoir, je vous révèlerai des choses importantes ; des choses qui vous regardent vous-même, qui regardent l'Intendant et le baron de St. Castin qui arrive dans la colonie."

Voilà quelque chose qui jette de la lumière sur le mystère, Cadet. Une femme devait avoir une entrevue avec Caroline, à minuit. Bon Dieu ! Cadet ! pas deux heures avant notre arrivée !... Et nous avons retardé notre départ afin de mieux filouter le seigneur de Portneuf !... Trop tard ! trop tard ! Maudite idée, qui nous est venue de retarder !... La Providence se joue de nous, Cadet ! Elle se moque de nous !...

III.

Il regarda de nouveau le lambeau de lettre :

—Le baron de St. Castin qui arrive, lut-il encore. Personne, excepté les conseillers du gouverneur, ne devait connaître ce fait. Et ils sont sous serment !

La femme coupable a su, par un conseiller parjure, ce qui s'est passé au conseil. Quel peut être ce conseiller ? quelle peut-être cette femme ?

—Par Dieu ! Bigot, les déductions vont comme l'eau dans un rapide. Mais je ne croyais pas qu'il se trouvât deux femmes, dans la Nouvelle-France, assez adroites et capables d'assez bien s'entendre pour exécuter ce diabolique complot.

—Si les personnages du drame se multiplient comme cela, observa Bigot, il me semble qu'Angélique n'y a point pris part. Une femme si jeune, si belle, si charmante, ne saurait méditer pareille trahison.

—Beau dehors, vilain dedans ! riposta Cadet, avec son cynisme habituel. Voulez-vous lui voir danser un ballet de triomphe sur la tombe de sa rivale ? Epousez-la ! je parie qu'elle donne un bal dans la chambre secrète...

—Taisez-vous, Cadet ; je pourrais vous étouffer !... Mais, je ferai mieux : je la mettrai en demeure de prouver son innocence.

—Pas aujourd'hui, j'espère ! Laissons un peu dormir la morte ; laissons reposer les chiens et les chiennes ! Parbleu ! nous courons de plus grands dangers qu'Angélique. Vous surtout, car vous êtes en son pouvoir ! Pour se sauver, elle vous accusera. Le roi vous récompensera du splendide mensonge que vous avez fait au gouverneur, en vous ouvrant les portes de la Bastille, et la Pompadour vous enverra à la Place de Grève, quand le baron de St. Castin arrivera en France avec les restes de sa fille tirés de votre caveau.

—C'est un affreux dilemme, Cadet, un affreux dilemme ! murmura Bigot, dans une angoisse profonde. De quelque côté que nous nous tournions, tout est ténèbres... Angélique en sait trop long, c'est évident ; et si elle disparaissait à son tour !...

—Tut ! tut ! inutile de songer à cela ; elle est trop connue, trop aimée. Elle ne saurait être jetée dans un coin comme sa pauvre victime.

Tenez Bigot, nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de ne rien faire du tout. Silence absolu !

IV.

L'Intendant se promenait d'un bout de sa chambre à l'autre, en se frottant les mains avec colère :

—Si j'étais certain, bien certain que c'est elle, vociférait-il, je la tuerais ! oui, je la tuerais ! Un crime comme le meurtre de Caroline, demande vengeance !...

—Bah ! si la vengeance retombe sur votre tête !... Vengez-vous comme un homme doit et peut se venger d'une femme ; c'est aussi cruel et plus agréable...

Bigot regarda Cadet et partit d'un éclat de rire.

—Vous voulez la faire passer par le parc aux cerfs, Cadet ? Par Dieu ! avant six mois elle serait sur le trône.

—Non ! par le château de Beaumanoir, d'abord ! Mais vous êtes de trop mauvaise humeur, aujourd'hui, pour rien décider de bon, repartit Cadet, en allumant sa pipe.

—Oui ! je suis de mauvaise humeur, comme jamais, et je me sens enchaîné ; je ne puis remuer !

—Pas un mouvement, pas un mot ! c'est mieux... Si Philibert ou de La Corne apprenaient la moindre chose seulement ! vous les verriez bouleverser le château de fond en comble, sortir la victime de sa fosse et vous accuser de meurtre et moi de complicité !

Les apparences sont contre nous. Nous sommes condamnés d'avance...

Les maudites femmes !

La meilleure action de ma vie, c'est d'en avoir enterré une... Mais si vous alliez en dire un mot à Angélique, ça serait la plus mauvaise. Je ne suis pas encore prêt à donner ma tête pour aucune d'elles, ni pour vous !

V.

Bigot s'agitait, jurait, tempêtait, mais avouait son impuissance absolue à venger sa bien-aimée Caroline; Cadet fumait tranquillement sa pipe, en attendant que l'orage fut passé.

—Me faire ainsi jouer par une femme ! répétait Bigot, moi qui les ai toujours vaincues... N'importe ! elle me le paiera !

—Epousez-la, par Dieu ! épousez-la ! fit Cadet en riant. Je la prendrais bien pour femme, moi, mais je ne pourrais pas dormir. J'aurais peur de me réveiller sous les dalles du parquet...

Bigot ne put s'empêcher de rire aussi.

VI.

Il fut alors décidé, entre Cadet et Bigot, que le silence serait gardé sur cette lugubre affaire. Bigot continuerait à rechercher Angélique et à lui faire sa cour. Il lui proposerait même de l'épouser.

—Mais je ne l'épouserai jamais ! s'écria Bigot, non, jamais ! Seulement, je veux lui donner des espérances, et lui causer des regrets.

—Prenez garde, Bigot ! il ne faut pas jouer avec le feu !

Au reste, vous ne connaissez pas cette femme.

—Oh ! je n'irai que juste assez loin...

—Le mariage ou le couvent, reprit Cadet...

—Je ne veux pas du mariage et je ne peux pas lui ouvrir le couvent.

—Tut ! mère de la Nativité respectera vos lettres de cachet, et saura bien donner à la belle pénitente, une cellule aussi confortable que sûre.

—Mère de la Nativité ! elle m'a sermonné une fois ; elle ne m'y reprendra plus ! Elle a failli me faire croire que François Bigot est le plus grand misérable du monde... Si vous l'aviez vue dans son indignation ! quels yeux ! quelle pâleur, et quel feu !...

—Que lui proposiez-vous donc ?

—De recevoir une pénitente, une jolie pénitente

qui se frappait la poitrine avec une vigueur que la contrition parfaite peut seule donner... C'est en vain que je lui parlai de la Vallière, et de l'exemple du roi ; en vain que je la menaçai des foudres de l'évêque. Elle a fini par me jeter ce pavé sur la tête :

Faites-en votre femme ; elle a plus la vocation de la famille, que la vocation religieuse.

—Et vous n'avez pas réussi ?

—Comme vous voyez, mon cher Cadet.

VII.

—Eh bien ! recommença Cadet, après s'être amusé un instant à regarder flotter le léger nuage qui montait de sa pipe, eh bien ! vous l'épouserez... ou vous ferez pis.

Bigot se promenait toujours. Il s'arrêta devant une fenêtre et regarda dehors. Les fleurs d'automne ouvraient leurs frileux pétales, pour les voir aussitôt emportés par la bise. Dans un coin, un rosier blanc agitait ses branches dépouillées.

Bigot qui avait regardé sans voir, machinalement, fut tout à coup captivé.

Il avait cueilli à ce rosier des roses superbes et les avait envoyées à Caroline. Elle les plaça dans son oratoire, comme pour donner à sa prière un parfum plus doux...

Et la figure pâle, suave, angélique de la jeune martyre lui apparut tout à coup, parmi les roses blanches de son souvenir...

Deux courants d'idées fort différents le saisirent à la fois ; les délices de l'amour perdu et la peur de l'avenir.

VIII.

Il ne redoutait pas Angélique ; elle était, comme lui, condamnée au silence. Mais il y avait une autre personne dans le secret ; une femme, si l'on en jugeait par le fragment de lettre. Et puis, n'avait-il pas déjà transpiré, ce secret ?

—Cadet, fit-il, tout à coup, en se tournant vers

son ami, le danger va nous venir de La Corne St. Luc et de Pierre Philibert. Ils sont chargés de trouver mademoiselle de St. Castin, et ils vont la chercher partout, dans toute la Nouvelle-France. Ils apprendront sans doute des Hurons ou de mes serviteurs qu'une femme est venue à Beaumanoir et n'en est jamais sortie. Ils soupçonneront la vérité, visiteront le château, ne trouveront rien dedans, fouilleront dessous, découvriront les traces de la fosse, déterreront la victime... et la Bastille ou la Place de Grève pour moi ! la ruine pour vous autres !

IX.

Cadet s'écria, en levant sa pipe comme pour l'offrir en expiation :

—Ce serait bien mal récompenser la charité que nous avons exercée l'autre nuit ! Vous auriez mieux fait de ne point mentir, Bigot ; nous aurions pu nous battre l'un et l'autre hardiment, avec la chance de la victoire. Maintenant, nous sommes perdus, si votre mensonge est découvert.

—Par Dieu ! il le fallait bien ! Qui aurait pu supposer qu'on allait nous faire danser sur ce pied-là ?... Pourtant, j'aurais dû parler franchement, bravement, je l'avoue Cadet.

—Avec la Pompadour, surtout, il faut être bien prudent, et il est dangereux de la tromper.

—Enfin, Cadet, ce qui est fait est fait, ce qui est écrit est écrit. Benis le pape ou maudis le diable, tu n'en seras pas plus avancé d'une façon que de l'autre. Allons y hardiment ! Faisons comme les trappeurs des grandes prairies : allumons du feu devant nous, pour nous garer de celui qui nous menace par derrière.

—Alors, si nous sommes traqués, nous brûlerons le château ?

—Brûler le château ? êtes-vous fou, Cadet ! Donnons le change à de La Corne et à Philibert. Enveloppons-les d'une fumée si épaisse qu'ils perdent de

vue Caroline et ne songent qu'à leur cuisante douleur.

—Je ne vous comprends pas. Vous abusez de la parabole.

—J'ai une idée ; vous allez voir. Et il faudrait les cent yeux d'Argus pour découvrir notre main dans le projet que je médite.

X.

Cadet se leva tout radieux :

—Vous voulez tordre le cou à l'oiseau qui chante nos exploits ?...

—Cadet, vous devenez épique. Je vais d'une pierre faire deux coups ! La Corne et Philibert, les seuls hommes que je craigne ici, ne s'occuperont pas longtemps de nous, vous dis-je, et je vais une bonne fois museler le Chien d'Or. Il n'aboiera plus, il ne mordra plus !





CHAPITRE XLIX.

JE VEUX NOURRIR GRASSEMENT LA VIEILLE RANCUNE QUE J'AI CONTRE LUI.

I.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, si longtemps discuté, fut enfin signé dans les premiers jours d'octobre, et une jolie et rapide goëlette de Dieppe en apporta la nouvelle à la colonie. Alors, des feux de joie s'allumèrent partout, sur les bords du grand fleuve, et des *Te Deum* furent chantés dans les églises parées de leurs plus beaux ornements.

C'était la voix de la reconnaissance qui montait vers le Dieu de la paix.

La colonie était épuisée et ruinée, mais son territoire demeurait intact et elle conservait ses droits et ses privilèges.

Les braves colons oubliaient les énormes sacrifices qu'ils avaient faits, pour se réjouir devant Dieu, à la pensée qu'ils possédaient toujours, à l'abri de la couronne de France, leur patrie et leur religion, leur langue et leurs lois ! Ils tressaillaient d'orgueil et de joie, en songeant que le drapeau blanc flottait encore sur le vieux château Saint-Louis !

II.

Le lendemain de l'arrivée de la goèlette de Dippe, Bigot était assis à son bureau, et dépouillait sa correspondance française, lorsque de Péan entra, avec une liasse de papiers, que le commis en chef de Phi-

libert avait apportés au Palais pour que l'Intendant y apposât sa signature.

C'étaient des bons payables par le Trésor. Le bourgeois faisait de grandes affaires et en achetait beaucoup; mais l'Intendant s'emportait toujours quand il se voyait obligé de les signer.

Ce jour-là, il lança mille malédictions au bourgeois absent, mit son nom en grinçant les dents et jeta sa plume au feu quand il eut fini.

III.

Le commis du bourgeois attendait dans l'antichambre. Il le fit venir.

—Dites à votre maître, gronda-t-il, que c'est la dernière fois que j'accepte ses bons. Il n'a pas le droit de faire concurrence à la Grande Compagnie de cette façon, et je n'en signerai plus.

Le commis, un vieux malouin en cheveux gris, pas peureux du tout, le regarda tranquillement.

—J'informerai le bourgeois des désirs de Votre Excellence, répondit-il.

—De mes ordres! clama Bigot, de mes ordres!

Le commis le regardait toujours avec la même assurance et le même calme.

—Quoi! reprit Bigot, qu'avez-vous à répliquer?... Bah! vous n'êtes pas le premier commis de Philibert sans avoir une bonne dose de son insolence!

—Pardon! Excellence, je voulais seulement vous faire observer que le gouverneur et le commandant des forces ont décidé que les officiers pourraient vendre leurs bons comme ils l'entendraient et à qui ils voudraient.

—Vous êtes joliment hardi, avec votre patois Breton! Par tous les saints de la Saintonge! on verra lequel de l'Intendant ou du bourgeois règlera cette affaire! Quant à vous......

—Tut! tut! *Cave canem!* laisse ce maudit chien s'en retourner à son maître, intervint Cadet, que l'impassibilité du commis amusait. Ecoute, bonhomme, continua-t-il, présente mes compliments à

ton maître,—les compliments du sieur Cadet!—et dis-lui que j'espère bien qu'il viendra lui-même, la prochaine fois, apporter sa nouvelle fournée. Dis-lui aussi que des fenêtres de la Friponne, on peut faire un joli saut.

—Au contraire, sieur Cadet! j'avertirai mon maître de ne pas se montrer ici, et je reviendrai moi-même, avant trois jours, j'en suis sûr, présenter à la signature de Son Excellence une masse de nouveaux billets...

—Sortez! imbécile! cria Cadet tout en riant de la tenacité du commis. Vous êtes digne de votre maître.

Et il le poussa dehors et ferma la porte avec tant de violence que le choc fut entendu dans tout le palais.

IV.

—Ne lui gardez pas rancune, Bigot, reprit-il, il n'en vaut pas la peine. Tel maître, tel valet! comme dit le proverbe. Après tout, je ne sais pas trop si le Parlement de Paris ne donnerait pas raison au chien d'or contre nous.

Bigot rageait. Il voyait que Cadet avait raison. Il appelait mille malédictions sur la tête des *honnêtes gens*, sur le gouverneur, sur le commandant des Forces. Il n'épargnait pas davantage la Pompadour sa protectrice. C'était elle qui avait intrigué pour faire conclure le traité de paix. Elle voulait, la jalouse, garder le roi près d'elle, à Paris... Elle préférait les plaisirs à l'honneur, et l'argent aux plaisirs.

—La grande compagnie, s'écria-t-il, en relevant la tête dans un mouvement de dégoût, la grande compagnie paie les violons des fêtes royales de Versailles, pendant que le bourgeois lui enlève le trafic de la Nouvelle France!

Cette paix inopportune va doubler la richesse et l'influence du chien d'or.

—Bigot, riposta Cadet, en lançant une bouffée de fumée odorante, vous ressemblez à un prédicateur

de carême! Nous avons, jusqu'à présent, beurré notre pain des deux côtés, mais bientôt, j'en ai peur, nous n'aurons plus de pain à manger avec notre beurre. Il nous faudra ronger vos décrets.

—Mes décrets!... Il y a des gens qui menacent de nous manger aujourd'hui, qui les ont trouvés difficiles à digérer, mes décrets!

Voyez donc, Cadet, ce paquet de bons payables au Chien d'Or!

Quand cela finira t-il? ajouta-t-il avec une recrudescence de colère.

Et il repoussa les billets.

Ce Philibert gagne du terrain chaque jour! Le voilà qui achète les bons de l'armée et les mandats des officiers, pour la moitié de l'escompte exigé par la grande compagnie.

Rendez-les donc au commis, ces damnés bons! et qu'il s'en aille au plus vite! ordonna-t-il à de Péan.

V.

Le commis, si peu gracieusement éconduit tout à l'heure, attendait patiemment dans l'antichambre.

De Péan alla aussitôt, en faisant une grimace qui n'indiquait pas une soumission absolue, lui remettre les papiers.

Il faut que cela finisse! reprit l'Intendant, et ça va finir! Le chien d'or entasse, dans ses coffres, tout l'argent de la colonie, et si on ne l'enchaîne pas, il va, au premier beau jour, tuer le crédit de la grande compagnie.

—*A méchant chien court lien!* dit le proverbe, et je crois que le proverbe a raison, riposta Cadet.

Le chien d'or a commencé par aboyer après nous; maintenant, par Dieu! il nous mord! Bientôt il va nous ronger les os, comme l'indique cette maudite enseigne de la rue Buade.

—Que feriez-vous, Cadet?

—Je le pendrais... comme un chien!

—Mais il a tant d'amis dans la colonie...... sans

compter les jansénistes de France, que je ne sais trop si la marquise pourrait me protéger.

Cadet amena Bigot à l'écart.

—Il y a plus d'un moyen d'étrangler un chien, dit-il, on trouvera!

VI.

Bigot se sentait enfermé dans un cercle de fer, mais il voulait le rompre et s'échapper. Le meurtre de Caroline, le mensonge au gouverneur, la jalousie de la Pompadour, les recherches du baron de St. Castin, l'antipathie de Philibert et de la Corne St. Luc, et, enfin, la paix qui venait d'être proclamée : tout contribuait à le perdre. Un homme d'une énergie commune se serait désespéré ; mais les obstacles l'excitaient, l'irritaient et le trouvaient inébranlable.

Au reste, sa morale était accommodante, et tous les moyens lui semblaient bons.

Il se mit à arpenter sa chambre, vivement, fièvreusement, la tête basse, et en gesticulant.

VII.

De Péan se disposait à sortir ; Cadet lui fit signe d'attendre, pour voir ce qu'allait décider l'Intendant ; car il était évident qu'il élaborait un plan.

Au bout d'un instant, Bigot s'arrêta, en se frappant dans les mains, comme un homme qui vient de prendre une ferme résolution.

—De Péan, fit-il, Le Gardeur a-t-il manifesté le désir de s'échapper du Palais ?

—Pas une minute! Excellence : il est solide comme un pont! Vous auriez plus vite fait de démolir le pont neuf! La nuit dernière, il a perdu mille piastres aux cartes et cinq cents piastres aux dés. Alors, il s'est mis à boire. Il ne vient que de se lever. Son valet, quand je suis sorti, était en train de lui laver la tête et les pieds dans du cognac.

—Vous êtes son ami intime, de Péan ; il vous es-

time comme un frère ; il vous croit son ange gardien, n'est-ce pas ?

—Quand il est ivre ! A jeun, c'est autre chose ; je n'ose pas en approcher trop : il donne des ruades comme un poulin qu'on étrille à rebours.

—Faites-le boire alors; tenez-le plein. Il faut lui mettre la selle et le lancer à la poursuite du plus gros gibier de la Nouvelle-France.

VIII.

De Péan, qui ne comprenait guère ce langage figuré, regarda l'Intendant d'un œil chargé de points d'interrogation. Bigot reprit :

—Vous avez essayé, une fois, d'atteindre mademoiselle de Repentigny, si je me rappelle bien ?

—Oui, Excellence ! mais le raisin était trop haut... maintenant il est trop vert.

—Tut ! tut ! fin renard que vous êtes ! ne dites pas cela ; un autre bond et vous allez l'atteindre.

—Votre Excellence me vante trop, assurément... Au reste, si j'avais à choisir aujourd'hui, je...

—Coquin ! je devine ce que vous allez dire...Vous n'avez pas mauvais goût ; vous êtes un connaisseur. Qu'il soit fait selon votre désir !... Arrangez-nous une jolie partie de chasse à la Philibert, et je donne à Angélique, pour sa dot, le chien d'or transformé en doublons. Vous me comprenez ?

De Péan se dressa. Il n'osait comprendre. Cependant, fasciné par la fortune et la femme qui miroitaient aux yeux de sa convoitise, il se sentait disposé à tout entreprendre.

—Comment ! balbutia-t-il, vous m'approuveriez si je recherchais mademoiselle Des Meloises ?

—Plus que cela ! je vous aiderais, et j'aurais pour madame de Péan, toute la déférence, toute l'estime, toute l'admiration que je ressens pour Angélique Des Meloises.

De Péan ne voulait en croire ses oreilles.

Je vous jure, affirma l'Intendant, que vous l'aurez

si vous le voulez, et avec la plus belle dot de la Colonie.

IX.

Cadet murmura entre ses dents, pour ne pas être entendu :

—L'imbécile qui la prendra...

Il acheva dans un sourire cynique :

—L'Intendant n'est pas trop sot, après tout, pensa-t-il.

De Péan ne se trouvait pas à l'aise, malgré tout.

—Mais il faudra, tout de même, le consentement d'Angélique ? demanda-t-il. J'aimerais mieux que ce fût elle qui me demandât.

—Bah ! de Péan, vous ne savez pas de quoi sont faites ces femmes-là ; autrement, vous auriez vite trouvé l'appât qu'il leur faut.

Vous avez réalisé quatre millions pendant la guerre ?

—Je n'ai pas compté; mais je sais que je dois tout à votre amitié, Excellence !

—C'est bien ! c'est bien ! mon amitié vous donnera encore Angélique Des Meloises... puisqu'Angélique Des Meloises ne saurait devenir la femme de l'Intendant. Savez-vous ce que vous avez à faire maintenant ?

—Oui, je le sais, Excellence ! et je ne puis vous dire assez combien je suis touché de votre bonté.

Bigot sourit ironiquement.

—J'espère, dit-il, que vous n'aurez jamais à vous plaindre de mon amitié. A l'œuvre maintenant ! travaillons à notre délivrance !

Cadet et moi, nous avons résolu de châtier l'arrogance du chien d'or. Cependant, nous ne voulons pas donner du bâton au bourgeois comme à un commerçant ordinaire ; nous voulons le traiter en gentilhomme, au bout de l'épée. Malgré son titre de marchand, il est noble, voyez-vous ; et il porte l'épée. Il la porte bien, que diable ! eh, il peut s'en servir ! A vous de tout prévoir !

Il faudrait l'insulter, le provoquer... puis le tuer. Mais bravement, dignement, avec toutes les couleurs du droit et de la raison. Que cela se fasse en plein jour et comme à mon insu. Vous comprenez?

—Parfaitement! et il n'en dépendra pas de moi si l'affaire manque. Nous naviguons dans les mêmes eaux; cela me va à merveille. Tous les actionnaires de la Grande Compagnie seront enchantés de croiser le fer avec le Bourgeois, si le Bourgeois ne décline pas l'honneur.

—Pas de crainte pour cela, de Péan; donnons au diable son dû. Le Bourgeois, pour laver une injure, se battrait avec les sept champions de la chrétienté; et je ne sais pas trop s'il y a trois gentilshommes dans la colonie, capables de lui mettre du fer dans la poitrine.

X.

Cadet qui les écoutait avec un certain air d'ironie, intervint à son tour:

—Il vaut mieux choisir le moment et ne rien risquer de notre côté. Une injure, une petite bagarre, tout le monde crie, se précipite... un coup d'épée bien dirigé, et c'est fait...

Un duel! vous n'y pensez pas! Ce ne serait pas le bourgeois qui se battrait, mais son fils le colonel. Et la grande compagnie n'en serait pas quitte à si bon marché.

—Mais je ne veux pas qu'on l'assassine! répliqua Bigot vigoureusement, qu'on le surprenne la nuit ou dans un coin!

—Vous avez raison, répondit Cadet, qui vit bien que l'Intendant songeait à Beaumanoir, vous avez raison! Mais qui va se charger de cette difficile besogne?

Reposez-vous sur moi, riposta de Péan; je réponds de l'affaire. Je connais un actionnaire de la grande compagnie qui fera triomphalement passer le char de la Friponne sur le corps du bourgeois, si je puis une bonne fois l'atteler.

—Quel est cet actionnaire? demanda Bigot.

—Le Gardeur de Repentigny, déclina de Péan avec fatuité.

—Tut! tut! il nous passera plutôt sur le dos!... les Philibert l'ont ensorcelé.

—Veuillez me laisser faire, et vous verrez!

—A votre aise, de Péan! vous avez vos coudées franches.

Quelle victoire pour la grande compagnie! quelle défaite pour les honnêtes gens! si vous réussissiez à mettre du sang entre les Philibert et les Repentigny!

XI.

Aussitôt après cette exclamation haineuse, Bigot toucha amicalement l'épaule de son secrétaire :

—De Péan, lui murmura-t-il, vous êtes plus habile que je ne pensais, et la compagnie vous devra une récompense extraordinaire.

—Tenez votre promesse, Excellence! et je serai satisfait.

—Je la tiendrai, de Péan! Vous aurez Angélique, avec la plus ronde dot qu'il soit possible d'imaginer. Si vous l'aimez mieux, cependant, vous ne prendrez que la dot. A votre choix.

—Oh! je tiens à l'une et à l'autre, Excellence! mais...

—Mais?...

—Le Gardeur pourra aussi la lui revendiquer, peut-être, cette femme, pour le prix de son exploit?...

—Bah! soyez tranquille; ivre ou sobre, il est toujours grand seigneur, et n'acceptera point mes conditions! Vous savez, c'est un romanesque, et il croit à la vertu des femmes.

—A part cela, observa Cadet, il faudra qu'il se batte avec Philibert, avant que son épée n'ait séché; je ne donnerais pas un sou de ses os, cinq heures après la fin du bourgeois.

XII.

Cette affirmation parut vraisemblable à De Péan,

et calma ses craintes. Il pourrait donc posséder Angélique puisqu'il n'aurait plus de rival à écarter ! il pourrait en même temps entasser de nouvelles richesses. L'heure de la fortune était donc sonnée pour lui !

Il songeait, cependant, à se mettre à l'abri. Il ne voulait pas compromettre un avenir qui s'annonçait tout à coup, si rose et si riant. Il n'avait pas ce reste d'honneur ou de scrupules qui s'affirmait encore dans l'Intendant. La ruse, la fourberie, la lâcheté même, ne lui répugnaient nullement. Il verrait seulement à ce que toute l'affaire eut la véritable apparence d'un accident, de quelque chose d'inattendu, de tout à fait inattendu.

Il ne manquerait pas un iota à la trame.

Le Gardeur ne connaîtrait rien du rôle qu'il lui destinait. Il saurait tout plus tard, trop tard !... quand son épée serait bien rougie du sang du chien d'or...quand il en aurait jusque sur les mains, de ce sang maudit !...

En attendant, il le ferait boire, boire, boire ! Il le ferait jouer ; il irriterait sa jalousie ; il en ferait un démon !

XIII.

Mais pour mener à bonne fin ce projet infernal, il faudrait une femme.

Angélique était dévouée corps et âme à la grande compagnie, et elle détestait souverainement le chien d'or.

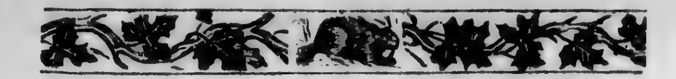
Mais elle aimait Le Gardeur ! Elle craindrait peut-être pour ses jours. Oh ! l'amour ! Oh ! ces femmes !...

N'importe ! il la ferait venir là, sur le lieu du meurtre... Elle s'y trouverait comme par hasard. Elle le croirait, du moins.

Il saurait bien, lui de Péan, saisir le moment opportun de la faire intervenir ! Elle se montrerait ! elle parlerait !...

Tout le projet infernal passa comme un tourbillon noir dans l'esprit du secrétaire de Bigot, et il frappa des mains tout joyeux en s'écriant :

—Je l'ai trouvé !



CHAPITRE L.

LE BOURGEOIS PHILIBERT.

I.

Le bourgeois venait de finir une bonne journée de travail, et enfoncé dans un moelleux fauteuil, il goûtait maintenant les délices du repos.

Avec la paix, la confiance était revenue, et les affaires prenaient un essor extraordinaire.

Les mers étaient libres et les vaisseaux, chargés de toutes sortes de produits, pouvaient les sillonner en tous sens. Le long des quais de la Friponne, le long des quais du bourgeois, les navires se hâtaient de prendre leur cargaison, car l'hiver approchait, et il fallait descendre le fleuve avant que les glaces n'étendissent leur infranchissable barrière.

Tout le monde était à la besogne, et les soldats de la garnison eux-mêmes s'unissaient aux matelots et aux manœuvres pour embarquer les marchandises.

Cependant le temps était doux, calme, limpide. L'onde étincelait comme sous un soleil d'été ; la brise soufflait tiède et parfumée comme au printemps. C'était l'été de la St. Martin ; c'étaient les plus beaux jours de l'automne, un retour fugitif de l'été envolé !...

II.

Les fenêtres de la maison du bourgeois s'ouvraient ce jour-là, à la brise et au soleil. Dame Rochelle, assise dans l'une de ces fenêtres, un livre de Jurieu

sur les genoux, le tricot à la main, regardait de temps en temps, et tour à tour, les gens qui passaient dans la rue Buade, les mailles de son tricot et les préceptes de son grand prêtre vénéré.

De temps en temps aussi, en vraie calviniste qu'elle était, elle déposait ses lunettes sur un passage difficile, comme le libre arbitre et la nécessité de la grâce, puis les yeux fermés, elle s'imaginait voir clair dans ces mystères.

III.

Le retour de Pierre Philibert avait rempli de joie le cœur de la bonne dame Rochelle, et maintenant, la nouvelle de son prochain mariage avec Amélie de Repentigny mettait le comble à sa félicité. Elle était radieuse, la bonne vieille, dans son sévère vêtement noir, et la gaieté faisait irruption à travers ses airs sombres de puritaine. C'est qu'elle estimait fort mademoiselle Amélie et qu'en présence de ses hautes vertus, elle sentait tomber ses préjugés. Elle la comparait presque à la grande Marie, la sainte des Cévennes.

Le mariage promettait d'être une grande affaire, et les fêtes de la noce seraient dignes de la maison de Repentigny et de la fortune de Philibert.

Le bourgeois ouvrait ses coffres et versait l'or à pleines mains; il ouvrait son cœur et se répandait en actions de grâces !

Son âme était ensoleillée comme la nature, calme comme les champs déserts, limpide comme les eaux. L'orage grondait peut-être, mais loin, sous l'horizon; il ne le voyait point, ne l'entendait point.

Le but de sa vie allait être rempli : son fils allait faire un brillant mariage, après avoir conquis les lauriers du champ de bataille, et la couronne de la gloire. Et lui, le vieillard fortuné, il n'aurait plus bientôt qu'à s'écrier, comme cet autre vieillard heureux de la bible : *Nunc dimittis, servum tuum, Domine, in pace !*

VI.

Chrétien, il se réjouissait de la paix qui rayonnait de nouveau sur le monde ; citoyen, il était heureux de voir le territoire national intact, la patrie sauvée ! père, il songeait à racheter pour son fils, les riches domaines que l'injustice et la jalousie lui avaient enlevés en Europe.

Il songeait à les racheter, car il avait de l'or et il n'aimait pas les recours à la justice, même pour revendiquer ses droits méconnus.

Ses agents à Paris avaient ordre de tout racheter, à n'importe quel prix. Ces domaines avec le château seraient le cadeau de noce des jeunes époux.

V.

Après avoir longtemps rêvé à ces choses, le bourgeois leva la tête et regarda dame Rochelle.

Dame Rochelle ajusta ses lunettes et ferma son livre.

—Pierre est-il de retour? demanda-t-il.

—Non, maître ; il m'a prié de vous dire qu'il est allé à Lorette avec mademoiselle Amélie.

—Ah ! je suppose qu'Amélie a fait quelque vœu à Notre-Dame de Lorette et qu'il veut prendre sa part de l'obligation ! Cela promet, n'est-ce pas, dame Rochelle ?

Et il se mit à rire candidement, complaisamment, comme il avait coutume de faire.

Dame Rochelle se releva un peu comme pour parler plus facilement :

—Pierre et Amélie sont dignes l'un de l'autre, fit-elle ; il n'y a pas, en dehors du ciel, de couples mieux assortis. S'ils ont fait des vœux à Notre-Dame de Lorette, ils les accompliront fidèlement, comme s'ils les avaient faits au Seigneur lui-même.

La bonne vieille huguenote ne se serait pas montrée si accommodante s'il ne se fut agi de Pierre et d'Amélie.

VI.

Le bourgeois reprit :

—Bonne dame Rochelle ! vous allez rajeunir pour vivre maintenant avec Pierre et Amélie. Ils veulent que vous habitiez avec eux. Amélie a bien pleuré quand je lui ai raconté votre navrante histoire.

Dame Rochelle laissa tomber ses yeux pleins de larmes sur la robe de deuil qui lui rappelait de si lamentables et si lointains souvenirs.

—Merci, maître ! dit-elle, merci ! Avec ces chers enfants, mes derniers jours seraient sans doute des jours de bénédiction ; mais je veux rester avec vous, car vous aussi vous avez pleuré, et vous con naissez les douleurs de la vie.

—Je vous comprends, dame Rochelle, mais voici que mon âme s'éveille à la joie et que le souvenir des jours mauvais s'efface devant la clarté d'un jour nouveau. Mes yeux n'auront plus de larmes maintenant, et ma bouche va sourire toujours ! Le bonheur m'inonde ! Nous allons tous ensemble retourner dans notre vieux château de Normandie.

Dame Rochelle fit un bond en joignant les mains.

—Que dites-vous là, maître ! nous allons retourner en France ?... Ah ! je pourrai donc reposer près de lui, dans la verdoyante vallée de la Côte d'or !

—Je ferai pour Pierre, continua le bourgeois, ce que je n'aurais jamais fait pour moi-même : je le réinstallerai dans le château de ses pères et obtiendrai qu'on lui rende les titres et les honneurs de sa famille. N'est-ce pas là un magnifique couronnement à ma carrière ?

VII.

O maître ! répliqua dame Rochelle, ce beau rêve s'accomplira-t-il ?... Laisserez-vous jamais la colonie ? Vous êtes aimé ici, mais vous êtes haï. Ceux qui vous aiment voudront vous garder au milieu d'eux, et ceux qui vous haïssent désireront votre mort ! Vous-même, pourrez-vous vous éloigner de

ces lieux où tant d'années de votre vie se sont écoulées? Ne voudrez-vous pas mourir à l'ombre de ce Chien d'Or où vous avez si heureusement vécu?

Elle baissa la tête un moment, puis la relevant, elle regarda le bourgeois d'une façon singulière.

—Maître, dit-elle, j'ai une chose à vous demander.

—Qu'est-ce donc, bonne dame? répondit-il.

—N'allez pas au marché demain.

Le bourgeois la regarda tout surpris.

Elle faisait jouer ses aiguilles, et les yeux demi fermés, les lèvres frémissantes, elle semblait contempler quelque chose d'étrange et de douloureux.

—O mon maître, reprit-elle, vous ne retournerez jamais en France!... Mais Pierre sera rétabli dans la maison des Philibert!...

Le bourgeois n'ajoutait pas une foi entière à ses rêveries; il s'en moquait assez souvent. Cependant, il éprouva un malaise alors:

—Je me résigne à tout, répondit-il, et je serai heureux de me sacrifier pour mon fils...

Dame Rochelle joignit les mains et se mit à prier comme pour conjurer un danger prochain.

Le bourgeois la regardait avec une vive attention.

—Un marchand de la Nouvelle-France qui se moque des décrets de l'Intendant, un exilé qui veut rentrer dans ses droits et ses possessions peut s'attendre à bien des contrariétés, observa-t-il, tranquillement; mais n'anticipons point, et mettons notre confiance en Dieu.

—Et n'allez point au marché, demain, répéta dame Rochelle.

—Voilà qui est drôle, après tout! répliqua le bourgeois. Quelle est cette fantaisie?...

Pourquoi n'irais-je pas? C'est le jour de la saint Martin, et les pauvres vont m'attendre. Si je n'y vais point, plusieurs s'en retourneront les mains vides.

—Ce n'est pas une fantaisie, affirma dame Rochelle, j'ai vu aujourd'hui deux gentilshommes du

palais regarder en passant votre enseigne, et parier qu'il y aurait bataille demain entre Cerbère et le Chien d'Or.

Je me souviens de mes leçons de mythologie, ajouta la vieille.

—Moi aussi, reprit le bourgeois, et je comprends l'allusion. Mais cela ne m'empêchera point de me rendre au marché; seulement, je me tiendrai sur mes gardes.

—Faites-vous donc accompagner par votre fils! implora la ménagère.

VIII.

Le bourgeois se prit à rire sur les craintes frivoles de la bonne dame, et commença à plaisanter sur les inconvénients d'avoir une prophétesse dans sa maison.

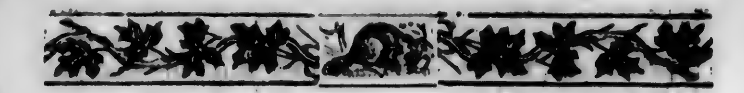
Dame Rochelle n'insista pas. Elle connaissait au reste la ténacité du vieillard.

—Maître, cria-t-elle soudain, voici l'un des gentilshommes qui ont parié au sujet de la bataille de Cerbère et du Chien d'Or.

Le bourgeois courut à la fenêtre et reconnut de Péan. Il reprit aussitôt son siège tranquillement en disant:

—C'est en effet une des têtes du Cerbère qui garde la Friponne, mais il n'est pas dangereux, ce chevalier-là.

De Péan tourna le premier coin et galopa vers la rue St. Louis. Il se rendait chez Angélique Des Meloises.



CHAPITRE LI.

UNE PARTIE NULLE.

I.

Angélique, depuis la veille de la St. Michel, avait été ballotée péniblement par mille émotions diverses.

Mille fois elle était passée de l'espoir à la terreur et de la crainte d'être trahie à la confiance.

Elle aurait bien voulu savoir ce que pensait Bigot de la mort de Caroline, et sur qui pesaient ses soupçons; mais Bigot s'était enfermé dans un impénétrable silence, et nul ne pouvait deviner les sentiments qui l'agitaient.

Elle maudissait la Corriveau qui s'était inutilement servi du poignard et n'avait pas laissé à sa victime le masque trompeur d'une mort calme et naturelle.

II.

Elle osa, un jour, parler de nouveau des lettres de cachet et demander encore l'éloignement de sa rivale.

Bigot lui lança un regard foudroyant et lui répondit que sa rivale avait quitté Beaumanoir pour toujours.

Angélique soutint son regard hardiment et ne trahit pas la moindre émotion.

—Je vous remercie bien, dit-elle, d'avoir si bien tenu votre promesse.

—Vous ne me devez pas tant de reconnaissance,

reprit Bigot, car ce n'est pas moi qui l'ai envoyée. Elle a disparu je ne sais comment; elle est partie, envolée ! Je donnerais la moitié de ma fortune pour savoir qui l'a aidée à s'enfuir...

Angélique s'attendait à une explosion de rage, à un débordement de plaintes, et rien de tout cela ! De l'indignation, mais une froide indignation ; une grande douleur peut-être ; mais une douleur calculée !

Et c'est ainsi qu'en face l'un de l'autre, ils restaient deux énigmes indéchiffrables. Ils se surveillaient, s'épiaient et se trompaient sans cesse. Dignes adversaires ou vaillante paire d'amis, également faux, également rusés, également dissimulés, ils causaient avec un charmant abandon, semblait-il, de tendresse et de dévoûment, d'amour et de fidélité.

Cependant, Bigot ne parlait point de mariage, et Angélique se demandait s'il nourrissait des soupçons contre elle, ou si elle avait perdu quelque chose de sa beauté.

Elle avait si aisément mis à ses genoux les hommes dont elle ne voulait point ! comment se faisait-il qu'elle ne pouvait vaincre le seul qu'elle voulut épouser ?

III.

Elle songeait parfois à LeGardeur et le tableau riant d'une vie calme et pure se déroulait devant ses yeux. Alors, elle se prenait à maudire sa destinée et son ambition. Elle maudissait la Corriveau, cette sorcière infâme qui l'avait aidée de ses conseils et s'était faite son instrument.

Pauvre LeGardeur ! il courait vite à sa perte... Cette pensée du déshonneur et de la ruine de l'homme qu'elle aimait lui faisait mal. Pourquoi ne pas l'arrêter, lui le bien-aimé, sur le bord de l'abîme ? pourquoi ne pas l'arracher à ses ennemis, à la honte, à l'ignominie ? et pourquoi ne pas s'envoler avec lui, vers les splendeurs de la félicité, comme des oiseaux qui s'échappent des filets du chasseur pour

prendre leur essor dans les espaces radieux?.........
Ah! pourquoi!...

IV.

De Péan galopait, sans faire attention aux regards de mépris que lui lançaient les *honnêtes gens*.

Quand il arriva chez le chevalier DesMeloises, il vit à la porte un valet qui tenait un cheval par la bride. Il reconnut le cheval de l'Intendant.

Il entendit un rire argentin et leva les yeux vers la fenêtre d'où ce rire s'envolait. Bigot et Angélique étaient à demi-cachés dans les soyeux rideaux.

—Ne les dérangeons pas, pensa-t-il...nous aurons notre tour,

Il continua à galoper du côté de la grande allée.

Il savait qu'Angélique n'aimait pas l'Intendant et que l'Intendant ne l'épouserait jamais, cette belle coquette.

La Pompadour lui réservait une femme de son choix.

Il n'était pas aimé, lui non plus... mais il comptait sur les circonstances heureuses, sur le hasard intelligent, surtout, sur son étoile qu'il appelait une bonne étoile.

Quand il revint, le cheval de l'Intendant piaffait encore à la porte de la maison, le valet le tenait toujours par la bride, et l'Intendant n'avait pas bougé de la fenêtre où s'encadrait aussi la rieuse figure d'Angélique.

Mademoselle DesMeloises l'aperçut et se prit à rire.

—Voyez donc de Péan, dit-elle, il caresse sa bête en attendant l'heure de l'amour.

De Péan s'amusait à peigner, avec ses mains, la crinière de sa monture, en soupirant après le moment où Bigot sortirait.

Il était aussi humble et poltron avec ses maîtres qu'arrogant envers ses inférieurs. Angélique qui aimait les hommes hardis, décidés, entreprenants, se moquait de sa pusillanimité.

V.

—Garçon, demanda-t-il au groom, est-ce qu'il y a longtemps que l'Intendant est ici?

—Depuis le midi, répondit le groom en se découvrant poliment.

—Et est-il toujours resté comme cela dans la fenêtre avce mademoiselle Angélique ?

—Je n'en sais rien, monsieur. Je n'ai pas d'yeux pour épier mes maîtres.

—Oh ! oh ! fit de Péan, et il se rangea pour n'être pas vu.

—Le chevalier de Péan s'exerce à la patience, reprit Angélique, et vous lui faites l'occasion belle, Excellence !

—Désirez-vous que je parte? demanda Bigot en se levant.

—Bah! laissez-le faire; il attendra là aussi longtemps que je voudrai.

—Ou bien que je resterai ici. C'est un amoureux commode, qui fera un mari plus commode encore, dit Bigot.

Angélique lui darda un regard menaçant. Elle ne pouvait souffrir qu'on lui parlât d'aimer cet homme.

—Eh bien, chevalier, dit-elle, si vous êtes obligé de partir, partez !

Mais laissez-moi refaire le nœud de votre cravate.

Elle approcha ses doigts de fée de la cravate qui se défaisait.

—Ce nœud est comme l'amour, reprit-elle en riant, il a *besoin d'être éprouvé.*

VI.

Bigot ne répondit rien. Il songeait à Caroline de St. Castin. Un jour, sur les rivages du Bassin des Mines, elle aussi avait refait de ses doigt tremblants le nœud fatal de cette cravate, et c'est alors qu'elle trahit le doux secret de son cœur.

Angélique devina ce qui se passait dans l'âme de

son amoureux, et elle recula vivement. Elle avait peur d'entendre l'épouvantable accusation.

—Merci ! fit Bigot, nouer et dénouer sont pour moi des choses souvent difficiles, presque pénibles...

Angélique fit semblant de ne pas saisir le sens de cette parole.

—Je le crois bien, dit-elle, en faisant un effort pour paraître calme, et cependant c'est à peine si vous me dites un petit merci.

Avez-vous découvert le lieu où s'est cachée la fugitive ? demanda-t-elle bravement pour vaincre la peur.

Bigot allait sortir. Angélique hasarda une autre question. C'était comme le postcriptum de l'entrevue :

—Je ne crois pas qu'elle ait laissé Beaumanoir, ajouta-t-elle, ou, si elle l'a fait, vous savez où elle s'est réfugiée ! Voulez-vous jurer sur mon livre d'heures que vous ne savez pas où elle est ?

VII.

Bigot la regarda fixement une minute, cherchant à découvrir sa pensée. Elle se passa la main sur les yeux, comme si elle eut senti une trahison au fond de leur prunelle étincelante.

—Je veux bien jurer tout ce que vous voudrez, répliqua-t-il, je prendrai Dieu ou le diable à témoin ; c'est tout un pour moi. Lequel choisissez-vous ?

—L'un et l'autre ! riposta hardiment Angélique.

Ah ! vous ne savez pas, continua-t-elle, le mal que vous m'avez fait, en me forçant à repousser la main de LeGardeur ! Comment avez-vous tenu votre promesse ?

—Ma promesse ?... Par Dieu ! j'ai pourtant continué d'être franc avec les dames et de tenir ce que je promets.

—Si vous avez oublié, je me souviens, moi ! et je pense que François Bigot ne pourrait faire pis que tromper Angélique DesMeloises !

Elle dit cette dernière parole avec une animation

subite et en frappant du pied. Bigot se crut menacé et il pensa n'avoir rien de mieux à faire qu'à changer de manière.

—Pardonnez-moi, ma chère Angélique ! dit-il avec une douceur extrême, je n'ai jamais forfait à l'honneur et je sais tenir mes engagements. La dame que vous redoutez n'est plus à Beaumanoir. Venez parcourir les galeries du château et je vous jure que vous n'y entendrez que le bruissement d'aile des esprits qui nous visitent.

Angélique crut voir une allusion dans ce bruissement d'ailes des esprits.

—Comment pouvez-vous m'affirmer cela ? demanda-t-elle.

—Parce que de la Corne et Pierre Philibert sont venus faire des recherches à Beaumanoir. Ils ne se sont pas gênés pour entrer partout, mais, en revanche, ils ont cru devoir me faire des excuses quand ils se sont retirés.

—Bah ! riposta Angélique, si l'on avait chargé des femmes de cette perquisition, elles l'auraient bien trouvée la jolie captive !

—Je vous jure que je ne puis dire où elle est !

—Fort bien ! fit Angélique, en lui tendant la main. Ils comprenaient l'un et l'autre qu'ils étaient liés par un pacte tacite, secret, et qu'ils ne devaient pas rompre la chaîne inique qui les unissait.

VIII.

Bigot se leva de nouveau pour sortir.

—Vous n'avez pas l'air heureux, aujourd'hui, Bigot, reprit Angélique, et l'on dirait que ma présence vous ennuie.

—En effet, je suis de mauvaise humeur. La disparition mystérieuse de cette jeune fille, et la provocation du bourgeois, qui nolise, pour son commerce, tous les vaisseaux en disponibilité, en voilà assez, je pense, pour chasser la gaieté. Mais ces peines me ramènent vers vous, Angélique, car vous êtes ma consolation....

Il sortit.

Pendant qu'il montait à cheval Angélique pensait :

—Il me soupçonne, c'est sûr, il me soupçonne ! Mais je le tiens ferme. Ah ! c'est heureux qu'il ne puisse avouer la présence de mademoiselle de St. Castin à Beaumanoir !... Comme il se montrerait tout autre !... Je donnerais tous mes joyaux pour savoir ce qu'il a fait de la jolie morte que la Corriveau lui a façonnée... La Corriveau ! la vieille misérable qui a gâté mon affaire avec son coup de poignard !... Je serais si facilement devenue sa femme !... Il ne m'aurait pas soupçonnée... Il fallait que le démon vint traverser ainsi mes espérances !...

IX.

De Péan entra à son tour ; Angélique s'avança toute souriante au devant de lui. Un coup de baguette et la méduse s'était transformée en une fée adorable.

Pourtant, elle le détestait, ce vaniteux coquin qui se perdait dans la foule de ses admirateurs, et elle aurait préféré le voir mourir à cause d'elle, que de le voir vivre pour lui présenter d'éternels hommages.

Un jour qu'il se battait pour elle avec le capitaine de Tours, elle dit en riant qu'il valait tout juste un moineau, et qu'il ne fallait pas gaspiller, pour le tuer, plus de poudre qu'il n'était nécessaire.

Cependant, elle n'était pas fâchée de le voir arriver, car elle avait peur d'elle même quand elle se trouvait seule ; ses pensées l'épouvantaient et elle avait besoin de distractions.

De Péan s'attarda longtemps. Il lui exposa son projet contre Philibert, lui parla d'un rassemblement, d'une bagarre, et d'un accident ! Il lui dit que Le Gardeur se trouverait là aussi, comme par hasard, et qu'il faudrait le soutenir.

Elle acquiesça avec plaisir, et promit de se rendre sur la place du marché. Elle voyait bien que Le Gardeur était un instrument dans ce complot, et

qu'il pouvait courir un certain danger. Il faudrait veiller sur lui.

X.

Le soir de ce jour-là, les associés, réunis au palais, se livraient à des regrets amers, à cause de la paix qui venait d'être annoncée, lançaient des invectives contre le traité fatal à leurs intérêts, et buvaient à la guerre prochaine.

Bigot les laissa faire quelque temps, puis, quand il eut assez joui de leur désespoir, il leur dit en souriant :

—Vous oubliez que le danger et la perte sont deux choses. Philibert va avoir le sort d'Actéon ; il sera mis en pièces par son chien.

La nouvelle fut accueillie avec des applaudissements. Cadet se pencha vers De Péan :

—Le piège est-il tendu ? demanda-t-il.

—Oui, répliqua De Péan, bien tendu. J'espère que le gibier ne nous échappera point.

—Au grand jour, en plein soleil... la foule... cris... bagarre... murmura Cadet.

—Tout est prévu, soyez tranquille !

—Vous êtes rusé comme un démon, De Péan, mais prenez garde de vous prendre vous-même, cependant.

—Ne craignez pas, Cadet !... Demain soir il y aura réjouissance au palais et deuil au Chien d'Or.

XI.

Le Gardeur était trop ivre pour saisir l'allusion de Bigot. Cette mort d'Actéon, dévoré par ses chiens, éveilla son attention toutefois, et il comprit qu'il se machinait quelque chose contre Philibert. Il se leva en jurant que personne, ni l'Intendant, ni les autres, ne toucherait un cheveu de la tête du bourgeois.

Bah ! repartit De Péan, il s'agit bien du bourgeois !... C'est de son chien qu'il est question. Le bourgeois, son fils et la vieille sorcière huguenote qui les dorlote, se pendront les uns les autres, quand

le temps sera venu. Pour nous, nous en voulons au Chien d'Or, et c'est lui que nous allons pendre maintenant !

—C'est bon ! répliqua Le Gardeur en cherchant à rendre terrible son regard chargé de vapeurs, c'est bon ! pendez des chiens tant que vous voudrez, mais celui qui touchera au bourgeois me touchera !

Et après deux ou trois tentatives infructueuses, il réussit à tirer son épée et à la mettre sur la table.

—Voyez-vous ça, De Péan, continua-t-il, c'est l'épée d'un gentilhomme, et je la passerai au travers du corps de l'insolent qui menacera le bourgeois, ou son fils, ou la sorcière huguenote, comme vous appelez dame Rochelle, une femme dont vous ne mériteriez d'être ni le fils, ni le neveu, ni le cousin !...

—Par St. Picot ! souffla Cadet, vous avez fait fausse route, De Péan; ce n'est pas l'homme qu'il vous faut. Pourquoi, diable ! l'avez-vous choisi ?

—Je l'ai choisi, parce que c'est l'homme de la circonstance ; vous verrez ! A jeun, Le Gardeur est un grand défenseur de la morale ; gris, il tuerait le diable ; saoûl, il saccagerait le ciel !... Je le connais ! je n'ai pas fait fausse route.

XII.

Bigot suivait cette petite scène avec intérêt. Il vit que Le Gardeur pouvait tout aussi bien se ruer sur ses amis que sur ses ennemis, s'il n'était adroitement dirigé et trompé.

—Venez, Le Gardeur, fit-il ; remettez l'épée au fourreau ; nous avons meilleure chasse à faire que la chasse au chien d'or... Ecoutez ! les voici ! les voici les messagères bénies de la paix !... Ouvrez grandes les portes pour les recevoir !

—Les messagères de la paix ! gronda Cadet, ce sont elles qui, depuis le commencement du monde, portent la guerre en tous lieux !

Et tout l'entourage de l'Intendant se livra à qui mieux mieux au jeu, au vin, à la débauche, pour étourdir de plus en plus Le Gardeur, et le défendre contre tout retour à de nobles sentiments,



CHAPITRE LII.

FERMEZ AVEC UNE AGRAFE D'OR LE LIVRE DU BONHEUR !

I.

La vie se divise en trois grandes époques : la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse ; elle est marquée de trois grands événements ; la naissance, le mariage, la mort. L'homme, comme l'astre merveilleux qui l'éclaire, a son lever, son midi, son couchant !...

Le père se réjouit dans ses fils, car ils lui survivront ici-bas, et par eux il prolonge son existence dans l'avenir.

L'homme, un jour, se tourne vers la femme qu'il a choisie pour sa compagne, et la nouvelle épouse s'appellera bien heureuse entre les femmes.

L'amour est semblable à un fleuve d'argent qui sort des profondeurs de l'âme, pour couler entre des rives verdoyantes jusqu'à l'océan de l'éternité où il va se perdre.

Heureux ceux qui s'aiment d'un amour grand et pur, et qui, dans l'épanchement suave de leurs deux âmes, se jurent une éternelle fidélité ! Le jour du doux aveu est le plus beau de leur vie.

II.

Ce jour s'était levé pour Pierre Philibert et Amélie de Repentigny. Ce fut sur les bords du petit lac de Tilly qu'ils virent poindre son aurore resplendissante. Il avait grandi et sa splendeur remplissait le ciel.

Amélie avait donné son amour sans réserve, sans restriction. Il était si naturel de s'attacher à Pierre Philibert, si difficile de ne pas l'aimer !

Elle ne se souvenait pas, vraiment, quand elle avait commencé à l'aimer.

Comme Sara, elle bénissait le Seigneur dans son allégresse, et elle mêlait à ses prières le nom de l'homme qui devait être son orgueil et son appui.

III.

Un souffle tiède passait sur les champs jaunis. La petite rivière Lairet courait, avec un murmure métallique, sur les cailloux gris, et sur ses bords, des touffes de plantes vivaces, aux longues feuilles pointues, et des fleurs tardives perdues dans les feuilles mortes, se montraient de place en place.

Pierre et Amélie revenaient de faire une course à cheval par les chemins solitaires de Charlesbourg. Rendus sur le bord de la jolie rivière, ils remirent leurs montures aux mains d'un serviteur qui les accompagnaient et prirent à travers champs.

L'heure qui sonnait était enivrante comme une coupe de vin généreux, et l'avenir souriait comme la terre de la patrie où revient l'exilé !

IV.

—Pierre, commença Amélie, si mon ancienne maîtresse de classe apprend que je me promène ainsi dans les prés déserts avec vous, elle va secouer la tête comme si tout espoir de salut était perdu.

—Mais quel reproche pourrait-elle vous faire, chère Amélie, moi qui vous connais si bien, je ne puis vous en faire qu'un seul......

—Vraiment ? Moi qui me croyais parfaite ! Méchant ! vous me coupez mes ailes d'ange, fit en riant la jeune fille. Et que me reprochez-vous ?

—De tenir trop de l'ange et pas assez de la femme. Je désirerais épouser une femme.........de la terre.

—Soyez tranquille, j'aurai assez de défauts pour vous satisfaire.

V.

Le bonheur d'Amélie était parfait ce jour-là. Le Gardeur lui avait écrit un mot pour lui demander pardon et il était vraisemblable qu'il allait s'échapper du palais pour reprendre son rang de gentilhomme et sa liberté.

Il avait entendu parler de son mariage avec Philibert et il la félicitait chaleureusement et envoyait mille bénédictions à son ami.

Elle montra la lettre à Pierre qui fut tout-à-fait touché.

Dans cette heureuse disposition d'âme, tout lui paraissait plus doux et plus beau: les buissons alignés comme une frange grise sur le bord du ruisseau, la brise qui roulait le feuillage sec, le flot où se mirait le ciel bleu. Et comme un écho à leurs voix émues qui parlaient d'amour, un bruit vague, léger, mystérieux, montait de partout.

Quelques oiseaux attardés, perchés sur les branches nues des cenelliers, jetaient, de moment en moment, une note plaintive, comme un soupir triste, comme un regret. On eut dit qu'ils pleuraient les jours chauds de l'été sitôt enfuis.

VI.

Au détour du ruisseau, ils aperçurent, de l'autre bord, quelques fleurs assez brillantes: Amélie s'assit sur un tronc d'arbre, et Pierre traversa l'eau pour en cueillir.

—Lesquelles voulez-vous? demanda-il.

—Les nénuphars blancs, d'autres aussi... toutes! Je veux les mettre devant Notre-Dame des Victoires. Ma tante et moi nous avons fait un vœu, et il nous faut l'accomplir demain.

—Un vœu! je tiens à payer ma part, acceptez-vous?

—Oui, mais à la condition que vous ne me demandiez pas quel est ce vœu. Revenez, maintenant, ajouta-t-elle, vous en avez plus que nous ne pourrons en emporter.

—Oh! mais je veux aussi moi témoigner à la madone ma reconnaissance pour le bonheur dont je suis rempli!

Pierre, sautant d'un cailloux sur un autre, cueillait les blancs nénuphars pendant qu'Amélie, les mains jointes, remerciait le Seigneur de la félicité dont il inondait son âme.

VII.

Pierre revint avec une charge de fleurs et s'assit sur le tronc d'arbre, auprès de sa jeune bien-aimée.

—Combien de fois, reprit-il, dans ma vie de soldat, couché sur le sol, un cailloux sous la tête, pendant que mes camarades s'amusaient auprès du feu de bivouac, je regardais les étoiles sereines qui flottaient dans l'azur du ciel et je pensais à vous! et je priais pour devenir digne de vous et gagner votre amour!......... Elle ne verra jamais en moi que le rude et grossier soldat, me disais-je, et pourtant, je ne sais pourquoi, je n'aurais pas donné mon espérance pour un royaume.

—Ah! Pierre! il n'était pas si difficile, après tout, de gagner ce que vous possédiez déjà, fit Amélie en souriant.

Amélie! reprit-il encore, on dit que la vie ne se compte pas par les heures, mais par les pensées et les sensations. S'il en est ainsi, j'ai vécu un siècle de bonheur, aujourd'hui! Je suis un amoureux bien vieux déjà!

—Mère St Pierre, qui a été religieuse pendant cinquante ans, et qui jouit de la béatitude céleste maintenant, nous disait que ceux qui s'aiment ici-bas selon Dieu, demeurent éternellement jeunes dans le ciel, et que plus ils ont aimé longtemps sur la terre, plus ils sont heureux et jeunes là-bas. N'est-ce pas que c'est une douce philosophie?

—Vos paroles, Amélie, sont plus douces à mon cœur que les plus douces philosophies!

VIII.

—Oh! fit Amélie, ramenant la conversation sur un autre sujet, voyez donc la maison de Ste-Foye, comme elle parait vaste sur le bord de la côte, au milieu des arbres sans feuilles.

—Il faut qu'elle soit grande pour recevoir tous ceux que nous aimons.

—Il faudra plusieurs chambres pour votre pére, et les meilleures; et plusieurs aussi pour cette bonne Dame Rochelle... J'arrangerai bien cela......

—Et moi?

—Vous? il faudra vous contenter de ce qui sera bon pour moi, fit-elle en riant.

Je sais tenir une maison, continua-t-elle, vous verrez. J'ai pris mes degrés dans la cuisine des Ursulines, et j'ai eu un accessit de bonne ménagère.

—Alors, fit Pierre, vous vous marierez comme les filles de l'Acadie : avec un dé d'argent au doigt et une paire de ciseaux à la ceinture; ce sont les emblêmes du travail et de l'économie domestique.

IX.

Le soleil baissait. L'occident resplendissait comme un océan de pourpre et des rayons étincelants se brisaient en paillettes d'or et de feu dans l'onde, aux pieds des deux fiancés.

Un calme enivrant enveloppait les prés. Bientôt les ombres du soir sortirent des montagnes voisines.

Pierre et Amélie se levèrent de leur siège rustique. Débordants d'ivresse, pleins d'espoir et de reconnaissance, ils reprirent à pas lents le chemin de la ville.



CHAPITRE LIII.

LA PLACE DU MARCHÉ LE JOUR DE LA SAINT MARTIN.

I.

Le matin du jour de la St. Martin, un épais brouillard s'étendait sur la ville. Toutefois, les rayons du soleil le traversèrent peu à peu comme des flèches d'or, et il s'évanouit tout à fait, à l'heure où les cloches de la cathédrale sonnèrent à toute volée pour appeler les fidèles à l'office pieux qui allait commencer.

La brise attiédie balayait la place du marché et poussait dans les coins et le long des trottoirs, avec le frissonnement de la soie, les feuilles mortes des grands arbres.

Les premières gelées avaient touché le feuillage et le feuillage s'était empourpré comme sous un baiser d'amour. Seuls les pins résineux gardaient leur verdure sombre.

II.

La place du marché occupait le carré qui se trouve entre la cathédrale de Notre-Dame et le collège des jésuites.

Ce dernier, un immense quadrilatère, formé de murs épais et de voûtes solides, laissait apercevoir, par la porte cochère qui donnait sur la place, et que surmontait un écusson sacré, quelques avenues bordées de grands chênes où les religieux se promenaient seuls en silence, ou deux à deux, en songean

aux obligations de leur ordre ou en discutant les grandes questions de l'époque.

Un mince filet d'eau traversait la place en murmurant. Il serpentait sous les ormes, et hommes et bêtes venaient s'y désaltérer. De chaque côté de cette source limpide, les voitures se rangeaient de bonne heure, les jours de marché.

III.

Le jour de la St. Martin, donc, il y avait foule sur le carré : habitants, gens de la ville, ménagères, servantes ; tous ceux qui avaient quelques denrées à vendre ou quelques provisions à faire.

Une belle occasion, au reste, de rencontrer les amis et les connaissances et de parler de la paix.

Tout le monde semblait à l'aise ; la gaieté animait toutes les figures.

Le marché était abondamment fourni. Ici des pommes de la côte Beaupré, tout imprégnées des senteurs du miel, des poires de l'Ange Gardien, du raisin de l'île d'Orléans, l'île de Bacchus, aux riants côteaux ; là, le gibier de toutes sortes : les oies, les outardes, les canards tués sur les battures de la canardière ou de l'île aux grues, à leur arrivée de la baie d'Hudson.

C'était sur ces malheureux oiseaux de passage que les chasseurs dirigeaient les coups, maintenant qu'ils ne pouvaient plus tirer sur le Bostonnais ou sur l'Anglais.

Il y avait des amas de truites prises dans les petits lacs et les rivières de Montmorency ; de saumons magnifiques et d'anguilles grosses comme le bras du pêcheur qui les avait tirées de l'eau. Il y avait des sacs de grain, moulu au moulin banal, des tinettes de beurre jaune comme de l'or, l'orgueil des ménagères de Beauport et de Lauzon, qui ne cessaient de crier à leurs marmots quand ils demandaient des beurrées : mes enfants, ménagez le beurre !

IV.

Depuis longtemps on n'avait vu pareil étalage de produits. Pendant la guerre, les habitants n'osaient venir sur le marché, car les commissaires de l'armée, ou si l'on veut les agents de la grande compagnie ne manquaient pas de reconnaître celui qui offrait en vente quelques articles remarquables, et ils faisaient aussitôt une descente sur sa ferme.

A l'une des extrémités de la place, s'élevait une croix de bois dont les larges bras semblaient protéger les boutiques et les échoppes d'alentour, et au pied de cette croix, une estrade de planches, haute de quelques pieds, d'où le regard pouvait embrasser tout le marché.

Un jésuite venait de monter sur l'estrade, et le crucifix à la main, il tonnait contre les vices et les lâchetés de l'époque.

La foule avide, curieuse, se pressait autour de lui.

V.

Le jansénisme avait bouleversé la France de fond en comble, et maintenant le gallicanisme, né de la première erreur, revendiquait pour la France ces privilèges religieux qui semblent rapetisser aux limites d'un état, la religion de toute la terre.

Les ardentes disputes de la France eurent leur écho dans la colonie, nonobstant les efforts déployés par l'évêque et le clergé de Québec pour se garer de ces regrettables querelles.

Les jésuites se prononcèrent hautement pour Rome et le saint Père, qu'ils proclamèrent seul juge infaillible dans les questions de morale et de foi, de gouvernement ecclésiastique et d'éducation.

Cependant, la position de ces religieux devint de plus en plus critique en France. On enviait leurs richesses, on jalousait leurs talents et leur habileté. Le clergé séculier se tourna contre eux généralement. Le parlement de Paris déclara qu'ils n'avaient pas une existence légale, et le nouveau ministre, le

duc de Choiseul, les supprima à cause de leur opposition à la nouvelle philosophie.

D'un côté, Voltaire et sa troupe les harcelaient; de l'autre, le saint Siège, mal informé peut-être, les foudroya.*

Leurs biens furent confisqués et ils furent proscrits comme ennemis de l'état.

VI.

La dissolution de la société de Jésus en France, fut suivie naturellement de la dissolution de la société en Canada, et le grand collège de Québec, qui avait envoyé des missionnaires pour enseigner le peuple et convertir les païens, qui comptait dans toute l'Amérique française tant de martyrs de la foi, devint une caserne de soldats anglais!

Il demeura une caserne jusqu'à nos jours!

La croix sculptée au-dessus de la porte cochère, avec les trois lettres I H S, et la couronne d'épines qui surmontait la girouette du plus haut pignon, restent seules pour nous raconter la destinée première de cet imposant édifice.

---

* C'est une erreur. Le St-Siége ne condamna pas les Jésuites. Il crut devoir, à cause des haînes implacables déchaînées contre la Compagnie de Jésus, prononcer la dissolution de l'ordre, comme un général d'armée licencie quelquefois ses meilleures troupes.



CHAPITRE LIV.

BIENHEUREUX, O! SEIGNEUR! SONT CEUX QUI MEURENT EN FAISANT TA VOLONTÉ!

I.

C'était la coutume du bourgeois Philibert de parcourir la place du marché, non pas pour s'énorgueillir des témoignages d'estime qu'il recevait de toutes parts ; non pas pour acheter ou vendre dans un but de spéculation, même honnête, mais pour y chercher les pauvres, les déshérités et les secourir dans leurs besoins.

Ils étaient nombreux les indigents, car la guerre impitoyable laisse toujours après elle la ruine et la désolation.

Le bourgeois connaissait mieux les pauvres que les riches. Il aimait à les appeler par leurs noms, et à remplir leurs paniers ; il aimait à les renvoyer contents dans leurs tristes réduits. Il se plaisait à leur dire qu'il n'était que le dispensateur des biens de Dieu, et que le Christ a recommandé aux hommes de s'aimer et de se secourir mutuellement.

Tous les jours, au Chien d'Or, une table de douze couverts était servie. Douze pauvres, les nécessiteux dont parle l'écriture sainte, venaient s'y asseoir, et les meilleurs mets étaient pour eux. Le bourgeois se sentait glorieux comme s'il eut dîné avec des rois.

II.

Le jour de la St Martin était l'anniversaire de la

mort de sa femme, et pour honorer la mémoire de cette regrettée compagne, il redoublait ses bonnes œuvres. Il disait en riant qu'il fallait, à part ses douze apôtres—ses douze pauvres—recevoir aussi les soixante et dix disciples.

Le matin où nous sommes, il fit sa toilette pour sortir, prit sa canne à pommeau d'or et descendit l'escalier.

Dame Rochelle vint au devant de lui, dans le grand passage. Elle paraissait tout anxieuse.

—Maître ! dit-elle, n'allez donc pas au marché, aujourd'hui ! j'en arrive moi-même et j'ai tout prévu pour la journée.

—Je vous suis bien reconnaissante, dame Rochelle. Mais vous savez que je suis attendu ; c'est un de mes meilleurs jours. Qui remplira les paniers de tous ces malheureux qui n'osent pas mendier de porte en porte ?... Il faut que je fasse ma tournée, dame Rochelle !

—Pour une fois, je vous en supplie, écoutez-moi, ne sortez pas ; je redoute un malheur !

III.

Le bourgeois connaissait assez la bonne dame pour être sûr qu'elle n'insistait pas ainsi sans motifs.

—Pourquoi donc, demanda-t-il, voulez-vous m'empêcher de sortir ?

—Pour une excellente raison, maître ! mais une raison dont vous allez vous moquer. Il y a quelque chose de menaçant dans l'air... ! Les amis de l'Intendant veulent chasser les honnêtes gens de la place du marché, Je les ai entendus ! Il va y avoir du tumulte. C'est une première raison. Une autre, c'est que je pressens un malheur sur votre maison.

—Merci ! excellente dame ; merci de votre sollicitude ! Mais je trouve, dans vos craintes, une raison de plus pour sortir. Ne faut-il pas que j'essaie d'empêcher toute querelle entre mes concitoyens ?

—Ah ! vous n'avez pas entendu ce que j'ai enten-

du, moi ! Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu !.........
Je vous en supplie, restez ici aujourd'hui !

Et elle joignit les mains en le suppliant ainsi.

—S'il y a danger quelque part je serai là, car je suis gentilhomme, affirma le bourgeois fièrement,

—Ah ! si Pierre était ici pour vous accompagner ! Emmenez quelques serviteurs avec vous dans tous les cas !

—Quand j'ai un devoir à remplir, dame Rochelle, je ne me laisse par arrêter par la peur. J'ai des ennemis, c'est vrai ; mais il faudrait être bien hardi pour attaquer le bourgeois Philibert, en plein jour, sur une place publique.

—Il s'en trouve, maître, de ces gens hardis ! il s'en trouve !

—N'importe !... Ne serais-je pas digne de mépris, si la crainte de l'Intendant ou de ses amis me détournait de mes devoirs ?

—Je sais que je supplie en vain ; pardonnez-moi mon anxiété, maître, que Dieu vous accompagne ! que Dieu vous protège !

Les yeux de la bonne dame Rochelle se remplirent de larmes.

IV.

Eh bien ! fit le bourgeois, pour vous montrer combien je fais cas de vos alarmes, et suis sensible à votre amitié, je vais prendre mon épée. L'épée, c'est après une conscience pure, la meilleure amie d'un gentilhomme, au moment du péril.

Apportez-moi mon épée.

—Oh ! très volontiers, maître ! Comme le glaive du Chérubin, qu'elle vous garde et vous défende aujourd'hui !

Elle alla aussitôt chercher la rapière suspendue comme un ornement dans la salle. Le bourgeois ne la portait que dans les grandes cérémonies.

Il mit en écharpe le riche baudrier, et la pointe du fourreau d'argent traîna sur le parquet avec un léger cliquetis.

Il sortit en souriant.

Dame Rochelle le suivit du regard jusqu'à la cathédrale. Il descendit devant l'église et elle le perdit de vue. Alors, elle vint se rejeter dans sa chaise.

—Hélas! murmura-t-elle, c'est dommage que Pierre soit allé à Ste Anne!

Elle ouvrit sa bible et chercha dans les paroles du Seigneur quelques consolations à ses amertumes.

V.

Il y avait beaucoup de mouvement, beaucoup de bruit sur le marché quand le bourgeois y arriva. Il se mit à visiter, comme de coutume, les divers échoppes des marchands de fleurs et de fruits, en s'arrêtant pour dire un mot aux amis qu'il rencontrait et surtout pour causer avec les pauvres et les infirmes qui l'attendaient toujours aux mêmes endroits. Il aimait mieux aller à eux que de les faire venir à lui. Il savait qu'ils comptaient sur son aumône et il eût évité le gouverneur lui-même plutôt que ces infortunés.

Un groupe de jeunes filles élégamment vêtues achetaient, en se promenant, les dernières fleurs de l'automne, et regardaient d'un œil agaçant les beaux garçons qui venaient en ce lieu faire leur promenade du matin et dépenser, suivant l'occasion, des sourires, de l'esprit et quelquefois aussi de l'argent. Les demoiselles Hébert et de Grand'Maison faisaient provision d'immortelles et de fleurs desséchées. Maintenant encore, quand vient l'hiver, on garde dans des vases brillants des fleurs desséchées, ces doux souvenirs des jours de soleil!

Elles étaient fort attentives à leurs achats et aux discours de leurs cavaliers, quand une dame à cheval, accompagnée du chevalier de Péan, s'arrêta près d'elles en poussant une vive exclamation, se pencha, et leur tendit la main. C'était Angélique DesMeloises, plus gaie, plus charmeuse que jamais. Elle était voilée, mais son accent joyeux et son timbre argentin la faisaient toujours reconnaître.

Angélique aperçut alors deux jeunes gens avec ses amies :

—Oh ! je vous demande pardon ! messieurs, dit-elle, je ne vous avais pas vus !

C'étaient messieurs LeMercier et D'Estèbe.

—Mon voile me nuit, ajouta-t-elle.

Et elle le rejeta de coté fort coquettement, puis offrit le bout de ses doigts aux gentilshommes qui y mirent un baiser.

—Bonjour ! Angélique ! exclama joyeusement mademoiselle Hébert. Quelle belle matinée ! Oh ! comme vous êtes rayonnante de fraîcheur, ma chère amie !

—N'est-ce pas ! répondit Angélique en scandant sa réponse de son rire argentin. C'est vois-tu l'air du matin et une bonne conscience qui me ravivent.

—Vous achetez des fleurs ? demanda-t-elle aux jeunes filles. J'ai été en chercher à Sillery, moi !...

Et du bout de sa légère badine elle caressait sa joue rose.

Elle n'eut pas le temps de continuer, car de Péan lui fit remarquer alors qu'il y avait du tumulte de l'autre côté du marché.

—Venez-vous, dit-il, nous allons voir ce que c'est ?

VI.

Mesdemoiselles Hébert et de Grand'Maison ne furent pas fâchées de la voir s'éloigner. Elles se sentaient écrasées par ses airs de souveraine, et craignaient qu'elle ne leur enlevât leurs cavaliers. L'enchanteresse n'avait qu'à dire un mot et tous la suivaient.

Guidée par de Péan, elle arriva bientôt à l'endroit où l'on se querellait. On voyait les gestes de menace, on entendait les cris de fureur qui précèdent d'ordinaire les coups d'épée et les combats en règle.

A sa grande surprise, elle reconnut LeGardeur de Repentigny, ivre et furieux, qui s'efforçait, en jurant, de pousser son cheval dans la foule.

Il venait de laisser la table de jeu. Il avait perdu

toute la nuit, et, dans son désespoir, il avait bu et accusé le sort d'injustice. Il prétendait que le colonel St. Rémi l'avait friponné au piquet et lui refusait sa revanche.

—Il a quitté le palais comme un serpent! criait-il, je veux le rejoindre et lui cingler la figure avec mon fouet, s'il ne consent à se battre comme un gentilhomme!

Le Gardeur était accompagné du sieur de Lantagnac, un fameux dissipé qui avait gagné sa confiance, et qu'il trouvait tour à tour sans égal ou souverainement méprisable, selon qu'il était ivre ou à jeun, lui Le Gardeur.

VII.

Ce jour-là, sur un mot de De Péan, le sieur de Lantagnac s'était attaché à Le Gardeur comme son ombre. Il avait bu avec lui, et avait excité sa colère contre St. Rémi, tout en ayant soin cependant de se tenir assez sobre lui-même pour parer à tout événement.

Ils se dirigèrent ensemble vers la place du marché, ayant appris que St. Rémi était à l'église. Ils voulaient l'insulter par un coup de cravache et le forcer à se battre en duel—Le Gardeur du moins.—Le misérable de Lantagnac mentait quand il se vantait d'être prêt à tout.

Ils allaient à toute vitesse, au risque d'écraser les gens qui se trouvaient sur leur chemin.

—Ce sont des gentilshommes de la Friponne! cria-t-on, et ils furent poursuivis par des malédictions.

Juste à ce moment-là, le bourgeois Philibert se trouvait avec un de ses pauvres. Il s'informait de sa santé, de ses peines, de ses besoins, et le pauvre, appuyé sur ses béquilles, écoutait la tête inclinée et le sourire sur les lèvres, les bonnes paroles de son protecteur.

De Lantagnac reconnut le bourgeois.

—Le maudit ! grinça-t-il, si je l'écrasais comme par accident !

Et il fouetta son cheval.

Le bourgeois le vit venir et lui cria d'arrêter, mais en vain.

Le cheval de Lantagnac fit un écart et, sans modérer de vitesse, passa sur le malheureux infirme qui roula dans la poussière, la figure tout ensanglantée. Le fer du sabot l'avait frappé au front.

Le Gardeur arrivait, éperonnant sa monture et criant comme un diable de livrer passage.

Le bourgeois comprit le danger.—Pas pour lui, il ne craignait rien ; mais pour le pauvre qui était par terre baignant dans son sang.—Il se précipita pour détourner le cheval.

VIII.

Il ne reconnut pas tout de suite l'imprudent cavalier. Au reste, Le Gardeur était presque méconnaissable, dans l'état d'ivresse et de colère où il se trouvait ; et, lui-même, Le Gardeur ne reconnut pas, non plus, le bourgeois. Il se serait certainement arrêté dans sa course téméraire.

Il devait en être ainsi. La vie du bourgeois Philibert se jouait, ce jour-là, sur l'échiquier du monde où les bons et les mauvais génies se disputent continuellement la vie des mortels. L'esprit du bien perdit ; l'esprit du mal gagna.

On était à l'un de ces points d'intersection où les fils de plusieurs existences se divisent, se croisent, se séparent, pour s'en aller, sans retour, les uns vers la vie, les autres vers la mort ; ceux-ci au bonheur, ceux-là au désespoir.

Le Gardeur fouettait son cheval. Le blessé gisait devant lui, et allait être écrasé. Mais il ne l'avait pas entendu ; il ne l'avait pas vu. Disons-le franchement, si cela peut-être une excuse : il ne l'avait pas vu !

Le bourgeois saisit la bride avec tant d'énergie, que le cheval fit une soudaine volte-face, et se cabra violemment. Le Gardeur faillit tomber.

Bouillant de rage, il sauta à terre. Il ne savait pas encore à qui il avait affaire, et se souciait peu de le savoir. Il ne voyait qu'un insolent qui avait osé l'arrêter et il voulait le châtier sur le champ.

IX.

De Péan arrivait sur la place avec Angélique ; il reconnut le bourgeois. Superbe, impassible, il semblait provoquer Le Gardeur.

—Voilà l'heure du triomphe pour notre compagnie, pensa-t-il. Et, se servant de sa main comme d'un porte-voix, il cria tout joyeux cette horreur qui domina le tapage de la foule :

—Le Gardeur, achevez-le !

Angélique, toujours les rênes à la main, était pâle comme un marbre, immobile comme une statue. Elle avait peur pour son bien-aimé que la foule menaçante entourait. Le bourgeois, elle s'en souciait bien ! Au reste, il avait tout le monde pour lui.

Mais la tempête allait laisser des ruines ! Il allait tomber, ce brave citoyen, dans la gloire de ses bonnes œuvres, comme un roi frappé de la foudre dans les splendeurs de son palais !

X.

Le Gardeur s'avança sur lui en le maudissant, et lui donna un coup de cravache.

Le vieux marchand sentit, à cette insulte, son sang bouillonner ; il leva vivement sa canne pour parer un second coup et frappa son agresseur au poignet. Le fouet tomba. Alors Le Gardeur voulut se précipiter sur le vieillard, mais les habitants le repoussèrent. Il eut une horrible tentation... La vie de plusieurs allait finir, la vie de bien des innocents !

Une main se posa tout à coup sur son épaule, et il entendit une voix de femme lui parler avec chaleur.

XI.

Angélique avait percé la foule. Elle n'était plus

pâle, ni calme dans sa frayeur, mais tout enflammée. Elle fixait sur son amant ses yeux redoutables qui rendaient fous. Elle avait vu ce qui venait de se passer et se sentait aussi indignée que lui du coup de canne qu'il avait reçu.

De Péan avait jugé le moment venu.

—Angélique, avait-il dit, le bourgeois frappe Le Gardeur; quelle insulte! Allez-vous endurer cela?

—Jamais! s'était-elle écrié, et Le Gardeur non plus!

C'est alors qu'elle avait poussé son cheval, s'était ouvert un chemin jusqu'à Le Gardeur, et que, lui mettant la main sur l'épaule, elle lui avait parlé d'une voix passionnée.

—Comment, Le Gardeur! avait-elle dit, vous souffrez qu'un malva comme ça vous abîme de coups, et vous portez l'épée?

C'en fut assez. Enivré, fasciné par ce regard et cette parole, Le Gardeur aurait tué son père.

Il jura qu'il allait se venger sans retard, et, poussant un cri sauvage, agile et fort comme une panthère, il se débarrassa des habitants qui le gênaient, tira son épée et la passa à travers le corps du bourgeois

Le bon vieillard n'avait pas eu le temps de se mettre en défense. Il tomba mourant, à côté de l'infortuné à qui il venait de faire l'aumône et dont il voulait protéger les jours.

XII.

—Bravo! Le Gardeur! exclama de Péan; c'est le meilleur coup d'épée qui ait jamais été donné dans la Nouvelle-France! Le Chien d'Or est vaincu et le bourgeois a payé sa dette à la grande compagnie!

Le Gardeur le regarda d'un air étrange:

—Quel est cet homme, de Péan? Qui ai-je tué?... demanda-t-il.

—Le bourgeois Philibert, que diable! répondit de Péan d'un air tout fier.

Le Gardeur poussa un cri rauque:

—Le bourgeois Philibert!! J'ai tué le bourgeois Philibert!!... De Péan en a menti, Angélique! dit-il, en se tournant vers la jeune fille; je ne voudrais pas tuer un moineau qui appartiendrait au bourgeois. Oh! dites-moi que de Péan me trompe!...

—De Péan dit vrai, confirma Angélique, épouvantée du regard terrible de Le Gardeur...

Mais c'est le bourgeois qui vous a frappé d'abord. Je l'ai vu! Il vous a frappé avec sa canne. Vous êtes un gentilhomme, et un gentilhomme tuerait le roi lui-même, si le roi osait le frapper de son bâton comme on fait d'un chien!... Regardez; on le relève, c'est bien lui.

XIII.

Le Gardeur, tournant ses yeux égarés vers sa victime, reconnut en effet le bourgeois qu'il estimait si profondément.

Il jeta son épée à terre.

—Malheureux que je suis! s'écria-t-il, je suis un parricide! un parricide! J'ai tué le père de mon frère!... O! Angélique Des Meloises! c'est vous qui m'avez fait tirer l'épée! Et je ne savais pas contre qui! Je ne savais pas pourquoi!

—Je viens de vous le dire, Le Gardeur! et vous m'en voulez? Mais, voyez le tumulte! sauvons-nous, ou nous allons nous faire tuer comme le bourgeois! Vite! vite! Le Gardeur! Au palais! au palais!

—A l'enfer! plutôt! vociféra Le Gardeur; le palais ne me reverra jamais! Sauvez-vous, Angélique! peu m'importe la mort à moi!... De Péan, emmenez-la! ou bien il y aura encore du sang de versé!... C'est votre ouvrage, de Péan! rugit-il, en jetant au traîte chevalier un regard de menace.

—Voudriez-vous donc vous venger sur elle ou sur moi, Le Gardeur? questionna de Péan, pâle de crainte.

—Sur elle? êtes-vous fou? Sur vous, par exemple! si vous ne l'emmenez pas tout de suite loin de cette bagarre!... Je veux voir le bourgeois! O Dieu! est-il mort?

XIV.

Une immense clameur retentit aussitôt sur la place du marché.

Le bourgeois vient d'être tué ! La grande compagnie ! c'est la grande compagnie qui l'a assassiné !

Des hommes accouraient de toutes parts en vociférant et en gesticulant.

La nouvelle se répandit comme une fusée dans la ville, et un cri de vengeance monta du milieu de la foule.

Le premier qui courut au secours du bourgeois fut le frère Daniel, un récollet. Il s'agenouilla près de lui et sa robe grise se teignit de larges taches de sang.

Hélas ! le mourant ne pouvait plus prier ni entendre les prières des autres !

Cependant, quand le frère gris lui fit le signe de la croix sur le front, il ouvrit les yeux et le regarda fixement une minute ; puis ses lèvres pâles frémirent et il murmura deux noms : Pierre ! Amélie ! Ce fut tout.

Il était mort !

—Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! prononça le récollet, car ils se reposent de leurs peines !

XV.

De Péan avait remarqué la surexcitation de la foule, et il se tenait prêt à fuir. Mais il voulait emmener Angélique, et Angélique s'obstinait à attendre Le Gardeur.

Or, LeGardeur s'était jeté à genoux auprès du cadavre du bourgeois et essayait de le relever.

Il pleurait et poussait des gémissements amers.

Un habitant qui le voyait faire, se mit à crier :

—Voici l'assassin, le voici !... C'est cet homme ! c'est cette femme-là aussi !...... tous les deux ! ..... C'est elle qui lui a dit de tirer l'épée !...

Il montrait LeGardeur et Angélique.

La foule crut qu'il désignait de Péan.

—Non ! pas celui-là ! hurlait-il ; l'autre ! celui qui est démonté !... celui qui est ivre !... Qui est-il ? Où est-il ?

Et tout en criant, il s'ouvrit un chemin jusqu'au malheureux LeGardeur.

—C'est lui ! clama-t-il, je [illegible]ens !

—Par Dieu ! il a bien l'air d'un meurtrier, en effet ! tonnèrent une douzaine de voix.

XVI.

LeGardeur se tenait toujours agenouillé près de sa victime avec le bon frère récollet. Plusieurs hommes se jetèrent sur lui.

Il tendit ses bras.

—Faites-moi prisonnier ! gémit-il, tuez-moi si vous le voulez ; c'est moi, le coupable !... J'ai assassiné le bourgeois !

Aussitôt une dizaines d'épées flamboyèrent.

—Ne le tuez pas ! retentit une voix stridente, c'est LeGardeur de Repentigny ! aidez-nous à le sauver, vous Hébert ! vous Martin ! vous Dupuis !

Tout le monde regarda d'où vénait cette clameur, et quelle était cette femme qui connaissait ainsi les gens par leurs noms.

On aperçut Angélique DesMeloises.

LeGardeur se releva et fut reconnu. Nul ne voulait croire à son crime, car il passait pour le meilleur ami des Philibert.

XVII.

De Péan voulut profiter de ce moment de répit pour s'esquiver, et il saisit le cheval d'Angélique par la bride.

—Venez ! dit-il à la jeune fille, sauvons-nous avant que la rage de cette foule ne se tourne contre vous ou contre moi.

—Je ne bougerai pas d'ici, de Péan ! sauvez-vous, poltron que vous êtes !... Comment ! LeGardeur est menacé et je l'abandonnerais ?... Ils me tueront la première !

—Mais comprenez donc, Angélique, qu'il faut fuir ! Ces gens ne feront aucun mal à LeGardeur, maintenant... Ils vont me soupçonner ! C'est sur moi que va se décharger leur colère... J'ai un corps et une âme à sauver, comme lui !

—Au diable votre âme et votre corps ! C'est votre faute, cela ! C'est vous qui m'avez soufflé ces infernales paroles !... Je ne partirai pas !

Elle tenta de se frayer un chemin jusqu'à LeGardeur, mais elle n'y réussit point. Elle vit qu'il était enfermé dans un cercle étroit, un cercle de citoyens émus, agités, surexcités. Mais ces hommes paraissaient le prendre en pitié plutôt que le menacer.

Il était prisonnier. Elle ne s'en doutait pas, car elle eut certainement cherché à le délivrer.

De Péan s'aperçut alors qu'une partie des gens se tournaient vers lui avec des regards et des gestes menaçants, il donna de l'éperon et de la cravache à son cheval qui partit au galop.

Il tenait toujours la bride du cheval d'Angélique, de sorte que celui-ci dût suivre.

Ils galopèrent vers les casernes du régiment de Béarn, où ils cherchèrent un refuge contre les malédictions de la populace.

XVIII.

LeGardeur, tout à coup dégrisé, comprit l'énormité du crime qu'il venait d'accomplir, et se mit à supplier la foule de le tuer sur le champ.

—Voici mes mains, criait-il, enchaînez-les ! ce sont les mains d'un meurtrier !

Mais personne n'osait le toucher, tant l'étonnement était grand. Sa douleur immense, son excessif regret, attendrissaient les plus durs; et plusieurs disaient qu'il avait eu un accès de folie, et qu'il fallait le plaindre plutôt que le châtier.

A sa propre demande, il fut remis à un piquet de soldats et conduit prisonnier au château St Louis.

Un nombre considérable de curieux le suivirent jusque sous la grande porte cochère.

XIX.

Pendant ce temps-là, des hommes prenaient sur leurs épaules le cadavre du bourgeois et le portaient au Chien d'Or.

Eux aussi étaient suivis d'une multitude nombreuse. Et du milieu de cette multitude qui marchait à pas lents derrière le mort, s'élevaient des plaintes et des gémissements.

Les premiers, dans cette procession funèbre, s'avançaient, la tête basse et en murmurant des paroles sacrées, les deux frères récollets Daniel et Ambroise, les amis fidèles du défunt.

Ils disaient ces paroles de l'hymne de St François d'Assise, le fondateur de leur ordre :

Loué soit le Seigneur dans la mort et la vie !
Notre soif de vieillir n'est jamais assouvie,
Et chacun à son tour dans la tombe est couché !
Malheur à l'insensé qui meurt dans son péché !
Mais heureux celui-là qui te remet son âme
Pure comme à l'instant où ton Verbe de flamme,
Dieu puissant ! la créa pour l'immortalité.
La mort est son triomphe et sa félicité.

XX.

Dame Rochelle entendit du bruit et regarda à sa fenêtre. Elle vit la masse du peuple qui s'agitait comme des vagues sur un rocher, et des gens qui débouchaient de diverses rues en courant tous vers la place.

Les employés du bourgeois sortirent aussi et rejoignirent les autres.

Elle devina qu'il était arrivé quelque malheur à son maître et elle se mit en prière.

Le bruit augmentait toujours. Elle se pencha à la fenêtre et demanda ce qu'il y avait.

—Le bourgeois est mort ! fut-il répondu. C'est la Grande Compagnie qui l'a tué ! On l'apporte ici.

Elle tomba à genoux en poussant un cri d'angoisse.

XXI.

La lugubre procession entra. Ceux qui portaient le cadavre vinrent le déposer dans le salon rempli de soleil.

Le ciel semblait sourire à cette mort d'un homme vertueux.

Les habitants qui l'avaient apporté le regardèrent un moment avec des larmes dans les yeux, puis se retirèrent en silence.

Ils étaient tristes comme devant les dépouilles d'un père bien-aimé.

Ainsi finit le bon bourgeois. Il aurait pu gouverner un empire, tant il avait d'énergie et d'habileté, et il eut une immense influence dans la colonie.

Il n'était plus qu'un peu de poussière maintenant, qui allait se confondre avec la poussière du champ des morts !

LeChien d'or était muet ! Le Cchien d'or n'était plus qu'un souvenir ! Mais il allait rester buriné dans la pierre, pour rappeler aux générations futures le lamentable événement que nous venons de raconter.

XXII.

Dame Rochelle s'était précipitée dans la chambre où son maître venait d'être déposé.

—Ah ! vos implacables ennemis vous ont donc tué enfin ! s'écria-t-elle... Je le savais ! Vous étiez trop juste ! trop bon ! Votre vertu leur reprochait trop hautement leurs vices !...

Pierre ! oh ! Pierre ! où est-il en ce moment de désolation ? Comment le revoir ? Comment lui dire cette chose horrible ?...

Les amis du bourgeois arrivaient tour à tour et le tumulte augmentait dans la rue. Le gouverneur et de la Corne St Luc accoururent des premiers. Ils avaient hâte de connaître les détails du meurtre.

Claude de Beauharnois et Rigaud de Vaudreuil les suivirent de près. Quand ils passèrent sur la rue Buade, ils entendirent des cris de malédiction

contre la Friponne et contre l'assassin. Cependant, les gens se découvrirent pour les saluer.

XXIII.

Comme il y avait lieu de penser que les magasins de la Grande Compagnie allaient être attaqués par la populace furieuse, le gouverneur envoya des troupes pour les protéger. Il fit garder, aussi, par divers détachements, le Palais de l'Intendant, les hangars de la Friponne et la maison de madame de Tilly.

Le docteur Gauthier avait examiné la blessure et constaté la mort. La blessure saignait toujours...... Le bon frère était toujours à genoux, en prière, aux pieds du mort.

De la Corne St Luc sentait son cœur se briser de désespoir, dans sa vaillante poitrine, quand il songeait que le meurtrier de son ami était son filleul... l'objet de son orgueil et de ses prédilections...

—Oh ! quelle honte ! quelle honte ! gémissait-il. Ce serait mon propre fils qui aurait ainsi trempé ses mains dans le sang d'un juste, que je n'en éprouverais pas plus de douleur ni plus d'humiliation !

—De la Corne, lui dit le gouverneur, je suis dé solé comme vous... Mais il y a un mystère dans ce forfait, un mystère terrible ! Il parait que de Péan a laissé tomber une parole qui indiquerait un complot. LeGardeur, de lui-même, n'aurait jamais eu l'idée d'une pareille monstruosité.

—Ah ! je le crois ! je le crois ! s'écria de la Corne. Il a dû être lui-même victime de quelque damnée machination. Il respectait, il aimait le bourgeois..: le père de son meilleur ami !...

—Le parti des honnêtes gens est décapité, observa le gouverneur avec intention.

—C'est vrai comme l'Evangile ! apppouva de la Corne... et Bigot ne rencontrera plus d'obstacles maintenant, ajouta-t-il, comme pour complèter la pensée du gouverneur. Je pense qu'il est au fond de l'affaire. C'est une œuvre digne de lui !

—Je ne dis pas non, de la Corne, mais ces gens de la grande compagnie sont tellement adroits et rusés, qu'il sera bien plus facile de les soupçonner que de les convaincre.

—Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'assassinat lui-même, mais c'est le choix de LeGardeur pour le perpétrer.

—C'est, en effet, quelque chose d'inexplicable. Ils l'ont enivré, parait-il... et quand un homme n'a plus sa raison, il est souvent plus cruel envers ses amis qu'envers les autres.

—C'est évident! clama de la Corne, qu'ils l'ont fait boire pour le pousser ensuite à ce crime terrible!

—Je le crois, approuva le gouverneur. Il doit en être ainsi, car il aimait trop Pierre Philibert, son sauveur, pour faire quoique ce fût qui l'aurait chagriné.

—Ils se chérissaient l'un et l'autre comme des frères, ajouta le vieux soldat. Bigot a pu corrompre les habitudes de LeGardeur, continua-t-il, mais jamais il n'a pu le dépouiller de son cœur ni de ses sentiments de gentilhomme.

—Il y a dans ce crime, de la Corne, un mystère que je ne puis approfondir, et un autre malheur nous menace peut-être. Nous sommes pourtant assez éprouvés déjà!

—Qu'est-ce donc? fit de la Corne anxieusement.

—Pierre Philibert arrive ce soir et il y aura duel entre lui et LeGardeur. Voilà le couronnement de l'infernal complot!

Pierre Philibert est la plus vaillante épée de la Nouvelle-France et il vengera la mort de son père.

XXIV.

De la Corne fit un bond, puis secouant la tête:

—Non! répliqua-t-il, non, il n'y aura pas de duel! LeGardeur offrira sa poitrine au fer de son ami, mais il ne se défendra point... Au reste, il est prisonnier, le malheureux!...

—Nous veillerons sur lui, ajouta le gouverneur,

et justice sera faite. Pas de vengeance aveugle, mais pas de lâche faveur !

Un messager entra pour dire au gouverneur que ses ordres avaient été exécutés fidèlement et que la paix se rétablissait.

—Maintenant que nous avons protégé la propriété publique, reprit le gouverneur, il nous faut aller consoler nos amis.

—Hélas ! ajouta de la Corne, les hommes versent des larmes amères, c'est vrai, mais les femmes ont des larmes de sang ! Quelle doit être la douleur de ma pauvre filleule Amélie de Repentigny et de madame de Tilly !

—Allez les consoler, de la Corne, et que l'ange du Seigneur vous accompagne !

XXV.

De la Corne sortit de la maison en deuil, prit la rue Du Fort et monta vers le cap.

—Quelle triste journée, O mon pauvre Rigaud ! quel déshonneur pour notre colonie ! exclama le gouverneur à son ami de Vaudreuil, pendant qu'ils retournaient ensemble au château St. Louis.

—Je donnerais la moitié de ce que je possède pour que ce lugubre drame pût-être effacé de nos annales, répliqua Rigaud. C'est heureux que votre ami Kalm soit parti, continua-t-il, car il n'aurait pas manqué d'écrire, et toute l'Europe l'aurait lu, que dans la Nouvelle-France l'Intendant Royal fait assassiner les gens pour se venger et pour remplir les coffres de la plus grande compagnie de voleurs qui ait jamais existé.

—Faites attention, Rigaud ! ne parlez pas trop haut. On ne sait pas après tout. Mais le sang de l'honnête bourgeois crie vengeance, et notre devoir est de chercher tous les coupables. Nous les trouverons, j'en ai l'espoir.

—Vous avez raison, comte, mais écoutez-moi bien : dès l'instant que vous essaierez de débrouiller la trame damnée et de mettre la main sur les coquins

qui l'ont ourdie, vous recevrez vos lettres de rappel.

—C'est possible, Rigaud, répondit le gouverneur en branlant la tête; il s'accomplit de si étranges choses sous ces étranges femmes qui règnent à la cour. Cependant, tant que je serai ici, je ferai mon devoir.

Le comte fit appeler quelques uns de ses plus habiles et de ses plus dévoués conseillers, pour prendre en considération le lamentable accident qui venait d'avoir lieu, et aviser aux moyens d'atteindre les coupables et de faire triompher la justice.



CHAPITRE LV.

LES MAUVAISES NOUVELLES VONT VITE.

I.

Le matin de la St. Martin, le soleil inonda de joyeux rayons les fenêtres de la chambre d'Amélie de Repentigny. Il y avait une gaieté nouvelle dans cette lumière dorée de l'automne qui se précipitait d'un ciel pur et donnait à tous les objets un éclat inaccoutumé.

Amélie était entourée de ses plus intimes amies. Elle tenait conseil. Un grave, un important conseil ! Aussi grave que le permettait la pétulance et l'enjouement de la jeunesse heureuse ; aussi important que l'est le choix d'une toilette de noce.

Oui, les gentilles conseillères discutaient bouillons de dentelles et falbalas, nuances des étoffes et formes des habits. Elles discutaient aussi les noms des filles et des garçons d'honneur.

Amélie était toute à ses rêves de bonheur.

Elle gardait encore, sur ses joues fraîches, les teintes roses que la promenade de la veille y avait fait naître. Elle entendait encore les murmures de la petite rivière Lairet, et, plus doux que ces murmures, les soupirs de Pierre, son fiancé ! Les paroles de tendresse qu'il lui avait dites, résonnaient toujours comme une musique divine, au fond de son âme.

Et puis, elle rappelait les doux aveux qu'elle avait laissé tomber de ses lèvres. Elle s'était peut-être

montrée un peu trop expansive... pas assez, peut-être ! Plutôt pas assez. Devant l'homme qui est son fiancé, qui sera son maître et son roi pour la vie, la jeune fille, comme Sara devant Abraham, peut bien s'enorgueillir de sa joie, et verser comme un parfum, l'amour de son cœur !

II.

Amélie avait rêvé qu'elle s'était mariée dans un paradis terrestre, et ce paradis, pourtant, ressemblait aux bords du petit lac de Tilly et de la jolie rivière Lairet. Et les anges du ciel avaient chanté l'hymne d'un hymen éternel.

Dans sa chambrette ensoleillée, ce matin-là, il y avait Hortense de Beauharnois qui venait d'être fiancée à Jumonville de Villiers, Héloïse de Lotbinière, sa plus tendre amie, Agathe, la spirituelle enfant de La Corne St. Luc et Marguerite de Repentigny, sa cousine.

Des dentelles et des broderies, des étoffes des Indes et de Cashmere, couvraient toutes les chaises et les tables. Un éclatant fouillis !

Sur une tablette, il y avait un coffret d'or, incrusté de diamants, ou un artiste Vénitien avait ciselé les noces de Cana. Rien de plus beau ! C'était le cadeau de noce du bourgeois Philibert.

III.

Amélie était vêtue d'une robe blanche et ses cheveux noirs, dénoués, retombaient négligemment sur ses épaules. Elle se montrait vive, enjouée, expansive et comme un reflet de l'ardeur chaste de son âme, une flamme inaccoutumée rayonnait dans ses grands yeux souvent pensifs.

Elle portait sur sa poitrine la croix d'or que Philibert lui avait donnée autrefois, une épingle, souvenir de Le Gardeur, et à son doigt, l'anneau de ses fiançailles.

Hortense de Beauharnois vint s'asseoir devant elle

sur un tabouret, et s'appuyant avec grâce sur ses ses genoux:

—Nous étions loin de songer à cela, dit-elle, au couvent!

Et elle montrait l'anneau qu'elle portait elle aussi depuis quelques jours.

Elle mit sa main à côté de celle d'Amélie comme pour comparer les deux joyaux.

—Elle est belle ta bague, fit Amélie, et tu peux en être fière.

—Et je suis fière de mon fiancé! A part Philibert, je ne vois pas un pareil gentilhomme dans toute la Nouvelle-France.

—Et tu trouves qu'il ressemble à Pierre?

—Pas au physique, mais au moral: mêmes qualités, même noblesse, mêmes vertus!

Il n'a pas la haute stature de Pierre, ni son œil bleu acier; mais il est aussi beau d'une autre façon.

—Et tu l'aimes bien, ton Jumonville?

—Et je veux être digne de lui!... N'est-ce pas que nous sommes heureuses, Amélie?...

—Trop, peut-être... J'ai toujours peur des grandes félicités. Pierre revient ce soir; il ne repartira plus sans moi, je te l'assure. Tu comprends?... Tiens! Le Gardeur m'a écrit une charmante lettre. Il a réfléchi, le pauvre enfant! il reprend quelqu'empire sur lui-même, et ses nobles sentiments se réveillent tout à fait... Comme je suis heureuse!

—Pauvre Le Gardeur! te l'avouerai-je, Amélie? si Jumonville n'était pas revenu, j'aurais été la rivale d'Héloïse, et comme elle, sans doute, j'aurais été supplantée par Angélique...

—La bonne Héloïse! murmura Amélie, elle se serait consolée en songeant que tu es digne de celui qu'elle aime.

—Je n'aurais pas une aussi parfaite résignation, Amélie, et je ne voudrais pas maintenant faire le bonheur d'un autre que Jumonville! C'est de l'égoïsme, mais c'est bien naturel pourtant, je mourrais s'il m'était infidèle!

IV.

Marguerite de Repentigny, se leva tout à coup du milieu des flots de mousseline et de soie, de dentelles et de fleurs qui l'entouraient :

V.

—C'est assez d'égoïsme comme cela, vous autres ! les deux jeunes amoureuses ; je proteste ! s'écria-t-elle en regardant avec un sourire charmant, Hortense et Amélie, qui s'oubliaient dans leurs confidences.

—Moi aussi je proteste ! fit Agathe de la Corne St. Luc. Mariez-vous le plus tôt possible, mais ne venez pas nous narguer cruellement, nous, pauvres déshérités, et nous faire...

—Sècher de langueur ! acheva Hortense en voulant l'embrasser. Et elle continua :

—Je serai ta demoiselle d'honneur, Agathe, quand tu auras fait ton choix.

—Le prince qui doit m'enlever n'est pas encore arrivé, riposta Agathe. Mon mari sera roi......à mes yeux, quand même il serait mendiant aux yeux des autres. S'il n'est pas roi, il sera officier. Je ne sors pas de l'armée !... Tu te souviens de notre chanson du couvent :

Je voudrais bien me marier,
Mais j'ai grand peur de me tromper.
Je voudrais bien d'un officier,
Je marcherais à pas carrés
Dans ma jolie chambrette !

Et, tout en chantant ce gai couplet, Agathe, couronnée de fleurs d'oranger, la tête haute, les bras raides, marchait à pas mesurés dans la chambre, et contrefaisait tour à tour Hortense et Amélie, au grand plaisir de ses compagnes qui riaient de bon cœur.

VI.

Le soleil enveloppait d'un nimbe éclatant ce groupe charmant de jeunes filles. Quelques reflets

tombaient dans le petit oratoire, et l'on eut dit l'échelle céleste de Jacob avec les anges qui montaient et descendaient.

Amélie aperçut ces filandres d'or qui semblaient sortir de la croix comme un rayonnement et son cœur s'éleva vers Dieu. Hortense vit au même instant le jeu divin de la lumière, et posant sa main sur l'épaule de son amie, elle aussi fut comme absorbée dans un ravissement céleste.

Alors le galop d'un cheval rapide retentit sur le pavé et une clameur monta de la rue.

Hortense et Amélie se regardèrent inquiètes et les autres jeunes filles se précipitèrent au balcon.

Le cavalier disparaissait à l'angle du cap.

Mais le cri devenait plus formidable, comme si de nouvelles voix se fussent mêlées aux premières.

Des gens à cheval, d'autres à pied, se précipitaient vers le château St Louis. Quelques-uns montaient la place d'armes et se dirigeaient, en faisant des menaces, vers la maison de madame de Tilly.

VII.

Le jeune La Force galopait à toute bride. A la vue des demoiselles qui étaient au balcon, il s'arrêta court.

—Mon Dieu ! monsieur La Force, qu'y a-t-il donc ? demanda l'une d'elles.

—Qu'y a-t-il ? fit une autre.

La Force se découvrit. Il avait l'air triste, désespéré.

—Madame de Tilly est-elle chez elle ? demanda-t-il.

Elle est sortie, monsieur La Force... mais qu'avez-vous donc ? que se passe-t-il ? interrogea vivement Hortense qui venait d'accourir,

—Mademoiselle Amélie est-elle ici ? reprit La Force d'une voix qui trahissait son émotion.

—Oui, elle y est... répondit Hortense. O ciel ! continua-t-elle, toute tremblante, lui apportez-vous quelque mauvaise nouvelle ?...

—Mauvaise nouvelle pour elle... pour madame de Tilly... pour nous tous! dit La Force dans un gémissement. Mais d'autres vont venir qui diront tout... Préparez mademoiselle Amélie à la plus amère des épreuves.... Je me sauve!...

Et il partit au galop.

VIII.

Les jeunes filles, pâles de terreur, se regardèrent anxieusement, en se demandant ce que signifiaient ces paroles étranges.

Amélie et Héloïse avaient saisi quelques mots. Elles s'élancèrent vers le balcon.

Au même instant, deux servantes montaient, la bouche béante, les yeux hagards, et terriblement excitées. Elles n'attendirent pas les questions, mais sans précautions, brusquement, comme c'est la coutume de ces personnes-là, elles jetèrent la terrible nouvelle au milieu du groupe inquiet.

—LeGardeur vient de tuer le bourgeois Philibert, sur la place du marché!... Il est mort, lui aussi, ou prisonnier. Il paraît qu'ils vont brûler la Friponne, pendre l'Intendant sous l'enseigne du chien d'or et détruire toute la ville!...

Heureuses de n'avoir pas été devancées, les deux servantes se précipitèrent dans les escaliers et coururent semer l'épouvante dans toute la maison.

IX.

Hortense et Agathe avaient vainement essayé d'empêcher Amélie d'arriver au balcon; elles n'avaient pu l'empêcher d'entendre les indiscrètes servantes.

Amélie aperçut l'épouvantable vérité comme à la lueur d'un éclair sinistre; elle fut foudroyée comme par un éclat de tonnerre.

En une seconde, elle contempla sa ruine profonde! En une seconde, elle vit son frère devenu un assassin! le cadavre du bourgeois gisant sur la place publique! Pierre! son amour et son orgueil, perdu à jamais!

Il y avait du sang entre elle et lui, maintenant ! du sang et la malédiction d'un mourant !...

Un instant, elle regarda ses compagnes émues, et ses yeux grands ouverts semblaient voir des choses invisibles. Une atroce souffrance se peignait sur sa figure ; elle semblait implorer un secours que nul sur la terre ne pouvait plus apporter.

Elle ne dit pas une parole, poussa tout à coup un sanglot amer et tomba dans les bras d'Héloïse de Lotbinière.

Elle s'était évanouie.

Ses jeunes compagnes l'inondaient de pleurs en la déposant sur sa couche, car son sommeil était comme la mort, et sa félicité venait d'entrer dans un éternel tombeau.

X.

En l'absence de madame de Tilly, Marguerite de Repentigny donna les ordres nécessaires aux serviteurs, et défendit de recevoir.

Madame Couillard et madame de Grand'maison ne furent pas longtemps avant de se présenter à la porte.

La curiosité les poussait, les pressait. Elles durent s'en retourner aussitôt, scandalisées de ce qu'il n'y avait pas d'exception en leur faveur.

XI.

Après un long évanouissement, Amélie ouvrit les yeux et fixa, toute étonnée, ses fidèles compagnes.

Elle cherchait à se souvenir.

Agathe n'avait pas pens[illegible] la couronne de fleurs d'oranger qu'elle [illegible] sur sa tête tout à l'heure, dans un [illegible]gaieté, pour faire rire ses amies. [illegible]çut cette couronne de mariée et le voile nuptial, et la conscience de ce qui se passait lui revint soudain.

Elle revit les mains sanglantes de son frère, et le cadavre du bourgeois ;... et elle porta vi[illegible]ement la

main à ses paupières comme pour effacer l'horrible vision.

Ses compagnes se mirent à lui parler doucement, pour tâcher de la distraire un peu de l'effrayante pensée, ou de la consoler à force d'amitié. Mais elle ne voulait plus, elle ne pouvait plus être consolée.

Elles pleurèrent toutes ensemble

Amélie sortait d'une race forte. Elle était capable de souffrir et les résolutions les plus héroïques ne l'effrayaient point.

Elle comprit que son existence de calme et de félicité venait de finir. Le crime de son frère avait secoué jusque dans ses fondements l'édifice glorieux de son bonheur. C'était le tremblement de terre qui abîme et détruit les prés verdoyants et les palais somptueux!

Elle ne serait jamais la femme de Philibert! Plus d'espérance! plus d'espérance! Rien ne pouvait ôter de dessus sa tête cet arrêt fatal du destin qui l'écrasait comme la pierre du tombeau! Ah! que les larmes sont amères après les délices de l'amour et de l'espoir!...

Elle mourrait, elle était morte! Morte à la joie, aux plaisirs, aux espérances! Dieu l'avait frappée...

Un crime affreux venait d'être commis, et elle, l'innocence et la douceur, elle en portait tout le poids et en subissait le châtiment!...

XII.

Elle se leva. Elle était belle, dans sa pâleur de marbre, comme la belle Niobé. Elle paraissait comme elle, immobilisée dans sa douleur.

—Mes chères compagnes, dit-elle, c'en est fait de la pauvre Amélie de Repentigny. Dites à Pierre—elle eut un sanglot—Dites à Pierre qu'il ne me haïsse pas à cause du sang qui souille notre maison... Dites-lui comme je voulais l'aimer, le rendre heureux!... toujours! toujours! Dites-lui que mon seul bonheur sera de savoir qu'il a pitié de moi... qu'il ne m'oublie pas, qu'il m'aime toujours!... Je n'ose

pas le supplier de pardonner à Le Gardeur... Je ne puis pardonner moi-même... Mais qu'il soit miséricordieux...

Et maintenant, ajouta-t-elle, d'un accent énergique et fiévreux, maintenant, emportez cette menteuse toilette nuptiale ... Je suis la fiancée de la mort !... Ce sont des vêtements de deuil qu'il me faut... qu'il me faut, à moi, la sœur...

O mon Dieu ! j'allais dire : la sœur d'un meurtrier.

Elle ramassa les guirlandes de fleurs, les étoffes soyeuses, les dentelles superbes et les jeta dans un coin de la chambre.

—Ma gloire s'est évanouie, reprit-elle, et je suis châtiée dans ma vanité !... Mais c'est pour lui que je voulais être belle !...

Vous donnerez tout cela à quelque douce fiancée qui aura plus d'amour que de richesses, et elle s'en parera, le jour de ses noces, en songeant à l'infortunée Amélie de Repentigny !...

Toutes les jeunes filles la regardaient en pleurant.

Elle ouvrit sa garde-robes.

—Il y a ici depuis longtemps, continua-t-elle encore, un autre voile nuptial ... je ne me doutais pas qu'il me servirait !

Elle tira un long voile noir.

—C'est le voile de ma grand'tante, Madeleine de Repentigny, une religieuse. C'est un bien de famille. Je le porterai jusqu'à ma mort... Embrassez-moi, ô mes sœurs ! mes filles d'honneur, mes compagnes ! je m'en vais aux Ursulines, faire pénitence pour Le Gardeur et prier pour mon bien aimé Pierre !

XIII.

—O Amélie, s'écria Hortense, songes-y, réfléchis avant de prendre cette extrême résolution ; Pierre en mourra.

—Pierre ? ah ! je l'ai tué, déjà !... Il est mort pour moi... Comment pourrais-je supporter son regard !... Je mourrais de honte, comme si j'étais vraiment

coupable!... Je me donne à Dieu pour mon frère et pour mon fiancé! qu'il me prenne en expiation! Soyez heureuses et priez pour moi!...

Ses compagnes l'enveloppèrent dans leurs bras et la couvrirent de pleurs et de baisers.

XIV.

—Adieu! fit-elle, adieu! je me sauve avant le retour de ma tante... j'ai peur de sa douleur!...

Héloïse de Lotbinière se jeta de nouveau dans ses bras.

—Tu ne partiras pas seule, s'écria-t-elle! je m'en vais avec toi!... Moi aussi je veux prier pour Le Gardeur... Moi aussi!

Sa voix s'éteignit dans les pleurs.

—O ma cousine chérie! fit Amélie, viens, viens! la lampe de Repentigny brûle toujours dans la sainte chapelle et nous serons bien là pour pleurer et prier!

Et les deux jeunes amies, la tête couverte d'un long voile noir s'arrachèrent aux embrassements de leurs compagnes et sortirent de la brillante maison qui avait été leur demeure heureuse, pour se rendre au sombre monastère des Ursulines.



CHAPITRE LVI.

LES URSULINES.

I.

Héloïse et Amélie, cachées par leurs voiles épais, aux bras l'une de l'autre, sans voir personne, sans être reconnues, traversèrent les rues qui conduisaient aux Ursulines.

Elles se hâtaient d'entrer dans la solitude.

Des groupes de femmes se formaient aux portes des maisons, et la triste nouvelle du meurtre volait de bouche en bouche. Tout le monde parlait de cela, questionnait les passants, regardait si quelqu'un ne surviendrait pas encore avec quelques détails inédits.

Les hommes avaient couru au Chien d'Or. Ils étaient indignés et regardaient, en proférant des menaces contre les auteurs de l'attentat, cette honnête et hospitalière maison, tout à l'heure d'une apparence si gaie, maintenant remplie de deuil, avec des tentures noires dans les fenêtres, et un long crêpe noir à la porte.

II.

Quand Amélie et sa cousine passèrent sur la rue Desjardins, madame Bissot qui causait avec sa voisine madame Hamel, vit bien que c'étaient deux grandes dames, et elle en fit la remarque.

—Je ne serais pas surprise, dit-elle, qu'elles seraient des amies du bourgeois, ou peut-être, des désolées qui vont cacher leurs chagrins au couvent... Vous ne les connaissez pas, madame Hamel ?

—Pas du tout; c'est étonnant! Mais il est facile de voir qu'elles rentrent au couvent. Tenez! madame Bissot, j'ai vécu trente ans, fille et femme, dans la rue Desjardins, et je m'y connais. Rien qu'à les voir passer, je puis vous assurer que ce sont des cœurs brisés qui vont se réfugier sur le tombeau de la mère de l'Incarnation.

Madame Bissot avait toujours une explication à donner.

—Notre sexe est doué d'une telle sensibilité, madame Hamel! fit-elle en hochant la tête. Quand j'étais fille, je ressemblais à une sensitive. Il paraît que la tombe de la mère Marie de l'Incarnation possède le rare privilège de calmer les troubles du cœur. Mais n'est-il pas singulier de voir se réfugier au cloître les jeunes filles qui perdent leurs amoureux?

Vous vous souvenez de la belle Madeleine Des Meloises, qui se leva dans la nuit, à la nouvelle de la mort du jeune officier son promis, et se rendit pieds nus aux Ursulines, pour n'en plus revenir jamais?

Elle a trouvé des consolations dans le cloître, car depuis lors, elle chante toujours. Et, mon Dieu! qu'elle chante bien! Je vais aux vêpres exprès pour l'entendre.

—Oui, madame Bissot, c'est singulier! Mon vieux dit toujours: Sensibilité de la femme, inconstance de l'homme et folies de l'amour, rendent la vie joyeuse, et je crois qu'il a raison... Mais voyez donc! je vous le disais bien que je m'y connaissais! Elles vont au couvent.

III.

Amélie et Héloïse venaient de monter le grand perron de pierre du cloître, qui formait comme une barrière implacable entre le monde et la solitude.

Le soleil baignait d'un flot de lumière le haut pignon du cloître et le beffroi léger. Au dessus de la porte, dans une petite niche, une statue de St.

Joseph, les bras tendus, semblait les accueillir avec bonté, et leur sourire. La lumière du ciel pénétrait dans le vestibule dénudé et lui donnait un aspect radieux. Un rayon qui traversait le guichet garni de barreaux, tombait de l'autre côté en formant une croix lumineuse sur le plancher nu.

Les deux jeunes filles s'arrêtèrent un instant sur le seuil de pierre. Amélie attira Héloïse sur son cœur.

—Il en est temps encore, dit-elle, n'entre pas pour l'amour de moi.

—Frappe à la porte, frappe, Amélie... Que ferais-je dans le monde... sans toi... sans lui? .. je suivrais bien Le Gardeur jusqu'aux extrémités de la terre; mais je ne le peux plus, je ne le dois plus !... Entrons ! entrons !... Au reste, c'est ici que je voulais venir mourir. La lampe de Repentigny brille pour éclairer nos pas. Entrons !

—Le soleil est beau, Héloïse, le soleil est beau ! fit Amélie en se retournant comme pour dire un dernier adieu à la suave lumière qui tombait du ciel.

Héloïse regarda le guichet où passait un éclatant rayon que les barreaux divisaient en forme de croix.

—Vois cette croix de feu que nous avons tant de fois admirée, en venant à la classe, elle sera désormais tout mon soleil ! dit-elle.

—Cette croix et la lampe de Repentigny ! ajouta Amélie, en embrassant sa cousine.

IV.

Elle frappa à la porte. Sa main tremblante souleva à peine le lourd marteau. Elle frappa de nouveau et des pas se firent entendre dans les corridors solitaires.

Une religieuse voilée s'approcha du guichet :

—Que désirez-vous, mesdames ? demanda-t-elle.

Amélie répondit :

—Bonne mère des Séraphins, nous désirons... Nous désirons laisser le monde et entrer dans la

communauté, pour servir et adorer le Seigneur, pour prier pour les autres et pour nous-mêmes.

—C'est un saint désir. Il faut ouvrir à ceux qui frappent, le Seigneur l'a dit. Attendez, je vais voir la mère Supérieure.

Elle s'éloigna pour revenir un instant après.

—La mère Supérieure a délégué ses pouvoirs à mère Esther, pour le moment, dit-elle.

Et elle fit lentement rouler sur ses gonds la porte lourde.

Les jeunes filles entrèrent dans une espèce d'antichambre au plancher fort luisant et meublée d'une table et de deux ou trois chaises.

Une religieuse, grande, digne, l'air doux, reçut avec bonté les deux postulantes qu'elle connaissait bien. Elle les reçut avec bonté, mais pas avec cette affectueuse bienveillance, cette expansive sensibilité des natures françaises.

La vénérable mère Esther était une fille d'Albion. Elle avait les qualités de sa race, savait parfaitement le français et aimait beaucoup la France. Elle était entrée dans le cloître à quinze ans. Elle y vécut trente-quatre ans, dans la prière et la paix.

V.

Mère Esther portait une longue robe noire retenue à la taille par une ceinture de cuir. Un bandeau blanc lui ceignait le front, et un voile noir tombait de chaque côté, sur ses épaules, cachant à demi la guimpe de neige qui lui couvrait la poitrine.

On ne voyait point ses cheveux coupés ras, suivant l'antique façon des couvents, car le Seigneur aime le sacrifice des beautés qu'il a créées.

Les religieuses ne laissent plus croître jamais les tresses soyeuses de leur chevelure tombée sous les ciseaux, le jour de leur consécration. Pourquoi? Par mortification, sans doute, et pour se dépouiller de ce qui faisait leur puissance et leur grâce aux yeux des hommes.

VI.

Esther Wheelwright avait eu une destinée étrange, pas très rare, pourtant, à cette époque de guerre de frontières.

Une bande d'Abénaquis l'avait emmenée prisonnière, après avoir saccagé la maison de son père, et elle vécut plusieurs années de la vie sauvage.

Un jour, un missionnaire jésuite la rencontra. Il obtint sa liberté et la conduisit à Québec. Le gouverneur qui était alors le premier marquis de Vaudreuil, touché de ses malheurs, de son esprit, de sa beauté, l'adopta comme son enfant et la fit instruire avec sa fille, au couvent des Ursulines.

Elle n'oublia jamais le souvenir de sa captivité. Quand ses parents et ses amis connurent sa délivrance et le lieu de son refuge, ils la pressèrent de revenir au toit paternel. Mais après une lutte pénible entre les affections naturelles et le devoir, elle resta dans la Nouvelle-France et se consacra à Dieu.

Pour l'engager à retourner avec les siens, on lui avait envoyé le portrait de sa mère, une femme très belle. Cette figure presque divine était toujours-là, devant ses yeux, et semblait l'appeler sans cesse. Alors la mère Des Anges, une artiste, peignit une auréole autour de la tête superbe et la transforma en une sainte Madone. Le calme rentra dans le cœur de la jeune religieuse, car la Madone semblait lui sourire maintenant et l'encourager dans sa généreuse résolution.

VII.

—Bonne mère, s'écria Amélie de Repentigny, en jetant ses bras autour du cou de la religieuse, nous sommes enfin venues, Héloïse et moi, pour solliciter le bonheur de vivre et de mourir dans votre monastère. Voulez-vous nous recevoir ?

—Vous êtes les bienvenues, mes enfants, répondit mère Esther en leur mettant un baiser sur le front. La lampe de Repentigny ne s'éteint pas dans la cha-

pelle des saints, et la porte du monastère s'ouvre avec joie pour recevoir les membres de votre famille.

—Merci, bonne mère ! Mais nous emportons un lourd fardeau de tristesse et de peines ! reprit Amélie d'une voix pleine de larmes.

—Je le sais, Amélie, je le sais ! Mais Notre-Seigneur a dit : " Venez à moi, vous tous qui souffrez et succombez sous le fardeau, et je vous soulagerai et vous donnerai le repos."

—Je ne cherche pas le repos, bonne mère ; je veux prier pour que le sang que mon frère a versé aujourd'hui, ne crie pas sans cesse contre lui... O mère Esther ! vous connaissez Le Gardeur ? Vous savez comme il était doux et généreux ?... Vous avez appris son crime ?...

—Je sais tout, ma bonne enfant... Les mauvaises nouvelles se répandent vite... Je ne comprends pas qu'un si parfait gentilhomme en arrive à commettre un pareil forfait... Mais nous prierons ensemble pour lui : nous prierons !...

—Il ne savait pas ce qu'il faisait, reprit vivement Amélie... Il n'aurait pas voulu tuer le bourgeois !... il n'aurait pas voulu me tuer !... Je ferai pénitence pour lui !... Je ferai pénitence sous la cendre et le cilice pour obtenir que Dieu lui fasse miséricorde !...

VIII.

Mère Esther resta un moment comme plongée dans une amère réflexion, puis s'adressant à Héloïse :

—Il y a longtemps, dit-elle, que je vous attends... Vous avez lutté contre l'ange du Seigneur, petite mondaine, mais l'ange vous a vaincue.

Et elle sourit avec douceur.

—Il m'a vaincue, répéta Héloïse souriante aussi à travers ses larmes, et je veux être une esclave fidèle de ses saints tabernacles...

Mais vous savez que mère Supérieure nous appelle, nous les filles de la maison de Lotbinière, des fiancées sans dot...

—Vous aurez une dot, Héloïse, repartit vivement Amélie, et une des plus magnifiques!

—Merci, répliqua Héloïse, si l'on ne veut pas me recevoir pour l'amour de moi, je ferai comme ma tante, l'admirable quêteuse, qui alla de porte en porte, dans la ville, solliciter une aumône pour payer son admission.

—Ne craignez rien, Héloïse, assura mère Esther, vous êtes attendue et vous serez reçue avec plaisir, même sans dot aucune.

—Vous êtes bien bonne, mère Esther...... Mais comment saviez-vous que je devais venir ici?

—Hélas! chère enfant! les bruits du monde n'ont que trop d'échos dans notre retraite!... Nous savions que vous aviez perdu une douce espérance et que vous tourneriez vos regards et votre cœur vers l'Unique Consolateur des affligés.

Mais venez, ajouta-t-elle, je vais vous conduire à la mère Supérieure, qui doit être dans le jardin avec grand'mère St Pierre et mère Sainte Hélène, votre ancienne amie et maîtresse de classe.

IX.

Le bonhomme Michel courait la ville pour le compte de quelque jeune pensionnaire, au moment de la bagarre. Il s'était hâté de revenir au couvent pour raconter tout ce qu'il avait vu et entendu.

La nouvelle avait fait le tour de la communauté en un clin d'œil et causé une surprise et un trouble extraordinaires. Les classes furent interrompues et cent têtes curieuses se montrèrent dans les fenêtres ouvertes.

Mère Migeon de la Nativité, était assise sous un frêne gigantesque, bien cher à la communauté à cause des souvenirs lointains qu'il rappelait. La mère Marie de l'Incarnation, la sainte Thérèse du Canada, venait, dans les premiers jours de la Colonie, s'asseoir sous ses larges rameaux, pour enseigner la prière et la religion aux enfants des colons et des sauvages.

Mère Esther passa avec Héloïse et Amélie dans un

large corridor garni d'images saintes, et noyé dans la pénombre. Elle arriva à une salle carrée pavée de pierre, ouvrit une porte, descendit quelques degrés et se trouva dans le jardin.

Le jardin, vaste et entouré de murs, gardait encore des fleurs dans son gazon ; des pommiers, des pruniers, des poiriers, dépouillés de leurs feuilles et de leurs fruits, élevaient çà et là leurs branches grises.

Dans les allées solitaires, des religieuses se promenaient en méditant sur la vanité des plaisirs du monde, et le bruit du siècle n'arrivait pas jusqu'à elles d'ordinaire.

Mais ce jour-là, au pied du grand frêne, il y avait des murmures inaccoutumés. La mère Supérieure, entourée de ses saintes compagnes, écoutait les rumeurs qui venaient du dehors et s'efforçait de calmer l'agitation qui voulait se produire dans l'oasis bénie.

De place en place, des petits groupes se formaient pour causer de la triste nouvelle.

De place en place aussi, une religieuse, à genoux sur le tuf de l'allée, ou devant la statue de St Joseph, priait tout bas avec une foi touchante.

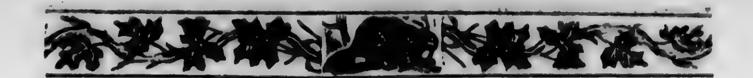
X.

Plusieurs se détournèrent curieusement à l'arrivée de mère Esther et des jeunes postulantes. Mais nulle n'osa parler.

La mère Supérieure fit signe à celles qui l'entouraient de se retirer un peu.

Deux seulement demeurèrent près d'elle, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, pour lui tenir compagnie.

Alors mère Esther s'approcha et lui présenta mademoiselle Amélie de Repentigny et mademoiselle Héloïse de Lotbinière.



CHAPITRE LVII.

LA LAMPE DE REPENTIGNY.

I.

La révérende mère Migeon de la Nativité était très âgée, mais n'avait rien perdu de l'éclat de son regard et de la vivacité de son esprit. Comme toutes ces modestes femmes qui vivent dans les cloîtres, en priant et en méditant sans cesse, elle portait la vue basse et gardait le sourire placide que fait naître la paix intérieure. Aux avertissements que lançaient parfois ses yeux vigilants, on devinait une longue habitude de l'autorité. Au reste, elle savait commander, avait été réélue supérieure plusieurs fois et se voyait de plus en plus entourée de respect et d'amour.

Elle habitait le monastère depuis près d'un demi siècle. Elle était aidée, dans le gouvernement de la maison, par plusieurs conseillères, et surtout par la mère Esther, son assistante.

L'une des principales religieuses qui formaient le *Conseil des Sages*, avait nom Grand'mère St. Pierre. Elle était fille d'un homme remarquable, le seigneur de Boucherville, qui fut anobli pour avoir vaillamment défendu les Trois-Rivières contre les Iroquois en 1653.

Grand'mère St. Pierre comptait près de quatre-vingts ans, et elle en avait passé soixante dans le monastère. Elle jouissait toujours d'une santé floris-

sante et des hautes qualités de l'intelligence que Dieu lui avait données. Elle vit de nombreux jours encore.

A ses pieds, le bras appuyé sur ses genoux, dans une suppliante position, se tenait une femme, assez frêle, mais fort belle, la mère Charlotte de Muy de Ste. Hélène, une de Boucherville aussi, la petite fille du Défenseur des Trois-Rivières.

Elle n'avait pas hérité de la robuste constitution de ceux de sa race, mais elle possédait les talents littéraires de son aïeul, et elle devint l'historienne de sa communauté.

L'histoire du Couvent des Ursulines est tellement liée à l'histoire de la Colonie que l'une complète l'autre, si elle ne la remplace tout à fait.

Mère Ste. Hélène vit descendre sur sa tête une partie des bénédictions que son aïeul mourant, comme un autre patriarche Jacob, demanda au ciel de répandre sur ses enfants; et le vieux noble dût tressaillir de bonheur, s'il connut alors combien l'amour de la patrie devait faire battre le cœur de sa petite fille.

II.

Il est difficile, en ces temps de calme où nous vivons, de comprendre les émotions que les cris de guerre causaient partout.

Nulle retraite assez profonde où les bruits redoutables et les rumeurs sinistres ne réussissaient à pénétrer.

Sous la plume de la mère Ste. Hélène, les Annales du Couvent prennent un intérêt nouveau. Aux récits des combats de l'Eglise et des triomphes de la Foi, se mêlent les peintures de la guerre, les faits d'armes des héros Canadiens et les épanchements d'un amour sans bornes pour la jeune patrie.

Quelle joie ! quelle exaltation ! dans le Vieux Récit, quand triomphent les armes ! Mais quelles larmes sur les défaites des troupes françaises et leurs désastres sans retour !

Mère Ste. Hélène écrivit jusqu'à la fin de ses jours, l'alternative de revers et de triomphes, de tressaillements de bonheur et d'angoisses !...

III.

Elle tenait encore la plume quand éclata la guerre des sept ans. Du fond du cloître obscur, elle suivait avec anxiété le mouvement des armées de Montcalm sur la frontière. Elle poussa un cri de joie en enrégistrant les victoires de Chouaguen et de Carillon.

Mais, plus tard, quand elle s'aperçut que la France épuisée abandonnait lâchement ses colonies ; que le cercle de fer des bataillons se rétrécissait de plus en plus pour étreindre Québec ; que Wolfe commençait à lancer dans la ville assiégée ces boulets et ces bombes qui devaient pleuvoir pendant soixante mortels jours ; ah ! alors, elle éprouva une douleur terrible et sa plume écrivit d'amers sanglots ! Puis quand tomba Montcalm, l'héroïque Montcalm ! que son cadavre sanglant, enveloppé dans le drapeau de la France, fut placé dans la tombe que les boulets avaient creusé bien avant sous les murs du Couvent, elle poussa un cri de désespoir :

" —Le pays est perdu ! "

et elle rendit à Dieu son âme brûlante de patriotisme.

Elle ne vit pas l'esclavage de sa patrie.

IV.

Mais ces tristes événements reposaient encore dans le sein de Dieu. Le traité d'Aix-la-Chapelle promettait le repos à la Colonie et lui donnait l'espoir de voir refleurir l'agriculture et le commerce.

Mère Ste. Hélène venait de retracer, d'une main ferme, les consolations dont le cloître se voyait tout à coup rempli, et les actions de grâces qu'il faisait monter vers le Dieu de la paix.

V.

Mère Migeon avait voulu recevoir les deux nou-

velles postulantes, au jardin, sous le vieil arbre de la mère Marie de l'Incarnation.

Elle se leva à leur arrivée, les embrassa tendrement et les félicita sur leur pieuse détermination.

—Petites enfants prodigues! dit-elle en souriant, le monde n'est pas fait pour vous. Ses vanités, ses fausses promesses, ses plaisirs menteurs nourrissent mal les âmes! Vous vous trouverez mieux ici; vous serez plus près de Dieu!...

—O mère! s'écria Amélie, vous ne savez pas ce que je sacrifie! non! vous ne le savez pas! Mais que le ciel m'aide à souffrir en silence... je ne veux plus, je ne puis plus sortir de la retraite où le crime d'un autre m'a poussée!...

—Ma pauvre enfant! je sais tout!... Vous alliez épouser le fils du bourgeois... Allons! consolez-vous!

C'était dit d'une singulière façon. Mère Migeon était la tante de Varin; elle aimait assez ce vilain neveu, et même, à cause de lui, étendait ses sympathies jusque sur la Grande Compagnie.

Grand'mère St. Pierre reprit aussitôt.

—Vous êtes une bonne enfant, Amélie, une enfant digne de votre race illustre. Des filles comme Héloïse et vous sauvent le monde où elles vivent, et se sauvent dans les cloîtres où elles meurent.

Mère Ste. Hélène embrassa les nouvelles arrivées.

—J'ai enregistré bien des noms aimés dans nos annales, dit-elle, mais aucun, jamais, avec le plaisir que j'éprouve en ce moment... Vous semez dans les pleurs, mes enfants, pour moissonner dans la joie!

—Votre tante s'intitulait l'humble servante de Marie, reprit la mère Supérieure, et la lampe qu'elle a suspendue devant la madone brillera désormais d'un éclat nouveau, par les soins de ses nobles nièces.

VI.

Quelques novices en voile blanc causaient à quelques pas du grand arbre. L'arrivée d'Amélie et d'Hé-

loïse les avait détournées de leur pieux entretien de coutume. L'une d'elles disait qu'Héloïse devait épouser Le Gardeur.

—Non, répliqua une autre, c'est Angélique Des-Meloises.

—LeGardeur l'aime à la folie, Angélique DesMeloises, riposta une troisième, mais la belle coquette l'a désespéré et elle doit se marier avec l'Intendant ; c'est une affaire décidée.

—Je le crois bien, fit une autre voix ; ma sœur qui se trouvait au bal de l'Intendant, doit en savoir quelque chose, et elle me l'a assuré. Mais il parait, ajouta-t-elle en rougissant, qu'il a sa femme à Beaumanoir.

—Ce n'est pas sa femme, riposta vivement la première, ma tante de Grand'maison, qui connait bien madame Varin...

Elle n'acheva pas. La maîtresse des novices, mère St. Charles, aux aguets à une petite distance, surprit une partie de leur conversation et l'interrompit brusquement.

—Venez à la chapelle, mes chères enfants, ordonna-t elle, en leur jetant un regard chargé de reproches et toujours doux cependant, venez à la chapelle demander pardon à Dieu de ce moment d'oubli !

—Mais, bonne mère, demanda Marie Cureux, la plus hardie des novices, y a-t-il donc tant de mal à parler du mariage ? Papa et maman se sont mariés et c'est à l'église qu'on se marie !... Au reste, nous n'avons fait que chuchotter.

Les autres sourirent en se cachant.

—Les religieuses ne doivent songer qu'à leur divin époux, Jésus-Christ, répondit la bonne maîtresse en regardant le ciel.

—Ah ! nous ne sommes que de vilaines pécheresses ! soupira la petite sœur Bédard, une cousine de Zoé Bédard, de Charlesbourg.

Elle ne se croyait pas si pécheresse que cela, et elle ne faisait pas encore le signe de la croix au souvenir des gaietés de la jeunesse.

Elle devint une religieuse exemplaire tout de même, et ce fut elle qui—dans un autre ordre de choses, c'est vrai— inventa le fameux potage du Couvent, dont raffolait la baronne de Longueil.

La gourmande baronne en envoyait chercher un bol tous les jours. C'était ce qu'elle aimait le mieux, disait-elle, après les sacrements.

VII.

Le bonhomme Michel envoyait, de moment en moment, des émissaires par les rues de la ville, pour recueillir toutes les rumeurs qui circulaient. Le calme se rétablissait; la ville reprenait son aspect ordinaire.

LeGardeur avait rendu son épée et demandé d'être jeté dans les fers. Il fut enfermé dans une pièce du château, mais traité avec certains égards.

Amélie et sa cousine sollicitèrent la faveur d'aller s'agenouiller dans la chapelle des Saints, devant la madone.

Cette chapelle renfermait les reliques de plusieurs saints et resplendissait d'or et de peintures. Dans une niche, au-dessus de l'autel, une statue de la Vierge, les mains baissées comme pour laisser tomber des grâces sans nombre, et devant la statue, une lampe qui brûlait depuis deux générations, la lampe de Repentigny, allumée par Madeleine en souvenir de sa pieuse vocation.

VIII.

La belle et noble Madeleine de Repentigny faisait les délices de Ville-Marie. Son fiancé, un jeune et vaillant officier, fut tué, et elle vint se réfugier avec sa douleur immense, dans le cloître de Québec. Elle pria longtemps, demandant au ciel un signe qui lui ferait connaître sa volonté. Le signe fut accordé. Elle se dépouilla de ses vêtements précieux pour se couvrir de deuil et alluma cette lampe votive en témoignage de sa reconnaissance.

Sept générations d'hommes ont passé ; la maison

de Repentigny est disparue de nos bords ; son nom, sa gloire sont oubliés, mais dans la chapelle des saints, la lampe brûle toujours !

IX.

Héloïse et Amélie demeurèrent longtemps en prière à genoux devant la Vierge, mère des affligés. Elles versèrent des larmes abondantes, en demandant miséricorde pour LeGardeur et paix éternelle pour l'âme du bon bourgeois.

Le souvenir de Pierre Philibert se mêla au souvenir du criminel et à celui de la victime. Ils étaient inséparables !...

Amélie, dans son angoisse extrême, sentait par instant son cœur se révolter... Devait-elle donc s'offrir ainsi en sacrifice pour la faute d'un autre ?...

Tout à l'heure, son âme débordait de joie comme une fontaine de vin généreux ! tout à l'heure elle, la pauvre désespérée, elle était un objet d'envie !... Le cloître, le voile qui l'envelopperait comme un suaire, c'était donc tout ce qui lui restait de ses félicités promises !

Une religieuse priait, et tout absorbée dans sa méditation, les yeux cloués sur le tabernacle, ne voyait rien, n'entendait rien de tout ce qui se passait autour d'elle.

—Mère Sainte Vierge, lui dit Amélie qui se sentait faiblir sous le poids de sa croix, mère Sainte Vierge, priez pour moi !...

La religieuse tourna vers elle des yeux pleins de pitié :

—Il faut s'humilier avec le divin époux avant de partager sa gloire ; il faut souffrir et monter avec lui la route du calvaire avant de monter au ciel et de boire à la source de l'éternelle félicité !...

Son regard s'anima soudain, sa voix devint presque vibrante dans le silence sacré quand elle ajouta :

—Voilà trente ans que j'entretiens votre lampe, ô filles de Repentigny, venez prendre ma place, Dieu le veut... *Laus Deo !*

Amélie éclata en sanglots, saisit la main de la vieille religieuse et la colla à ses lèvres.

X.

Au même instant, des voix tristes et mélodieuses flottèrent comme des ailes de chérubins, sous la voûte de la chapelle, et les plaintes de l'orgue s'unirent à ces voix :

Pia mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris,
Fac ut tecum lugeam !

disaient-elles avec l'accent de la douleur et de la supplication.

—Ceux qui sèment dans les pleurs moissonnent dans l'allégresse, murmura la religieuse, mais au ciel seulement !

Le chœur suave et l'orgue sonore continuèrent.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria ! Amen !

XI.

Cette harmonie sainte et douce résonnait aux oreilles d'Amélie et d'Héloïse comme le chant mystérieux des vagues de l'éternité qui seraient venues mourir sur les rivages du temps.

XII.

Madame de Tilly arriva au couvent au moment où ses nièces désolées sortaient de la petite chapelle.

—Mes chères enfants ! Mes pauvres infortunées ! s'écria-t-elle en leur ouvrant ses bras, qu'avez-vous donc fait pour être ainsi frappées par la colère de Dieu ?...

—Bonne tante ! répondit Amélie, pardonnez-nous de vous avoir ainsi laissée !... Nous renonçons au monde !

—Pardonnez-nous, bonne tante, répéta Héloïse...

—Pauvres petites, vous pardonner !... Ah ! je voudrais aussi, moi, pouvoir m'enfermer dans le cloître avec vous, en ce jour de désolation !... Mais ma place est ailleurs et mon œuvre n'est pas finie !...

—Avez-vous vu Le Gardeur, tante, demanda vivement Amélie, en lui saisissant la main dans une étreinte douloureuse ?

—Oui, je l'ai vu et j'ai pleuré sur lui !... Sa douleur est mortelle. Il demande à passer par une cour martiale. Il veut s'accuser ! il veut expier !

—O tante ! et il aimait tellement le bourgeois ! Cela ressemble à un affreux cauchemar... Le Gardeur tuer le père de Pierre !... celui qui devait être mon père !...

Et elle se mit à sangloter, et elle demanda en gémissant :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! que vont-ils faire de lui ? Vont-ils le mettre à mort ?

—Non, Amélie, non. Le gouverneur va, d'après l'avis de ses plus intimes conseillers, et vu les circonstances étranges qui entourent son crime, l'envoyer en France, par le Fleur de Lys, qui part demain. Le roi lui-même prononcera. Il sera plus facile d'élucider cette affaire là-bas. Les factions sont trop puissantes ici.

Amélie se cacha le visage dans ses mains. Elle paraissait terriblement agitée, terriblement souffrante : C'était toujours un long répit, songeait-elle, et le roi serait juste... Il verrait que Le Gardeur a été poussé et qu'il a frappé en aveugle... Un roi, ça doit être juste comme Dieu !...

—Pourrai-je le voir avant son départ ? tante, demanda-t-elle.

—Hélas ! c'est impossible ! Le gouverneur est inflexible sur ce point. Il ne veut pas. Personne ne pourra communiquer avec lui.

—Ah ! je ne le verrai plus en ce monde ! s'écria-t-elle, je ne le verrai plus !

Et elle s'appuya sur Héloïse, car elle se sentait défaillir.

—Le roi lui pardonnera peut-être, reprit celle-ci, en la soutenant dans ses bras...

—Le roi ?... ah ! que le Seigneur lui fasse miséricorde d'abord !... Et que les hommes lui pardonnent ou ne lui pardonnent pas, j'offre le reste de ma vie à Dieu, en expiation de ses fautes...

—Moi aussi, Amélie ! fit Héloïse. Nous avons franchi pour la dernière fois le seuil de cette maison : nous n'en sortirons plus !

XIII.

—Je viens aussi de voir Pierre Philibert, dit madame de Tilly, après un moment d'amer silence.

—Vous avez vu Pierre ? s'écria Amélie dans une étreinte nouvelle de la douleur.

—J'étais en prière auprès des restes de son père quand il est entré. Il n'était pas attendu si tôt... Chère Amélie, je n'ai rien vu jamais de navrant comme son muet désespoir !

—Et qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ? Ne nous a-t-il pas tous maudits, vous ! moi ! et surtout Le Gardeur ?... N'a-t-il pas appelé la vengeance du ciel sur la maison de Repentigny ?

—Dans l'effondrement de son bonheur, il n'a maudit personne ! Il n'a accusé personne du mal qu'on lui faisait. Il s'est bien douté que Le Gardeur était un aveugle instrument.

—Comme il est bon !...

—Il m'a demandé où tu étais ; qui tu avais pour te consoler ou pleurer avec toi...

—Il vous a demandé cela ?... ô le bon cœur !... le noble caractère !...

Et elle fondit en larmes.

—Et il ne provoquera point Le Gardeur, demanda Héloïse d'une voix tremblante ?

—Il est touché du désespoir de Le Gardeur et il sait d'où part le coup qui a tué son père.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! exclama Amélie, au milieu de ses pleurs, combien la perte que je fais est grande !... Pierre, mon noble Pierre, mon fiancé !

mon époux! ah! c'est donc vrai que nous sommes à jamais séparés? à jamais perdus l'un pour l'autre!... O ma tante! je lui ai juré ma foi... je lui appartiens... je ne puis plus me séparer de lui!... Il sera à moi pour toujours... A moi dans la mort! à moi dans la tombe!... à moi dans le ciel!...

—Calme-toi, mon enfant! Ma pauvre Amélie! calme toi, ou je ne te dirai pas tout.

—Tout? vous ne dites pas tout? Ah! parlez, je serai calme. Tenez! voyez comme me voilà raisonnable!... j'écoute. Je ne dis plus rien...

Et la pauvre enfant cherchait à comprimer les rudes battements de son cœur, essuyait ses paupières humides, essayait de sourire même, malgré l'amertume de ses pensées.

—Il est venu pour te voir, reprit madame de Tilly.

—Ici? fit vivement Amélie en pâlissant.

—Ici. Mais il n'a pas eu la permission d'entrer dans le parloir même.

—Il est venu pour me voir! pour me voir! répéta la jeune novice avec une émotion pleine de ravissement et de tristesse aussi pourtant...

Et ses beaux yeux levés au ciel roulaient de grosses larmes.

Elle ajouta presque aussitôt:

—Je serais morte de honte à ses pieds... Il valait mieux ne pas le recevoir sans doute... Mais pourquoi lui refuser cela?

—La mère Migeon est juste mais sévère. Elle est la tante de Varin, et n'aime point les Philibert. Ton entrée au couvent cause un mortel chagrin à Pierre, ajouta-t-elle, car il sait ce que cela veut dire.

—Hélas! pouvais-je faire autrement? Oserais-je mettre dans sa main loyale, ma main souillée de sang?... Mais il me pardonne; il ne m'oublie point; il m'aime encore! Ah! c'est une consolation qui me reste dans ma triste infortune!...

—Mes chères enfants, je vous quitte pour vous revoir bientôt, fit madame de Tilly en embrassant ses nièces.

Soumettons-nous à la volonté du Seigneur, continua-t-elle ; quand vient la nuit, les objets disparaissent dans l'obscurité, et nous ne les apercevons plus ; ils sont comme s'ils n'existaient point, et cependant, ils existent toujours, et quand rayonne la lumière ils apparaissent de nouveau. Nous sommes dans les ténèbres à cette heure, et nos regards ne voient plus que l'image de Notre-Dame de Grand Pouvoir, au pied de laquelle brûle la lampe de Repentigny ; mais le soleil de la justice se lèvera un jour pour tous.



CHAPITRE LVIII.

OH ! QU'ILS SONT BEAUX DANS LA MORT SES RESTES BÉNIS !

I.

Depuis longtemps le chant des vêpres avait cessé. C'était le soir ; et l'angelus, s'échappant en accords mélodieux de tous les beffrois, venait d'inviter la terre à bénir la mort et la vie.

Les religieuses du monastère entraient dans leurs humbles cellules, et les enfants dont elles avaient la garde reposaient dans les dortoirs peuplés de songes gracieux.

Des bougies vacillantes plongeaient leurs timides rayons dans les ombres des grands corridors, où de temps en temps résonnaient les pas discrets des pieuses femmes qui sortaient de la chapelle.

Comme le flot sonore qui chante pendant que la lune paisible l'enveloppe de ses clartés, la mère Ste Madeleine de Borgia, à genoux au pied de la statue de St. Joseph, avait entonné l'hymne solennelle.

> Ave, Joseph, fili David juste !
> Vir Mariæ de quâ natus est Jesus !

II.

Mère Esther, suivie des deux nouvelles postulantes, traversa un long couloir, passant devant les portes des alcôves où s'endormaient, en récitant le *Memorare*, les fidèles épouses du Christ.



Elle s'arrêta devant une cellule fermée.

Sur la porte de cette cellule se lisaient en lettres noires, ces paroles du Sauveur :

" Venez à moi, vous tous qui êtes accablés par la douleur, et je vous consolerai."

Elle ouvrit.

—Entrez, dit-elle aux deux jeunes filles, c'est la cellule d'une fidèle servante de Marie, de votre bien aimée tante, mère Madeleine... Par une faveur spéciale, vous y passerez ensemble les premières heures de votre sainte captivité.

—Le souvenir de mon illustre parente habite toujours ici, répondit Amélie, et il m'apprendra la résignation.

III.

La cellule était presque nue. Dans un coin, un lit blanc mais dur comme la couche d'un anachorète ; adossée au mur, une petite table de bois simplement poli, avec quelques livres dessus ; puis une couple de chaises sans peinture. Tout au fond, suspendue à la cloison, était restée une figure de Notre-Dame des Sept Douleurs, brodée en soie. Une œuvre d'art !

Amélie et Héloïse vinrent s'agenouiller devant cette image. Puis après une prière fervente, elles se levèrent pour l'admirer à la lumière de la lampe.

—Tante Madeleine a brodé cet admirable sujet, dit Amélie, dans une heure de mortelle angoisse, alors que son fiancé Julien Lemoine venait de mourir sur le champ de bataille. Elle est avec lui maintenant. Elle est bien heureuse.

—Nous souffrons plus qu'elle n'a souffert, observa Héloïse. Les larmes peuvent suffire à pleurer ceux qui ne sont plus, mais elles ne suffisent pas à pleurer ceux que l'on a perdus sans espoir et qui vivent toujours !...

La lampe mettait comme une auréole de gloire au front de la Vierge des Douleurs. Les deux jeunes filles se jetèrent à genoux de nouveau et pleurèrent longtemps.

IV.

Madame de Tilly avait déclaré à la mère Supérieure que ses nièces seraient richement dotées, et mère Migeon ressentit une grande joie de cela, car le couvent se trouvait dans une position difficile depuis quelques années. La guerre avait épuisé les sources de revenus et l'inquiétude se glissait forcément dans l'esprit de celles qui étaient chargées de l'administration. Elles cachaient bien, autant que possible, la situation à la communauté, pour ne pas la distraire de la prière et de la méditation, mais l'heure redoutée n'aurait pas manqué de sonner enfin.

Cependant, les bonnes religieuses s'étaient déjà soumises de grand cœur à bien des privations. C'était presque la ration des naufragés. Mais la patrie souffrait et il était doux en quelque sorte de souffrir avec elle et pour elle.

Depuis longtemps le tronc de St. Joseph, pour les pauvres, ne se remplissait plus. St. Joseph au blé, veillait depuis longtemps sur des magasins vides, St. Joseph au labeur restait insensible aux supplications des cuisinières qui lui demandaient des aliments en quantité suffisante, au moins.

V.

—Je remercie St Joseph de ce qu'il nous donne et de ce qu'il nous ôte, dit mère St. Louis à l'oreille de mère St. Antoine, comme elles sortaient ensemble de la chapelle. Le jour qu'Amélie de Repentigny fera profession, sera pour nous le jour des noces de Cana. L'eau se changera en vin. Je n'aurai plus besoin de ramasser les miettes, excepté pour les mendiants.

VI.

Les jours vinrent et s'enfuirent avec leur continuel lot de peines et de joies. Le temps inexorable marchait toujours son pas mesuré, également sourd aux langueurs de l'ennui et aux désirs satisfaits.

Amélie, fatiguée de la terre, soupirait après cette autre vie où le temps n'existe plus, mais où les pensées et l'amour mesurent seuls l'éternité !

Héloïse et elle se soumettaient humblement au joug de l'obéissance. Toutes deux rivalisaient d'ardeur pour la pénitence et la prière.

L'esprit de leur pieuse tante Madeleine semblait remplir encore la petite cellule ; elles se sentaient dans une atmosphère deux fois sanctifiée, et l'air qu'elles respiraient semblait saturé des arômes du ciel.

Amélie n'oubliait point Philibert cependant, et quand, par hasard, elle entendait son nom, elle levait vers Dieu ses yeux pleins d'eau et murmurait une prière.

VII.

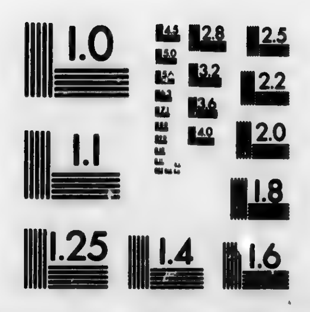
Cependant le crime de son frère, l'anéantissement de ses plus chères espérances, la perte irréparable de son fiancé, la complète destruction de sa félicité ici-bas : c'en était plus qu'il ne fallait pour la briser et la pousser au tombeau. Elle maigrit, ses joues se creusèrent. Elle demeura belle pourtant, et son âme ardente parut se refléter davantage dans sa figure émaciée. Elle semblait s'immatérialiser. Une tache rose comme le reflet d'un feu intérieur parut sur sa joue, s'effaça, puis revint encore pour ne plus disparaître ; ses yeux pleins d'amour s'agrandirent et brillèrent d'un éclat inouï. Elle se prit à tousser, à tousser, et bientôt, ses forces l'abandonnant, elle se traîna comme un fantôme dans les corridors solitaires,

Mère Migeon secoua la tête d'un air désespéré. Des prières et des messes furent offertes à Dieu pour elle, mais en vain. Dieu l'appelait à lui. Et puis, elle était heureuse de mourir.

VIII.

Pierre n'avait pu la voir qu'une fois depuis qu'elle était entrée au couvent. Quand il apprit qu'elle se

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

mourait, il accourut au monastère. Il espérait en forcer l'entrée par ses prières, ses promesses et ses pleurs. Hélas ! il ne savait pas que l'inflexible règle est plus puissante que les murs des citadelles et que l'armée religieuse ne capitule jamais !

Il pouvait entrer dans le parloir, mais jamais son pied ne franchirait la porte sombre qui le séparait de sa bien-aimée !

Amélie viendrait peut-être derrière la grille ; mais il ne la verrait toujours qu'à travers d'implacables barreaux croisés drus.

La portière lui dit d'abord que la jeune novice ne pouvait se rendre au parloir, et qu'il n'y avait plus qu'à s'en retourner, puisqu'il ne pouvait franchir le seuil du cloître.

Il poussa un gémissement profond.

—Au moins, dites-lui que je suis ici, que je suis accouru pour la voir une dernière fois !... Je ne sortirai pas avant que j'entende sa dernière parole ! que j'aie reçu son dernier adieu !

IX.

Amélie retrouva une force nouvelle en apprenant que Pierre l'attendait, qu'il voulait la voir ! Elle supplia les religieuses de la conduire au parloir... Cela ne la ferait pas mourir plus tôt ; cela n'offenserait pas le bon Dieu... Il devait être son époux, cet homme... et le Ciel avait reçu leurs serments !

Elle pleura ses dernières larmes ; elle entoura de ses bras amaigris le cou de la mère Supérieure ; elle invoqua sa tante Madeleine qui avait tant pleuré elle aussi, avant de monter aux cieux...

Au même instant, quelqu'un vint annoncer que madame de Tilly attendait aussi dans le parloir, et désirait fortement voir la jeune mourante.

La mère Supérieure ne résista plus. Amélie fut portée dans une chaise et déposée derrière la large grille noire.

Héloïse la suivait.

—Pierre ne me reconnaîtra pas, lui murmura-t-

elle. Pourtant je vais lui sourire et peut-être qu'il se souviendra.

Son voile était rejeté en arrière, découvrant sa figure douce et pâle.

X.

Dès qu'il entendit le bruit des pas dans les couloirs, Pierre tressaillit, car il eut un pressentiment de son bonheur amer. Ses yeux se fixèrent ardents sur les barreaux épais. Il était tenté de les rompre.

Elle arriva.

Il poussa une clameur et ouvrit les bras comme pour l'enlacer dans une dernière étreinte. Il se heurta à l'implacable grille.

—Amélie! ma bien-aimée Amélie! criait-il, ah! je vous vois donc une fois encore, mais comment?...

—Vous ne maudissez pas ma famille...... Vous avez donc pitié de moi, murmura la mourante.

—Pauvre ange! pauvre ange! moi, maudire votre famille! moi, manquer de pitié! ah! vous ne me connaissez donc plus?

Et de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Amélie se rejeta en arrière dans son fauteuil, et se couvrant le visage de ses mains, elle commença à sangloter.

Pierre, collé à la grille de l'étrange prison, la regardait par les trous étroits, et ses doigts crispés semblaient vouloir déchirer les barreaux.

—Amélie! Amélie! appelait-il... Ah! si près de toi! et ne pouvoir mettre sur ton front le baiser de l'époux!

XI.

Madame de Tilly pleurait en silence, appuyée sur le bras de sa chaise. Héloïse aussi pleurait.

Amélie se découvrit la figure tout à coup et tendit ses bras vers son fiancé.

—Pierre! gémit-elle, je vais mourir... je me meurs!... Je suis heureuse de mourir... puisqu'il me faudrait vivre sans vous!... Oh! je vous aime!...

Pierre sanglotait et les transes amères soulevaient ses épaules.

—Pierre ! reprit Amélie, voulez-vous accepter ma vie en expiation du crime de LeGardeur ? Voulez-vous pardonner à mon malheureux et aveugle frère ?

—Pauvre enfant ! il est pardonné depuis longtemps ! depuis longtemps !......... Il ne savait pas ce qu'il faisait... Il a été l'instrument des ennemis de mon père !......... Je lui ai pardonné sa faute, et pour l'amour de vous, en ce moment, je lui rends mon amitié !...

—Mon noble Pierre ! s'écria la mourante novice, merci ! merci ! Et se penchant en avant, elle mit ses doigts de marbre sur la grille noire, et comme des rayons fauves, ils passèrent dans les vides que formaient les barreaux.

Pierre les couvrit de baisers ardents.

Il croyait qu'ils allaient se réchauffer sous ses lèvres de feu : hélas ! ils se refroïdissaient de plus en plus.

Il regarda. Amélie, la tête légèrement inclinée, souriait doucement. Puis élevant vers le ciel ses yeux brillants d'une ineffable douceur : Mon doux Jésus ! dit-elle, il ne me reste plus qu'à mourir. Acceptez ma vie en expiation du crime de LeGardeur... Puissè-je le revoir au Ciel... avec Pierre !... avec tous ceux qui me sont chers... Avec ma mère et ma bonne tante de Tilly, ma seconde mère... Dites-lui, ma tante, que je l'attendrai au Ciel... avec vous tous, mes sœurs... Marie ! Reine du Ciel ! assistez-moi dans ce moment suprême... Aidez-moi à quitter cette terre de larmes et à me présenter devant Votre Divin Fils, ma suprême espérance ! Jésus ! Marie ! Joseph ! Mon Dieu ! Je remets mon âme entre vos mains...

—Amélie ! s'écria Pierre, Amélie ! ne meurs pas maintenant ! Dieu va se laisser attendrir... Amélie !

Elle souriait toujours ; le sourire était buriné sur sa lèvre froide : le sourire de l'innocence dans la vie, le sourire de l'innocence dans la mort !

Elle souriait, mais ne l'entendait plus !

Elle était morte ! *

---

* M. Kirby, qui a donné tant de preuves de respect et même d'admiration pour nos institutions catholiques et pour notre culte, est, il ne faut pas l'oublier, *protestant* en religion. Comme tel, il ne peut connaître toutes les nuances les plus délicates du sentiment catholique et de la sainte réserve qui règnent dans nos communautés religieuses. C'est ce qui explique pourquoi il a, dans l'original, fait admettre Philibert dans la chambre de la mourante.

Le lecteur objectera peut-être que cette scène, fort belle d'ailleurs, manque de vraisemblance. Nous l'admettons volontiers, bien que, avec la bienveillante permission de l'auteur, elle ait été quelque peu modifiée.

Même avec la modification que l'on y a apportée, nous nous faisons un devoir de déclarer que ce serait méconnaître les saintes rigueurs de la règle qui régit nos communautés religieuses et même dénaturer les sentiments qui doivent animer une novice instruite dans la foi catholique, que de lui faire faire une aussi large part à l'amour humain en face de la mort. Une catholique, après avoir renoncé au monde et s'être enfermée dans un cloître, serait-elle animée de sentiments aussi purs que ceux d'Amélie et aurait-elle quitté son fiancé dans les circonstances extraordinaires racontées plus haut, ne songerait pas à se faire porter au parloir pour l'y rencontrer. Encore moins, les Supérieures d'un couvent permettraient-elles une semblable rencontre.

Cependant, comme nous n'avons rien vu dans cette scène qui pût blesser le sentiment catholique, pas plus que la morale et les convenances, et que c'eut été créer, dans l'ouvrage, une lacune considérable, nous avons cru devoir laisser subsister l'entrevue.—*Note des Editeurs.*



CHAPITRE LIX.

LA JUSTICE DE DIEU PEUT ÊTRE LENTE, CAR ELLE EST CERTAINE.

I.

Amélie de Repentigny fut enterrée dans la chapelle du couvent. La cérémonie des funérailles laissa, par sa touchante simplicité, une impression véritablement grande. La foule se pressait autour de l'humble tombe.

Pierre Philibert, dissimulé dans un coin, à genoux, la tête penchée sur sa poitrine, pleurait.

Le cri sublime et plein d'angoisses du *Libera* fit frémir son âme, et il jeta un sanglot qui monta vers le ciel avec les supplications des vierges et les mélodies de l'orgue.

II.

Bien des années plus tard, une religieuse à l'air triste, mais serein comme la résignation, venait encore, matin et soir, s'agenouiller sur la pierre qui recouvrait le tombeau d'Amélie. Dans sa prière fervente, le nom de LeGardeur se mêlait au souvenir de la novice morte si tôt. Cette religieuse, fidèle à la sainte amitié, c'était Héloïse de Lotbinière.

La lampe de Repentigny versa ses douces clartés sur la tombe de la dernière enfant de l'illustre maison.

Elle brille encore aujourd'hui comme pour rappeler le souvenir des vertus que le ciel a depuis longtemps récompensées !

Madame de Tilly fut inconsolable. Elle regardait Pierre comme son fils et voulait le faire son héritier dès qu'il aurait épousé Amélie.

Elle voulut lui donner son immense fortune, non seulement comme un témoignage de la haute estime qu'elle avait pour lui, mais aussi comme compensation pour les dommages que lui causerait la mort de son père.

Il refusa le royal héritage.

—C'était pour elle que je voulais des richesses, fit-il; maintenant qu'elle n'est plus, je n'ai besoin de rien. Je retourne en Europe mettre de nouveau mon épée au service de mon roi. Je ne chercherai point la mort, mais ne la fuirai point non plus. Il me tarde d'aller rejoindre au ciel ma fiancée...

—O mon Dieu ! s'écriait souvent madame de Tilly, comme la ruine de notre félicité est profonde !

Le père de Berey lui répliquait tout en partageant sa sombre désespérance.

—La raison ne saurait seule comprendre ou expliquer les voies de Dieu, et l'homme est un pauvre aveugle que la foi guide sûrement. Le juste est souvent éprouvé et le méchant triomphe; mais ce n'est que pour un temps. La fin du juste est douce et calme, la mort de l'impie sera éternelle !

Il avait perdu sa gaieté habituelle, le bon religieux, et il gémissait sur les afflictions de ses amis.

Après la conquête, madame de Tilly donna une partie de ses biens aux Ursulines et se retira en France, dans la vieille Normandie, où fleurit encore un rameau de son illustre famille.

III.

Le printemps qui suivit la mort d'Amélie, Pierre Philibert dit un éternel adieu à la terre natale et s'en fut prendre du service dans l'armée. Il se distingua maintes fois par sa valeur et son courage, et vint enfin tomber en héros sur le champ de bataille de Minden.

La mort du bourgeois fut le signal de la défaite

et de la ruine du parti des *honnêtes gens*. La Grande Compagnie triomphait. Elle tenait toute la colonie dans ses serres impitoyables.

IV.

Le vertueux de La Galissonnière fut rappelé et il eut pour successeur le faible de La Jonquière et de Vaudreuil. Bigot put sans gêne et sans crainte se livrer aux plus sales spéculations. La vénalité honteuse entra même dans le château St. Louis avec de Vaudreuil, qui devint, affirment plusieurs, le compère de l'Intendant.

V.

Après avoir parcouru l'Amérique du Nord en vainqueur illustre, Montcalm vint tomber, inutile victime, sur le rocher de Québec.

Pendant que Bigot regorgeait de richesses et festoyait scandaleusement, les soldats mouraient de faim, et les magasins militaires restaient sans munitions.

L'héroïsme de l'armée ne pouvait aller au-delà de la mort.

La patrie était épuisée. Bigot et toute sa bande infâme déchiquetaient son cadavre de leurs mains crochues et de leurs griffes maudites.

Ce ne sont pas les armées anglaises qui ont pris Québec et forcé Montréal à capituler, c'est la rapacité, c'est le brigandage de Bigot ! C'est la coupable indifférence de la luxurieuse Cour de Versailles !

VI.

Après un long emprisonnement à la Bastille, Le Gardeur fut libéré. Il n'eut pas de procès. Son épée lui fut rendue et il reprit son grade dans l'armée.

Les courtisans de Versailles n'étaient peut-être pas fâchés d'être débarrassés du bourgeois et des honnêtes gens.

Devenu un autre homme, un homme aussi sage qu'il avait été dissipé, aussi régulier qu'un religieux

dans sa conduite, pénitent et mortifié autant que vaillant et brave, il suivit, dans le nouveau monde, les étendards de Montcalm. Il se battit à Chouaguen, il prit part à la défense des forts de Montmorency et fut un des héros de la bataille des plaines de Ste. Foye.

VII.

Il ne voulut jamais parler à Angélique DesMeloises. Un jour, il la rencontra sur le perron de la cathédrale. Elle tressaillit comme au contact du feu, trembla légèrement, rougit beaucoup, hésita une minute, puis lui tendit la main avec un sourire séducteur et en l'enveloppant du plus ardent regard.

Le Gardeur était de pierre, maintenant. S'il aimait encore une femme, c'était peut-être la modeste religieuse des Ursulines, qui s'appelait autrefois Héloïse de Lotbinière.

A la vue d'Angélique, sa vieille colère se réveilla, il oublia qu'il était gentilhomme, d'un coup violent il repoussa la main qui s'offrait à lui, et s'éloigna.

VIII.

Après la conquête de la colonie, il repassa en France avec les restes de l'armée. Le roi le combla d'honneur, mais cela le laissait indifférent, car il n'avait plus personne avec qui les partager. Tous ceux qu'il avait aimés étaient disparus !

Il ne se maria jamais. Il finit sa carrière remarquable pendant qu'il occupait la haute position de gouverneur de Mahé, dans l'Inde.

IX.

Un jour de l'an de grâce 1777, un autre conseil de guerre siégeait aussi dans la grande salle du château St. Louis. C'était un conseil bien différent de celui que nous avons vu déjà. Le temps et les circonstances avaient bien changé.

Les conseillers étaient des Anglais et des Canadiens ; le gouverneur, leur président, venait d'Angle-

terre, et se nommait Sir Guy Carleton. Sur les murs de la vaste chambre, les armes de l'Angleterre remplaçaient les emblêmes de la France. Des officiers en habits rouges se promenaient sur le parquet sonore, fidèles et loyaux envers le souverain nouveau, comme ils l'avaient été envers la mère-patrie. C'étaient le vieux de la Corne St. Luc, de Salaberry, de Beaujeu, Duchesnay, de Gaspé, et plusieurs autres vaillantes épées. Ils se préparaient à défendre le Canada contre l'invasion Américaine.

Le peuple de la Nouvelle-France savait qu'il avait été pillé, volé, ruiné par l'Intendant Bigot, puis lâchement abandonné par son roi; alors il s'était tourné avec espoir vers le vainqueur et l'avait accepté franchement, comme l'arbitre de ses destinées nouvelles.

Néanmoins, les liens du cœur ne se rompirent jamais et longtemps, longtemps ! les colons délaissés tournèrent vers la France lointaine des regards mouillés de larmes. Longtemps, ils l'appelèrent secrètement, ardemment ; mais en vain, elle ne revint plus !...

X.

Quand les colonies anglaises se révoltèrent et que la France vola à leur aide, le peuple canadien se sentit humilié...

Comment ! cette France si cruellement sourde à leurs supplications, cette France si vilement indifférente à leurs souffrances et à leur héroïsme, accourait à la voix des étrangers !... Ah ! l'honneur se révoltait, l'âme s'indignait et le soldat canadien ne pouvait pas marcher sous les mêmes drapeaux que ceux qui avaient été ses ennemis constants ou ses maîtres oublieux !

Il repoussa fièrement les offres séduisantes de La Fayette, fièrement les superbes avances de D'Estaing.

L'Évêque Briand prêcha la soumission et la fidélité au régime nouveau, le clergé presque en en-

tier éleva sa voix puissante pour maudire la révolution des états voisins et pousser le peuple canadien à se défendre contre l'invasion.

Jumonville de Villiers était enfin vengé.

XI.

Mais le loyal Canadien n'avait pas vidé le calice des amertumes et son dévouement inaltérable devait rester sans récompense. Aux pillards éhontés de l'ancien régime, succédèrent les orgueilleux tyranneaux de la race conquérante, et la province fut traitée en pays conquis.

D'un côté, l'autorité armée de verges ; de l'autre, une population soumise presque jusqu'au servilisme.

La lutte fut longue. La colonie eut des héros ; les héros de la paix et des combats constitutionnels. Elle eut aussi le sang des martyrs. Or, le sang des martyrs fait germer la liberté.

XII.

Sir Guy Carleton tenait à la main un journal qu'il venait de recevoir d'Angleterre. Il le présenta à de La Corne :

—Lisez ceci, dit-il ; c'est, si je ne me trompe, la mort d'un de vos anciens amis, que j'ai une fois rencontré dans les Indes. C'était un caractère sombre, taciturne, mais un brave et habile commandant.

La Corne prit le journal et lut avec une vive émotion :

—" Indes Orientales. Mort du marquis de Repen-
" tigny. Le marquis Le Gardeur de Repentigny, gé-
" néral d'armée et gouverneur de Mahé, est mort l'an
" dernier, dans cette partie des Indes qu'il avait par
" sa bravoure et son habileté, conservée à la France.

" Le marquis servit au Canada où il a laissé aussi
" la réputation d'un brave et vaillant soldat."

De La Corne sentit les larmes rouler sous ses vieilles paupières grises. Il passa le journal à De Beaujeu.

—Le Gardeur est mort ! dit-il, ce pauvre Le Gar-

deur ! On lui a fait plus de mal qu'il n'en a fait aux autres... Que Dieu lui pardonne ! Ses intentions ne furent point perverses... Chose étonnante, celle qui fut la cause de ses fautes et de ses malheurs, continue à vivre dans les plaisirs et à briller dans le monde. Les secrets de la Providence sont insondables. Angélique Des Meloises fleurit au milieu de ses crimes, le bourgeois est mort victime de ses vertus ! et Amélie ! ma pauvre Amélie !...

De La Corne n'acheva point. Il s'assit et demeura longtemps pensif et comme abîmé dans l'amertume de ses réflexions.

XIII.

Angélique avait joué sa vie contre les satisfactions d'une ambition effrénée, et elle n'avait pas perdu tout à fait la partie. Le meurtre de Caroline de St. Castin, et surtout la peur de voir son crime dévoilé, pesaient lourdement sur sa conscience ; mais pas assez pour effacer le sourire de ses lèvres, l'éclair de son regard et l'air gai de sa figure. Elle ne se trahit jamais. Elle alla même jusqu'à se cacher sous le masque de la piété, quand la piété devait la protéger mieux. Qu'importait une profanation de plus ?

Le mortel secret de Beaumanoir demeura enseveli sous les ruines du château. Il attend là le jugement dernier.

Mais la perverse fille se livra vainement à l'intrigue et au péché ; Bigot, qui la soupçonnait en silence, ne lui offrit jamais de l'épouser, et quand Le Gardeur l'eut humiliée, à la porte de la cathédrale, en dédaignant la main qu'elle lui tendait, elle se livra, de dépit, au chevalier De Péan. Elle devint la femme de ce vil spéculateur.

Epouse infidèle, elle voulut autant que possible imiter la Pompadour dans ses magnificences et dans ses turpitudes, et faire du palais de Bigot un autre Versailles, sinon en splendeurs, du moins en immoralités.

Elle mena joyeuse existence. Elle se vêtait de

pourpre et de soie, pendant que les grandes dames se dépouillaient pour la patrie ! Elle s'asseyait à une table somptueuse quand le peuple mourait de faim dans les rues de la ville ! Elle achetait des terres et des maisons avec l'argent de l'Etat, pendant que les braves soldats de Montcalm versaient leur sang après avoir perdu leur salaire ! Elle donnait des banquets à l'heure où les boulets anglais enfonçaient les portes de la capitale ! Elle prévit la fin de Bigot et sut hériter de ses richesses !

XIV.

Le sort de Bigot est un avertissement pour les spéculateurs malhonnêtes et les oppresseurs.

Peu de temps après la perte de la colonie, il repassa en France avec Varin, Cadet, Pénisault et d'autres actionnaires de la grande Compagnie. La Bastille s'ouvrit pour les recevoir, car ils étaient devenus des instruments inutiles.

Ils furent jugés par une commission spéciale, trouvés coupables de malversations, d'infidélités, de pillage, et condamnés à faire restitution, à demeurer en prison en attendant cette restitution, et à être ensuite à jamais bannis du royaume.

L'histoire ne nous a pas encore appris d'une manière certaine quelles ont été les dernières années de Bigot. Il est étonnant qu'un homme dont le rôle politique en Canada fut si important, soit mort sans éveiller un souvenir. Pas un mot pour raconter sa fin !

On suppose que la Pompadour aura, par son influence, fait adoucir ou commuer sa peine, et que sous un nom d'emprunt, et avec les débris de ses vols, il aura vécu dans l'aisance, ou le luxe peut-être, à Bordeaux où il est mort.

XV.

Angélique ne le regretta point. Elle se disait cependant que les destinées de la Nouvelle-France auraient été tout autres, si cet homme avait voulu

s'attacher à elle par des liens indissolubles et suivre ses conseils.

Alors, du moins, elle n'aurait pas tué Caroline de St. Castin ! Elle ne serait pas devenue la femme d'un homme qu'elle haïssait ! Elle n'aurait point profané l'amour !...

Après la chute de la colonie, elle voulut se rendre en France pour tenter la fortune sur un théâtre plus grand ; mais la Pompadour lui défendit, sous les peines les plus sévères, de mettre à exécution ce hardi projet.

Elle s'irrita, mais ne s'exposa point. Elle se vengea en se moquant de la royale maîtresse, et en se vantant de l'avoir fait trembler par ses charmes et son esprit.

XVI.

Les vieillards de la dernière génération se rappelaient d'avoir vu passer, quand ils étaient tout petits, les splendides équipages de madame de Péan, dans l'avenue ombreuse de Ste Foye. Et les gens d'alors qui se faisaient vieux hochaient la tête en la regardant, et disaient bien des choses ; mais nul ne savait le terrible secret qu'elle cachait au fond de son cœur !

XVII.

La destinée de la Corriveau fut terrible.

La Corriveau ne fut point indiscrète et ne trahit jamais sa brillante complice, grâce à l'or dont elle fut gorgée, et à la peur de tomber elle-même entre les mains de la justice.

Un jour d'été, dans l'année qui suivit la conquête, le bonhomme Dodier fut trouvé mort dans sa maison. Fanchon, qui soupçonnait un crime, ne se gêna pas pour parler, et donna l'éveil. Une enquête eut lieu et l'on découvrit qu'une main meurtrière avait coulé du plomb fondu dans l'oreille du défunt.

La Corriveau fut arrêtée.

Une cour de justice spéciale fut aussitôt formée, qui siégea dans le grand parloir des Ursulines, où

le général Murray avait établi ses quartiers généraux.

Le bombardement avait en partie détruit la ville. La Corriveau eut un procès loyal. Elle se défendit habilement; mais l'heure de la justice avait sonné.

Le tribunal la condamna à être pendue et enfermée ensuite dans une cage de fer, qui serait exposée sur les hauteurs de Lévis, en face de la ville.

La sorcière de St. Valier fit appel à la reconnaissance d'Angélique, et la supplia d'intercéder en sa faveur, la menaçant de révéler le meurtre de Caroline si elle ne la sauvait de l'échafaud.

Angélique était trop contente de se débarrasser d'une dangereuse complice pour intervenir à cette heure suprême. Elle sut tromper la condamnée, entretenir son espérance et lui fermer ainsi la bouche jusqu'à l'instant fatal.

XVIII.

Longtemps, le lieu où fut exécutée la sorcière passa pour un lieu maudit.

L'hiver, pendant que le vent de nord-est gronde dans les cheminées, et fait craquer le toit des maisons; pendant que la poudrerie vole sur les routes et ensevelit les clôtures grises sous son blanc linceul, les enfants, les femmes, les vieillards, serrés les uns contre les autres, auprès du poêle qui bourdonne, racontent en frémissant comment gémit l'âme damnée de la sorcière, ou comment, dans les ténèbres, avec sa cage de fer qu'elle traîne comme une plume, elle court après les voyageurs égarés.

XIX.

Trois générations d'hommes avaient passé depuis que la cage de fer et l'immonde prisonnière étaient disparues, quand un jour, un habitant de Lévis, en creusant le sol, entendit sa bêche résonner sur un corps métallique.

Il creusa encore. O terreur! c'était la cage avec le squelette de l'horrible vieille!...

Toute la ville courut voir la lugubre trouvaille. L'histoire de la petite fille d'Exili était pourtant bien oubliée déjà.

Un peu plus tard, le Museum public de Boston achetait la relique maudite et lui donnait une place d'honneur dans ses chambres curieuses.

Une jeune dame de Québec qui savait le drame sanglant et dont l'œil curieux ne laisse rien échapper, l'a vue et me l'a dit.

La maison de Saint Valier fut brûlée jusqu'en ses fondements, dans la nuit qui suivit l'exécution de la sorcière. Avec la maison de la Corriveau fut détruit le laboratoire d'Antonio Exili et le secret infernal de l'*Aqua Tofana* fut perdu. Espérons que nul chimiste, jamais, ne le retrouvera !

XX.

Et maintenant, notre tâche est terminée. Notre récit finit dans les pleurs, comme presque tous les vrais récits de cette pauvre terre. La justice humaine, la justice divine n'y apparaissent guère. Hélas ! nous aurions aimé qu'il en fût autrement, car le cœur soupire après la félicité comme l'œil après la lumière ! Mais la vérité est plus puissante et plus neuve que la fiction. Et puis, l'heure de Dieu sonne quand il le faut. Sa justice est infaillible et la justice de l'homme est bien aveugle.

Au reste, moi qui écris cette histoire mélancolique, je ne me sens pas le courage de mépriser la tradition et d'oublier la vérité, pendant que le chien d'or est encore là sur une des façades de la rue Buade ; pendant que les ruines de Beaumanoir recouvrent encore les cendres muettes de Caroline de St. Castin ; pendant que sous l'œil de Dieu et les reflets de la lampe votive, Héloïse de Lotbinière et Amélie de Repentigny dorment paisiblement leur dernier sommeil !

[FIN DU CHIEN D'OR.

ubre trouvaille.
ait pourtant bien

ublic de Boston
nnait une place
ises.
savait le drame
sse rien échap-

lée jusqu'en ses
l'exécution de
rriveau fut dé-
et le secret in-
Espérons que
ra !

rminee. Notre
resque tous les
La justice hu-
raissent guère.
fût autrement,
é comme l'œil
plus puissante
uis, l'heure de
e est infaillible
ugle.
toire mélanco-
de mépriser la
nt que le chien
des de la rue
eaumanoir re-
s de Caroline
de Dieu et les
Lotbinière et
siblement leur